
BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES SIX COMPAGNONS
ET
L'HOMME AU GANT
PAR
PAUL-JACQUES BONZON
CHAZELLE

LES SIX COMPAGNONS
ET L'HOMME AU GANT

par Paul-Jacques BONZON

*

UN petit garçon effrayé pleure de solitude et d'angoisse sur son lit d'hôpital. Personne ne sait d'où provient la blessure qui l'a amené ici. Il a surpris un terrible secret et pense qu'une bande de dangereux malfaiteurs le menace.

Quelle chance il a d'avoir pour voisin de salle un des fameux *Compagnons de la Croix-Rousse!*

Ces courageux garçons, secondés par leur inséparable amie Mady et l'intelligent chien-loup Kafi, vont se lancer, avec pour seul indice un gant d'une forme bizarre, sur la piste des bandits. Les démasquer, mettre fin à leurs agissements et rendre la paix et la santé au petit malade, tel est le but que se sont fixé les généreux compagnons.



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	**1963**	**Les Six Compagnons et l'homme au gant**
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Verte :

LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE
LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE
LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES
LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE
LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE
LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT
LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA
LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT
LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTÈRE DU PARC
LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN
LES SIX COMPAGNONS ET L'ÉMETTEUR PIRATE
LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD
LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS
LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE
LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTÉLIMAR
L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE
(Grand Prix « Salon de l'Enfance » 1958)
J'IRAI A NAGASAKI

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LE CHEVAL DE VERRE

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

LA BALLERINE DE MAJORQUE
LE JONGLEUR A L'ÉTOILE
LE PETIT PASSEUR DU LAC

Série « La Famille H.L.M. » :

OU EST PASSÉ L'ANE TULIPE?
LE SECRET DE LA MALLE ARRIÈRE
LES ÉTRANGES LOCATAIRES
VOL AU CIRQUE
L'HOMME A LA VALISE JAUNE
LUISA CONTRE-ATTAQUE
LE MARCHAND DE COQUILLAGES
RUE DES CHATS-SANS-QUEUE
UN CHEVAL SUR UN VOLCAN
LE PERROQUET ET SON TRÉSOR
QUATRE CHATS ET LE DIABLE

dans les Grands Livres Hachette :

L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE, LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE, LES ORPHELINS DE SIMITRA.

TOUS LES PERSONNAGES DE CE ROMAN SONT FICTIFS

PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE

TABLE



LA PORTE CLOSE

UN MATIN de novembre, Gnafron ne parut pas à l'école de la Croix-Rousse. Cela nous étonna. Gnafron manquait rarement la classe. Il n'était pas de ces garçons qui se dorlotent et restent douillettement à la maison au premier rhume... D'ailleurs, qui l'aurait soigné, chez lui? Sa mère travaillait à l'usine du matin au soir.

« Attendons, me dit Corget (mon voisin de banc, en classe), il reviendra peut-être cet après-midi. »

Mais, à la rentrée de deux heures, Gnafron

n'était toujours pas là. Notre étonnernent se transforma en une vague inquiétude. Nous aimions beaucoup Gnafron. De toute la bande des Compagnons de la Croix-Rousse, il était le plus petit, par la taille, mais non pas celui qui tenait le moins de place. Lui était-il arrivé quelque chose? A la sortie du soir, on décida d'aller chez lui, aux nouvelles.

Il habitait une petite rue aussi tordue qu'une branche d'olivier. Au rez-de-chaussée de sa maison, s'ouvrait une échoppe de cordonnier. C'était même pour cela que nous lui avions donné ce surnom de Gnafron. En réalité, il s'appelait Gerland.

La nuit tombait comme on arrivait chez lui. Le couloir qui longeait l'échoppe était aussi sombre qu'une cave. Sans bruit, on grimpa les marches de pierre usées par le temps. L'appartement se trouvait au premier, juste au-dessus de l'échoppe. Gnafron vivait seul avec sa mère car depuis longtemps, hélas ! il avait perdu son père. Quand Corget frappa à la porte, personne ne répondit.

« II est peut-être sorti en ville faire des courses avec sa mère, dit Bistèque, je me souviens qu'il avait parlé d'un manteau neuf.

— Penses-tu, répliqua le Tondu. Sa mère travaille le lundi, elle n'aurait pas perdu toute une journée pour faire un achat.

— Bah! fit la Guille, puisqu'il n'y a personne

dans l'appartement, ce n'est pas inquiétant; ni lui ni sa mère ne sont malades. »

Cependant, je frappai à mon tour, un peu plus fort. L'oreille contre la porte, j'écoutai. Rien... que le gazouillis des deux serins que Gnafron élevait dans une cage. Doucement, je fis jouer le bouton de la porte; elle était fermée à clef.

« II s'est pourtant passé quelque chose chez Gnafron, dit Corget, allons voir le cordonnier, il est peut-être au courant. »

Mais, au même moment, une porte s'ouvrit, à l'autre bout du palier. Une femme apparut. Voyant ces cinq garçons plantés devant l'appartement, elle demanda, l'air soupçonneux :

« Que faites-vous là?... Vous voyez bien qu'il n'y a personne!... Qui cherchez-vous?

— Nous sommes des camarades d'école de Gnafron...

— Gnafron?...

— C'est-à-dire, Louis Gerland. Nous ne l'avons pas vu aujourd'hui, il n'est pas venu en classe. »

Cette déclaration parut soulager la femme.

« Ah! vous êtes ses camarades?... Pauvre petit, vous ne risquiez pas de le voir. Il a été transporté, ce matin, à l'hôpital.

— A l'hôpital?... Il lui est arrivé quelque chose? »
La femme leva les épaules, en signe d'ignorance

« Je ne peux pas vous dire. Cette nuit, j'ai entendu des pas dans l'escalier, des pas d'homme... j'ai même eu très peur... Ce matin seulement j'ai compris que c'étaient ceux d'un docteur. Vers six heures, attirée par un bruit dans la rue, je me suis penchée à la fenêtre. Une ambulance était arrêtée devant la porte. J'ai juste eu le temps de voir une civière qu'on glissait dans la voiture et la mère de votre camarade qui s'installait à côté du chauffeur. A midi, quand j'ai frappé à la porte de Mme Gerland, personne n'a répondu. Elle n'est pas rentrée chez elle prendre son repas, je ne sais pas ce qui s'est passé. »

Je regardai mes camarades; ils étaient consternés, comme moi.

« A quel hôpital l'a-t-on conduit? » demanda Corget.

La femme eut un nouveau mouvement d'épaules.

« Je vous l'ai dit, je n'ai revu personne. »

L'hôpital le plus proche était celui de la Croix-Rousse, sur l'autre versant de la colline. C'était là, probablement qu'on avait emmené Gnafron.

« Allons-y, dit Bistèque; on ne nous laissera peut-être pas entrer, mais on nous renseignera. »

En bas, nous entrâmes dans l'échoppe pour questionner le cordonnier. Celui-ci fut tout (Momie d'apprendre qu'une ambulance était venue prendre



quelqu'un dans la maison. 11 couchait au quatrième el n'avait rien entendu.

Silencieusement, nous remontâmes vers le boulevard de la Croix-Rousse.

« Pauvre Gnafron, soupira Bistèque, c'était un chic copain. »

II venait de dire « c'était », comme si le plus grand malheur était arrivé à notre camarade.

« Veux-tu te taire, fit vivement Corget. Si Gnafron avait eu un accident dans la rue, s'il avait été renversé par une auto, il aurait été directement transporté à l'hôpital... Pour moi, il s'est senti mal à l'aise, sa mère s'est affolée; elle a fait appeler un médecin et on a conduit Gnafron à l'hôpital pour le passer à la radio.

— C'est vrai, approuva le Tondu; Gnafron était en pleine forme, hier soir, quand il nous a quittés. Ce n'est sûrement pas grave, »

Mais, nous avions beau essayer de nous rassurer, notre inquiétude demeurait. Le Tondu connaissait bien cet hôpital de la Croix-Rousse. On l'avait soigné là, autrefois, pour une grave maladie qui lui avait fait perdre tous ses cheveux.

Nous venions de déboucher sur le boulevard qui domine la fameuse colline de la Croix-Rousse quand, tout à coup, je saisis le bras de la Guille qui marchait à côté de moi.

« Stop!... »

De loin, je venais de reconnaître la mère de Gnafron. Elle descendait d'un trolleybus et allait nous croiser. Alors, une sorte de panique nous saisit : la peur d'apprendre brutalement une mauvaise nouvelle nous fit instinctivement reculer dans une encoignure.

La mère de Gnafron passa à quelques mètres, sans nous voir. Mais aussitôt, je remarquai qu'elle ne marchait pas le dos voûté, l'air accablé. Elle portait un sac à provisions qui paraissait assez lourd. En quittant l'hôpital, elle avait donc pensé à faire des achats pour son repas du soir.

Mes camarades, eux aussi, venaient de faire la même remarque. Subitement honteux de notre petite lâcheté, le premier, je m'élançai sur le trottoir.

La mère de Gnafron venait de quitter le boulevard pour s'engager dans une rue en pente. Au bruit de notre galopade, elle se retourna.

« Madame Gerland, dit vivement Corget, nous sommes passés chez vous, tout à l'heure... Qu'est-il arrivé? »

La pauvre femme se força à sourire, comme pour tout de suite nous rassurer.

« Ah! si vous saviez comme mon petit Louis m'a fait peur! »

Et, aussitôt, elle raconta :

« Voici comment c'est arrivé. Hier soir, il est rentré tout guilleret de l'école, comme d'habitude... mais un moment après il s'est plaint de douleurs dans le ventre. Ces douleurs sont devenues si violentes que j'ai dû le coucher. Dans la nuit, il a été pris de vomissements. J'ai fait appeler un médecin. Mon petit Louis avait une appendicite aiguë. Il fallait l'opérer sans tarder. De grand matin, une ambulance est venue le chercher et je suis partie avec lui. Une heure plus tard, l'opération était finie. Tout à l'heure, quand je l'ai quitté, mon petit Louis était déjà tout souriant dans son lit. Le chirurgien m'a promis que, dans quinze jours, il trotterait à nouveau comme un lapin... Mais quelle frayeur il m'a faite! »

Après cette brutale émotion, la pauvre femme était heureuse de dire son soulagement. Elle en

avait les larmes aux yeux... et nous aussi. Je demandai :

« Quand pourrons-nous aller le voir?

— S'il ne tenait qu'à lui, vous iriez dès demain. Il vous a déjà réclamés. Mais l'infirmière me l'a répété : pas de visites avant jeudi. »

... Il était déjà tard, niais, après notre inquiétude, nous étions tous si heureux que nous n'avions pas envie de rentrer tout de suite chez nous.

« Passons voir Mady, proposa le Tondu, nous lui annoncerons, en même temps, la mauvaise et la bonne nouvelle. »

C'est vrai. Mady partageait tout ce qui nous touchait. Sans elle, l'équipe des Compagnons de la Croix-Rousse n'était pas complète. Elle avait été très malade et avait dû passer tout un été, en Provence, dans le village de Reillanette où j'avais été élevé avant de venir habiter Lyon. Elle ne retournait pas encore en classe mais elle avait la permission de faire quelques promenades.

Elle était en train de relever les devoirs qu'une camarade de classe lui apportait chaque soir, quand nous frappâmes à sa porte.

« Oh! pauvre Gnafron, soupira-t-elle. Il se portait si bien la dernière fois que je l'ai vu! Heureusement, je n'étais pas avec vous quand vous avez appris la mauvaise nouvelle. J'aurais eu trop peur pour lui. »

L'hôpital était assez loin de chez elle. Elle nous demanda quand même de venir la chercher le jour où nous irions voir Gnafron.

Pour rentrer chez moi, je courus tout le long du chemin et grimpai, sans m'arrêter pour souffler, les cinq étages de ma vieille maison. Mon bon chien Kafi avait, de loin, reconnu mes pas précipités. Comme d'habitude, il se dressa pour me poser ses pattes de devant sur les épaules.

« Tu es bien en retard », remarqua maman en jetant un coup d'œil vers le réveil.

Mais, à mon visage encore bouleversé, elle vit tout de suite qu'il s'était passé quelque chose. Je lui expliquai la brusque maladie de Gnafron. Elle partagea mon émotion, car elle aimait bien mon camarade et le plaignait souvent de n'avoir plus de père.

Je déballai mon cartable pour apprendre mes leçons, mais je n'avais pas la tête au travail. Mon brave Kafi devina que je n'étais pas tout à fait comme les autres jours. Il s'approcha, posa la tête sur mon genou et leva les yeux vers moi d'un air de dire :

« Eh bien, Tidou, à quoi penses-tu? Tu as des ennuis? Nous sommes encore menacés? »

Pour le rassurer, je lui donnai une petite tape amicale sur la tête.

« Non, Kafi, je suis seulement un peu triste, à

cause de Gnafron qui est malade, mais personne ne nous menace. »

Je croyais, bien sûr, dire la vérité. Pourtant, je me trompais... Mais qui aurait pu croire que la maladie de notre camarade allait nous entraîner dans la plus invraisemblable des aventures?





CHAPITRE II

LOULOU

E JEUDI-LA, le temps était froid et ensoleillé. Pas la moindre brume sur le Rhône ou la Saône. On ne se serait pas cru à Lyon, au début de novembre.

Sitôt après le repas de midi, je me changeai. Kafi était heureux. Il croyait que je le conduisais en promenade avec toute la bande, comme les autres jeudis. Il tournait autour de moi, poussant de petits grognements de plaisir et battant de la

queue. Comment lui faire comprendre qu'aujourd'hui, je ne pouvais pas l'emmener?

« Hélas! mon bon Kati, cet après-midi, nous allons voir Gnafron... tu sais, le petit Gnafron qui te taquine mais te donne souvent des morceaux de sucre? Il est à l'hôpital, malade. On ne laisse pas entrer les chiens dans les hôpitaux. »

Je sortis 'en hâte, sans lui. Mes camarades devaient déjà m'attendre, au bas de la rampe des Pirates, dans un ancien atelier de tisserand abandonné, que nous appelions notre « caverne ». Ils étaient tous là, en effet, sauf Bistèque, qui arriva en même temps que moi. Eux aussi, s'étaient endimanchés, comme pour une cérémonie.

De la rampe des Pirates, on grimpa vers la rue des Hautes-Buttes, où habitait Mady. Notre petite camarade nous attendait, devant sa porte. Elle était heureuse d'aller voir Gnafron avec nous, heureuse, aussi, de ce beau soleil qui lui rappelait la Provence.

« Oh! fit-elle tout à coup, si on achetait quelque chose à Gnafron, pour lui faire plaisir! »

C'est vrai, nous n'y avions pas pensé. Pourtant, nous aurions fait n'importe quoi pour notre camarade. Chacun fouilla ses poches. La Guille, qui aimait beaucoup lire, proposa quelques journaux illustrés. Mais Gorget pensa que, deux jours seulement après l'opération, Gnafron n'avait sans

doute pas la permission de lire. Je parlai de bonbons ou de gâteaux.

« Penses-tu, fit Bistèque, ma grande sœur l'a eue, l'appendicite. Elle est restée presque une semaine au régime.

— Alors, conclut Mady, nous pourrions peut-être lui acheter des fleurs. Il les aime, je le sais. »

Gnafron aimait les Heurs, en effet. Il oubliait souvent de passer le peigne dans sa tignasse noire comme un plumage de corbeau, mais il pensait toujours à arroser les deux pots de géraniums que sa mère entretenait sur le rebord de la fenêtre... Il les arrosait même si généreusement, ces géraniums, qu'un jour, il avait inondé un passant, sur le trottoir.

On décida donc d'acheter quelques fleurs, mais, en novembre, les fleurs sont rares et chères. Avec l'argent qu'on lui remit, joint au sien, Mady ne pu avoir que cinq œillets, mais de beaux œillets!... et enveloppés dans un si joli papier...

Le cœur battant, nous arrivâmes à l'hôpital. Devant cette invasion, le concierge fit la grimace.

« Ah! non, pas tous à la fois! Un hôpital n'est pas un moulin! »

Mais Mady sut plaider notre cause. Finalement le portier se laissa attendrir.

« C'est bon pour aujourd'hui... La prochaine fois, ne revenez pas tous en même temps, »

Il consulta son registre et indiqua :

« Louis Gerland, service B, premier étage, au fond du couloir, salle n° 3. »

Impressionnés par la blancheur des murs, le silence, nous suivîmes, sans échanger un mot, d'interminables couloirs. Enfin, au-dessus d'une porte, la Guille découvrit le numéro 3. Le Tondu, qui nous avait conduits, s'effaça pour laisser Mady entrer la première.

Une vaste salle s'ouvrait devant nous. Une demi-douzaine de lits étaient alignés, de chaque côté, tous pareils, avec leur petite table de nuit blanche au chevet. Inutile de chercher longtemps. Une main s'agitait, au fond, celle de Gnafron. Avant d'entrer, malgré ce que nous avait dit sa mère, nous avions craint de le trouver fiévreux et abattu. Pas du tout. Il était un peu plus pâle que d'habitude, mais plus souriant que jamais.

« Ne faites pas ces têtes d'enterrement, nous lança-t-il, vous voyez bien que je suis déjà guéri! Je vous attendais avec impatience. Maman m'avait annoncé votre visite. J'avais peur qu'on ne vous laisse pas entrer tous ensemble. L'équipe est au complet. C'est formidable! »

Puis, apercevant le bouquet :

« Oh! des fleurs!... des œillets... de vrais œillets, pas en papier. Vous savez donc que j'aime les œillets? Je parie que c'est Mady! Ça doit coûter

cher, les œillets en ce moment. Je vais appeler l'infirmière; elle m'apportera un vase pour les mettre. Elle est très gentille, vous savez, l'infirmière. Elle bavarde souvent avec moi, je lui ai parlé de vous et de Kafi. »

Fatiguée par la marche, Mady s'était laissée tomber sur l'unique chaise, tandis que nous étions restés debout, autour du lit, comme des sentinelles. Mady demanda à Gnafron s'il avait beaucoup souffert, si la plaie lui faisait encore mal.

« Pensez-vous! Une vraie plaisanterie, l'appendicite! D'abord, quand on vous opère, on ne sent rien du tout puisqu'on dort. Ensuite, on se réveille dans son lit, comme si de rien n'était et **l'infirmière** vous cajole comme un prince. C'est le rêve. »

Gnafron ne disait pas cela par bravade. 11 n'était pas douillet. D'ailleurs, à la maison, sa mère n'avait guère le temps de s'occuper de lui puisqu'elle travaillait en usine. En somme, il se trouvait presque heureux.

« J'ai été bien ennuyé de ne pouvoir vous prévenir, dit-il. Je savais que vous vous inquiéteriez. Ce n'est pas ma faute. Il paraît que vous avez été effrayés... sûrement pas autant que maman. »

Il parlait sans arrêt, comme pour se rattraper d'un long silence. Cependant, chaque fois qu'il riait, son sourire se changeait en grimace.

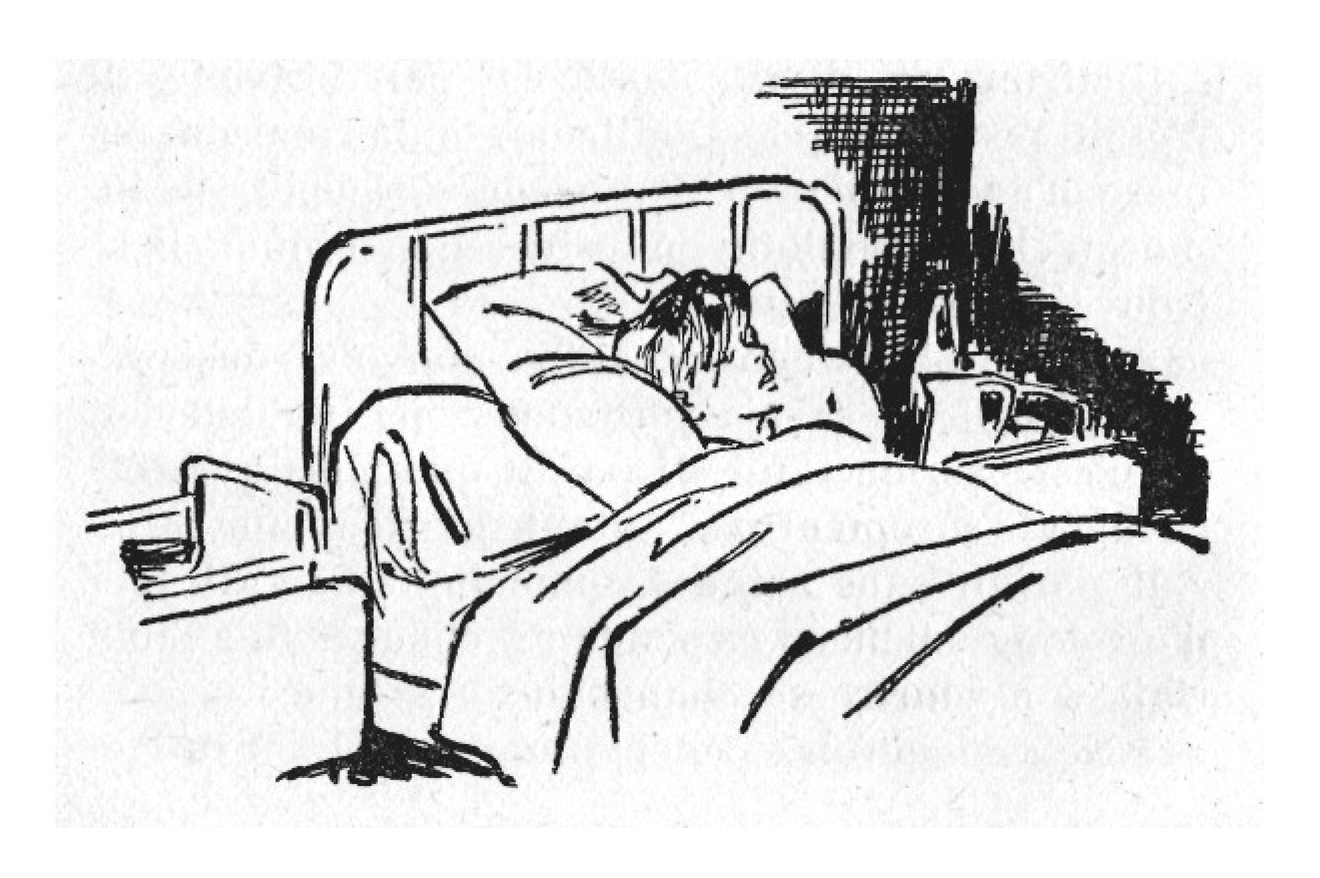
« Ne vous affolez pas, expliqua-t-il. L'infirmière

me Fa dit; c'est toujours comme ça, après une appendicite. Quand on rit, la plaie est tiraillée... Ah! que c'est chic de vous retrouver! Quand vous serez partis, je vais m'ennuyer. Pourtant, je ne me plains pas; j'ai de la chance, moi. »

En disant cela, il avait tourné la tête vers la gauche. Dans le lit voisin du sien était étendu un enfant de huit ou neuf ans qui semblait dormir, malgré le bruit de notre conversation.

« Oui, expliqua Gnafron, il dort, comme ça, presque tous les après-midi, pour rattraper le sommeil qu'il perd, la nuit, à faire des cauchemars.

— Mon Dieu! soupira Mady. Qu'a-t-il eu? Une appendicite, comme toi? »



Gnafron secoua la tête.

« Non, il s'est blessé à la jambe, en tombant sur l'angle d'une marche. Il paraît que c'est grave. L'infirmière passe plus d'une demi-heure, chaque matin, à refaire le pansement. »

Je me penchai pour voir son visage, à demi caché par d'épais cheveux blonds. Il était très pâle; ses yeux étaient **profondément** cernés.

« Est-ce qu'on vient souvent le voir? demanda Mady.

— Non; sa mère n'a pas le temps. Il a quatre ou cinq frères et sœurs. Son père travaille loin d'ici, dans les Alpes, à la construction d'un barrage; il ne revient pas souvent à Lyon.

— Comment s'appelle-t-il?

— Louis, comme moi, mais l'infirmière l'appelle Loulou.

— Est-ce qu'il te parle, quelquefois? demanda encore Mady... Etes-vous camarades? »

Gnafron fronça les sourcils.

« C'est-à-dire... il faut que je vous explique. »

II mit un doigt sur sa bouche et nous fit signe d'approcher, comme pour nous confier quelque chose de mystérieux.

« Ce que je viens de vous dire, je l'ai appris par l'infirmière. Lui, Loulou, ne parle pas beaucoup. Naturellement, le premier jour, je lui ai demandé ce qu'il avait; il m'a répondu qu'il s'était

blessé, en jouant, mais quand j'ai voulu savoir comment c'était arrivé, bernique!... j'ai bien vu que ma question le gênait. D'abord, j'ai cru qu'il avait honte d'être tombé si maladroitement sur cette marche, mais j'ai compris que ce n'était pas ça.

— Quoi, alors? » demanda Bistèque. Gnafron mit encore le doigt sur ses lèvres, l'air

de plus en plus mystérieux.

« Justement, c'est ce que j'aimerais savoir. Ecoutez plutôt. La nuit dernière, je ne dormais pas; je l'ai entendu rêver tout haut. Il faisait un cauchemar. Il se croyait poursuivi par je ne sais qui et se débattait en criant : « Non, non, je le jure, « je ne dirai rien, je ne parlerai pas. »

— Bah! fit le Tondu, moi aussi, pendant ma maladie, j'avais de la fièvre et je délirais toutes les nuits. Je disais n'importe quoi.

— Bien sûr, mais ce matin, quand j'ai voulu, pour l'amuser, répéter à Loulou ce qu'il avait dit dans la nuit, son visage a changé de couleur. Il a eu une de ces frayeurs!... J'ai cru qu'il perdait la tête. Plusieurs fois, il m'a demandé de répéter, mot pour mot, ce qu'il avait dit. Il voulait savoir s'il n'avait rien ajouté d'autre. C'est cela, qui m'a paru bizarre. A moi aussi, il m'arrive de faire des cauchemars, mais, quand je suis réveillé, c'est fini, la peur est partie. »

Corget sourit en clignant de l'œil.

« Mon petit Gnafron, nous avons bien fait de ne pas t'apporter de romans policiers; tu vois des mystères partout.

— Possible, fit Gnafron un peu vexé, en tout cas, je suis sûr qu'il y en a un là-dessous... et... »

II allait ajouter quelque chose quand Loulou poussa un soupir et s'éveilla, le visage anxieux. Mady détourna aussitôt la conversation. On parla de Kafi. Bistèque expliqua à Gnafron qu'on continuait à le dresser pour en faire un véritable chien policier. Mais, quelques instants plus tard, l'infirmière s'approcha.

« Vous devez écourter votre visite, dit-elle d'une voix douce mais ferme. Vous fatiguez votre camarade.

— Déjà! protesta Gnafron... ils sont là depuis cinq minutes seulement!

— Cinq minutes qui font une bonne demi-heure. C'est trop... mais la prochaine fois ils pourront rester plus longtemps. »

L'un après l'autre, nous serrâmes la main un peu moite de Gnafron. Avant de partir, je tournai la tête vers Loulou et je vis que Mady, elle aussi, le regardait. A peine dans le couloir, nous nous arrêtâmes pour nous dire notre joie d'avoir retrouvé notre camarade déjà presque guéri après sa maladie-éclair.

« Oui, fit Mady, il a de la chance, comparé à son voisin. Ce pauvre Loulou m'a fait pitié. »

Elle s'arrêta un instant et reprit :

« C'est bizarre, je suis comme Gnafron; cette histoire d'accident et de cauchemars me paraît curieuse.

— Comment... toi aussi, Mady? »

Corget, le Tondu, Bisièque... et même le silencieux la Guille rirent si bruyamment qu'une infirmière qui passait nous indiqua d'un geste impératif la direction de la sortie.

En gagnant la porte, comme, tout à l'heure, je n'avais pas ri LVCC les autres, Mady se tourna vers moi :

« Et toi, Tidou, qu'en penses-tu? »

Que répondre? J'étais bien embarrassé. Mes camarades avaient probablement raison, mais je connaissais Mady; elle devinait souvent les choses avant nous. Si elle partageait la curiosité de Gnafron, c'est qu'elle aussi avait eu un pressentiment.





CHAPITRE III

LE RÉCIT DE LOULOU

GNAFRON guérissait rapidement. Cependant, l'hôpital n'était plus, pour lui, une sorte de paradis comme aux premiers jours. Il commençait à s'y ennuyer. Il ne souffrait plus, il voulait se lever, rentrer chez lui, retrouver ses camarades. Il comptait avec impatience les jours qui le séparaient encore de son retour à la vie normale.

Pourtant, sa hâte de partir était un peu contrariée par la pensée de laisser son petit voisin. Loulou, lui, devrait encore rester longtemps à l'hôpital.

Gnafron l'avait pris en amitié. Il cherchait à le distraire, lui passait de petits journaux illustrés, lui racontait des histoires, lui parlait de Kafi.

Parfois, pris par ces récits que Gnafron avait l'art d'enjoliver, Loulou oubliait ses frayeurs et se laissait aller à rire. Mais souvent, au beau milieu d'une histoire, il cessait d'écouter et reprenait son air triste et inquiet. Alors, Gnafron se penchait vers lui :

« Tu sais, Loulou, je ne veux rien te demander, mais si quelque chose te tracasse, lu peux me le dire... je n'en parlerai à personne.

— Je n'ai rien », répétait Loulou avec obstination.

Et il tournait la tête de l'autre côté, pour rester seul.

Or, un soir, après la classe, la veille du jour où Gnafron devait être ramené chez lui, le mystère s'éclaircit. J'étais seul à la maison o.ù j'apprenais mes leçons en gardant mon petit frère Geo pendant que ma mère faisait des commissions. Soudain, j'entendis quelqu'un monter l'escalier. Kafi dressa les oreilles. On frappa à la porte. Croyant avoir affaire à un marchand ambulant, j'ouvris avec précaution. Surprise! c'était Mady.

Elle connaissait la rue de la Petite-Lune où j'habitais, mais n'était jamais montée chez moi.

C'était si haut! Venait-elle m'apprendre quelque chose de grave?

Elle se laissa tomber, à bout de souffle, sur une chaise de la cuisine, tandis que Kafi allait se frotter contre elle.

« Gnafron ne s'est pas trompé », dit-elle brusquement.

Je la regardai, presque inquiet. Son visage était grave.

« Tu veux parler de Loulou?

— Oui, de Loulou... Ce n'est pas en jouant qu'il s'est blessé, mais en se sauvant.

— Est-ce lui qui l'a dit?

— Depuis quelques jours, je sentais qu'il avait envie de parler. Quand j'arrivais à l'hôpital, je ne le trouvais plus endormi, comme les premières fois. On aurait dit qu'il m'attendait, lui aussi. Il me souriait, me tendait la main. Pour ne pas le peiner à l'avance, Gnafron ne lui avait pas encore annoncé qu'il allait bientôt quitter l'hôpital.

« Cet après-midi, je suis donc allée là-bas pour la dernière fois puisque le chirurgien a autorisé Gnafron à partir. Quand Loulou a appris qu'il ne nous reverrait plus, il a eu un grand chagrin. Je n'aurais pas cru qu'il s'était attaché à nous de cette façon. Des larmes ont brillé dans ses yeux. Alors, j'ai promis de revenir, pour lui tout seul, quand Gnafron serait parti. Oh ! Tidou, si tu savais

quel plaisir je lui ai fait par cette promesse! Pour montrer sa joie, il a serré ma main, très fort, et m'a

embrassée... mais presque aussitôt, il a tourné la tête et a pleuré en silence. J'ai compris qu'il était malheureux à cause de quelque chose qu'il n'osait dire. J'ai essayé de le faire parler.

« - Tu sais, Loulou, Gnafron te l'a déjà dit, si « tu as des ennuis, nous pouvons peut-être t'aider. Tu nous connais, à présent. Si tu nous demandes de ne pas parler, nous nous tairons.

- II n'a pas répondu. Le visage caché sous son drap, il a sangloté. Gnafron et moi, nous nous sommes regardés. Que faire? Enfin il a découvert son visage, m'a de nouveau tendu sa main brûlante de fièvre. D'une voix tremblante, il m'a dit :

- Tu es gentille, Mady, de revenir me voir quand Gnafron sera parti... je... je voudrais vous dire quelque chose... mais promettez-moi de ne jamais le répéter à personne, vous entendez, à personne.

— C'est promis, Loulou, cela restera entre toi et nous. Il a encore hésité puis, tout d'un coup, s'est décidé.

— Je n'en ai jamais parlé... pas même à maman. Ce n'est pas en jouant que je me suis blessé!... » Loulou a encore tourné la tête comme s'il regrettait

d'avoir eu la langue trop longue. Puis il s'est penché vers nous. Après s'être assuré que l'infirmière n'était pas là, il nous a tout raconté.

« Cela s'est passé, le mois dernier, dans une petite rue. Il jouait avec son ballon. Maladroitement, il avait envoyé ce ballon à travers les vitres brisées d'une fenêtre. Le ballon était neuf; on venait de le lui donner pour sa fête. Il voulait le retrouver. Alors, il s'est approché de la fenêtre; elle n'était pas très haute; c'était celle d'un sous-sol inhabité. Il s'est enhardi à entrer par un carreau cassé. Il s'est alors trouvé dans une vaste salle abandonnée qui avait dû servir d'entrepôt, autrefois. Ayant ramassé son ballon, il ne s'était pas attardé, mais ce sous-sol était plein de vieux sacs et, surtout, de vieilles caisses. Le lendemain, il y est revenu, avec l'idée de se construire un chariot à roulettes avec les planches.

« Le jeudi suivant, il y est encore revenu avec un marteau, des clous, des vis. Le drame s'est produit ce jour-là. Loulou venait de descendre dans le sous-sol, quand, tout à coup, il a entendu des gens de l'autre côté de la cloison. Il a cru que c'étaient des ouvriers qui travaillaient à entreposer des marchandises et n'a pas eu peur. Par curiosité, il a voulu voir. A un certain endroit, dans la cloison, il a découvert une fente, mais trop haute pour lui. Alors, il a pris une caisse et

,

l'a retournée pour grimper sur le fond. Au moment où il atteignait la fente, la caisse a cédé sous son poids, en faisant beaucoup de bruit. Loulou a roulé sur le sol.

— Et c'est en tombant qu'il s'est blessé?

— Non, il n'avait aucun mal... mais au moment où il se relevait, deux ombres ont surgi. Deux hommes ont pris ses poignets, les. ont serrés très fort et l'ont giflé. Ils lui ont demandé si c'était la première fois qu'il, venait là et ce qu'il y faisait. Ensuite, ils l'ont malmené, répétant que s'il disait un seul mot sur cette scène, ils sauraient le retrouver.

« Pauvre Loulou! il tremblait si fort en répétant



cela que son lit en vibrait. Le regard tourné vers la porte, on aurait dit qu'il s'attendait à voir surgir les inconnus pour le punir d'avoir parlé... Enfin, les hommes l'ont lâché. Fou de peur, Loulou s'est enfui. C'est là que le stupide accident s'est produit. En

passant sous une voûte obscure, il a trébuché, il est tombé sur l'angle vif d'une marche. C'est sous cette voûte qu'on l'a retrouvé évanoui. »

Mady s'arrêta.

« Voilà ce que nous a raconté Loulou, conclut-elle. Je suis vite venue te le répéter. Pauvre Loulou! on comprend, à présent, ses affreux cauchemars. Quand je l'ai quitté, tout à l'heure, j'étais bouleversée. Que faire pour effacer sa peur?



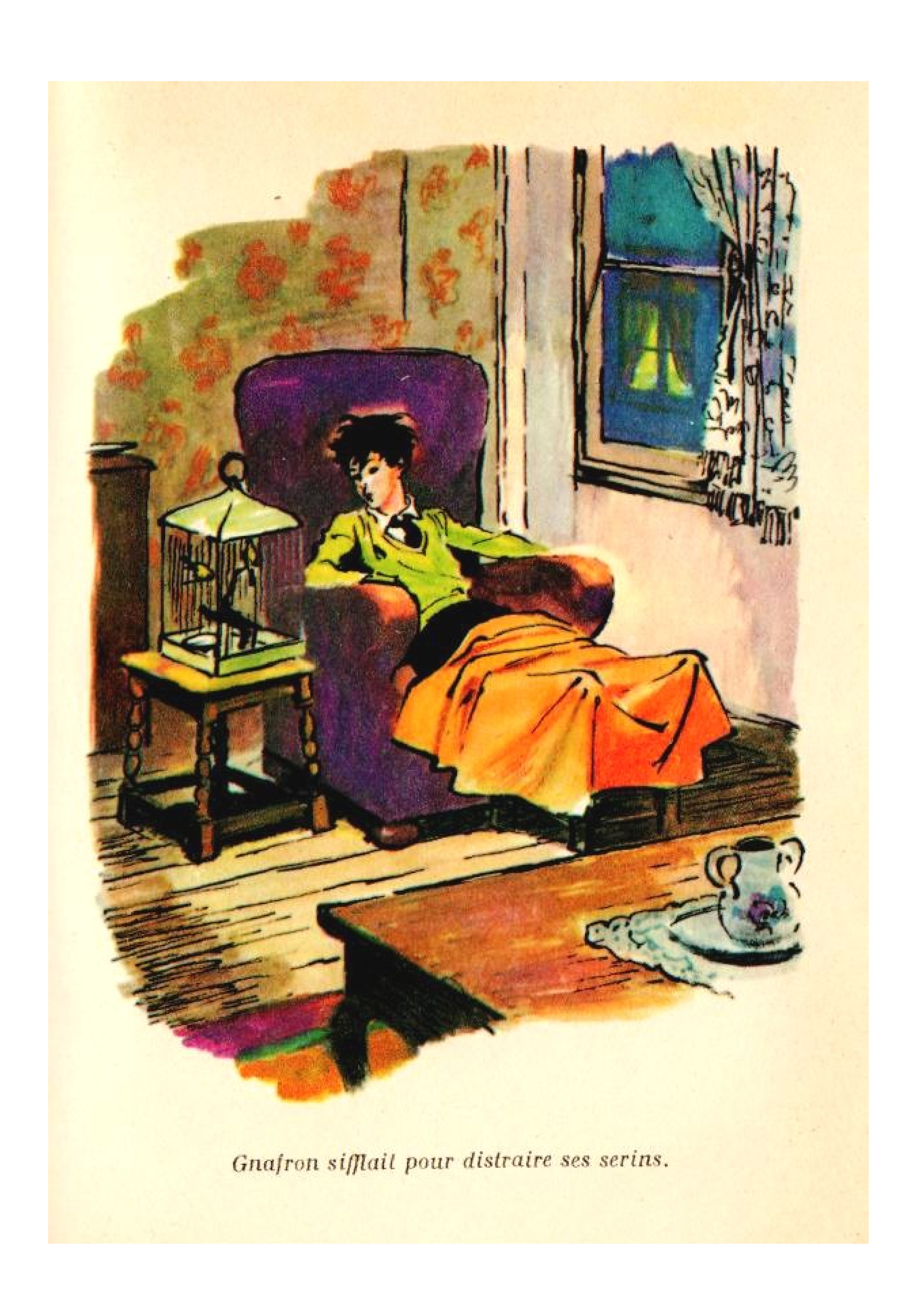
Crois-tu que sa blessure guérira tant qu'il se croira menacé? Bien sûr, je retournerai le voir, mais l'hôpital est loin de chez moi, je ne pourrai pas y aller tous les jours... et est-ce que je réussirai à lui faire comprendre qu'il n'y a plus de danger?»

Je promis à Mady que, le jeudi et le dimanche, nous aussi nous retournerions à l'hôpital, mais il faudrait aussi chercher à savoir ce qui s'était réellement passé dans le sous-sol. Cette agression paraissait bien étrange. Loulou avait-il réellement été surpris et menacé ou bien sa peur lui avait-elle fait bâtir toute une histoire qu'il avait crue vraie ?

« Tu as raison, dit Mady, il faudrait se rendre compte sur place. »

Elle se leva pour partir. J'aurais voulu l'accompagner jusque chez elle, car il faisait nuit, mais je ne pouvais laisser seul mon petit frère. Deux fois déjà, on l'avait retrouvé, grimpé sur une chaise, essayant d'ouvrir la fenêtre pour regarder dans la rue.

Toute la nuit, je fis d'étranges rêves. Le lendemain matin, je me levai plus tôt que d'habitude pour arriver de bonne heure à l'école et rencontrer mes camarades avant la rentrée. A cause de la pluie, ils ne vinrent qu'au dernier moment. Bistèque était même un peu en retard, et dut courir pour se mettre à temps sur les rangs.



Gnafron sifflait pour distraire ses serins.

J'attendis la récréation et entraînai le groupe au fond de la cour. Cette fois, en apprenant ce que m'avait raconté Mady, ils n'éclatèrent pas de rire comme dans les couloirs de l'hôpital. Bistèque essaya bien de plaisanter en disant que Mady avait des dons de « voyante extra-lucide », personne ne releva la plaisanterie.

Cependant, tout le monde fut de mon avis, même Corget qui se méfiait de tout. Le récit de Loulou demandait à être vérifié... nous devions voir de près ce fameux sous-sol. Nous ne connaissions pas son emplacement. Seul, Gnafron pourrait peut-être nous renseigner. On décida d'aller chez lui, puisqu'il devait être de retour, le jour même, après l'école. Ce soir-là, calé dans un fauteuil, près de la fenêtre, Gnafron sifflait pour distraire ses serins. Il était encore pâle mais heureux de se retrouver chez lui. Mot pour mot, il confirma le récit de Mady.

« J'en étais sûr », fit-il, triomphant.

Et d'ajouter aussitôt :

« Ah! si je pouvais marcher! je serais déjà allé rôder autour de ce sous-sol. »

En effet, il avait questionné Loulou après le départ de Mady. Mais Loulou craignait-il que nous allions là-bas, ou ne se souvenait-il plus très bien? Les renseignements qu'il avait donnés étaient vagues. Gnafron avait seulement compris que ce

sous-sol se situait dans une impasse s'ouvrant sur la montée des Alouettes.

Aucun d'entre nous n'avait entendu parler de cette montée des Alouettes; elle n'était sans doute pas dans notre quartier. Heureusement, la Guille promenait toujours dans son cartable un vieux plan de Lyon. Il le déploya sur la table. On chercha partout, au hasard, chacun explorant un quartier de la ville... sauf celui de la Croix-Rousse. Tout à coup, Corget posa son doigt entre Rhône et Saône. A notre grand étonnement, la montée des Alouettes se trouvait près de l'église du Ron-Pasteur, c'est-à-dire en plein cœur de la Croix-Rousse. Ce ne pouvait être qu'une rue très courte, peu passante puisque nous ne la connaissions pas.

Hélas ! il n'était guère possible de partir en expédition un soir, après la classe. La nuit tombait trop vite. Nous devrions utiliser une lampe électrique, 'nous nous ferions remarquer. On décida d'attendre au jeudi suivant. D'ici là, Mady aurait revu Loulou; elle aurait peut-être d'autres renseignements à nous donner.

« Et puis, déclara Gnafron, jeudi je pourrai peut-être vous accompagner. Le docteur m'a dit que je pouvais commencer à marcher. »

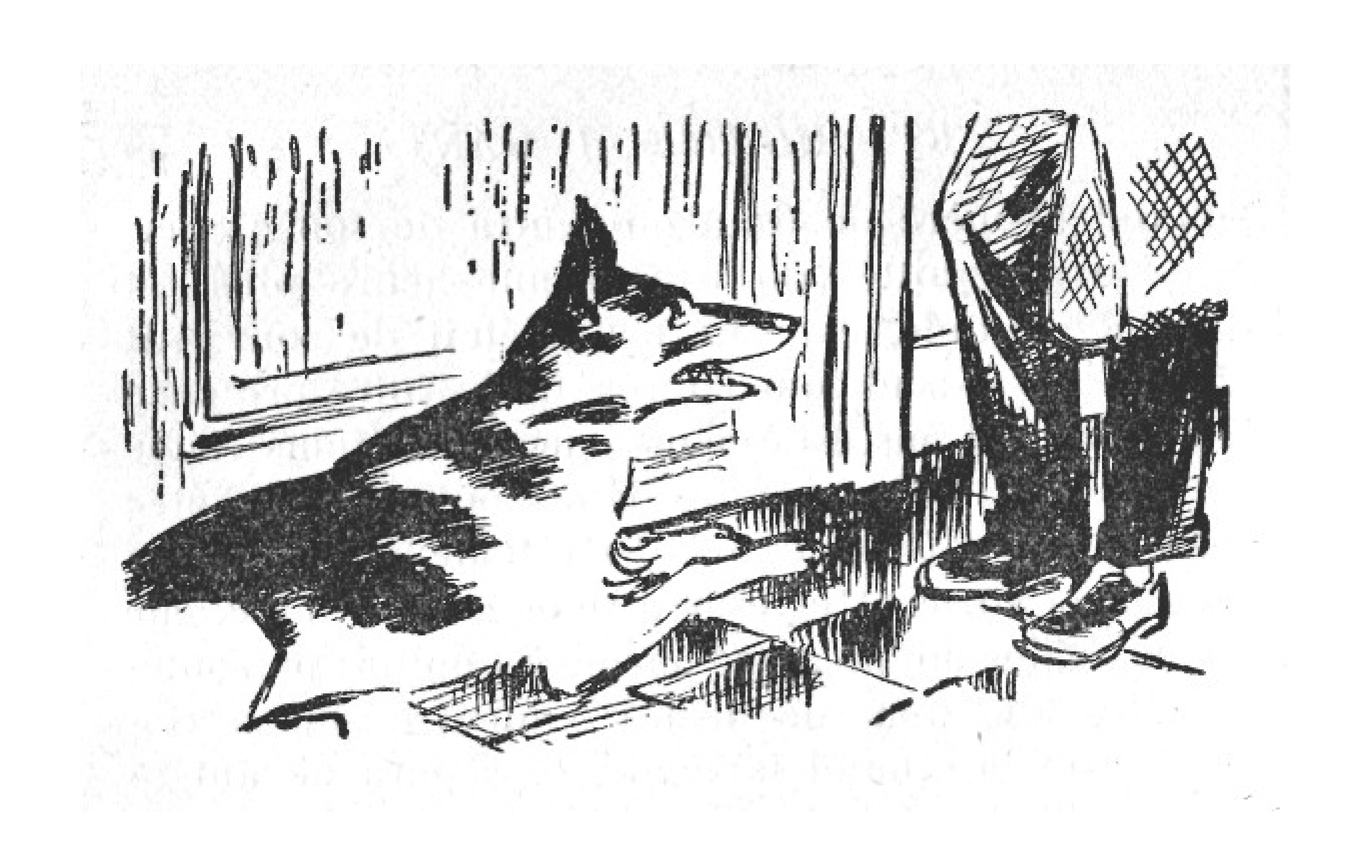
De toute façon, pas un mot à Loulou! Il devait ignorer notre expédition. A quoi bon le tracasser?

Le plan de Lyon était encore étalé sur la table

quand la mère de Gnafron rentra de son atelier. Elle avait quitté son travail une heure plus tôt que

d'habitude, car elle s'inquiétait de son petit Louis, laissé seul tout l'après-midi. Notre présence ne la surprit pas. Elle pensa que nous étions venus voir son fils pour prendre de ses nouvelles et fêter son retour. Cependant, discrètement, la Guille replia la carte et la fourra dans son cartable, car nous avions donné notre parole à Loulou; personne d'autre que nous ne devait connaître son secret. Ce soir-là, quand la bande se sépara devant la maison de Gnafron, les poignées de main échangées furent plus vigoureuses que d'ordinaire. Nous n'en disions rien, mais nous avions le sentiment qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.





CHAPITRE IV

LE GANT DE PEAU

« SURTOUT, ont recommandé mes camarades, n'oublie pas d'emmener Kafi ! » Comme si Kafi ne faisait pas partie des Compagnons de la Croix-Rousse!... D'ailleurs, si je l'oubliais, Kafi saurait me rappeler à l'ordre. Bien sûr, les jours de classe, quand je pars, mon cartable sous le bras, il sait qu'il n'a pas le droit de m'accompagner, mais s'il me voit sortir les mains vides ou porta ni le panier à provisions, ah! quel sabbat!... il tourne autour de moi, saute, pousse

des grondements et, finalement, se couche devant la porte pour me signifier que je ne sortirai pas sans lui.
J'emmène donc mon brave chien, en lui recommandant de ne pas aboyer dans l'escalier, à cause de la concierge.
Le rendez-vous a été fixé comme d'habitude, au bas de la rampe des Pirates. Mes camarades sont déjà devant notre « caverne »... sauf Gnafron. Pauvre Gnafron! Nous avons eu beaucoup de peine à le faire renoncer à cette expédition imprudente pour lui: il n'est pas encore assez remis.
« Tant pis, a-t-il dit avec résignation, pendant que vous serez là-bas, je dormirai pour passer le temps... mais venez tout de suite me raconter ce que vous aurez vu. »

Pendant ces deux jours, nous avons eu le temps de reparler de Loulou. Plus nous réfléchissions, plus son récit nous paraissait étrange. Nous avons l'impression de partir vers une extraordinaire aventure, pourtant il s'agit simplement d'aller voir de près cette montée des Alouettes. A tout hasard, Bistèque s'est muni d'une corde, comme pour l'exploration d'un gouffre. Le Tondu a déniché une torche électrique munie d'une pile neuve. Corget a retrouvé une vieille lampe de poche. A nos airs mystérieux, Kafi a tout de suite compris qu'il ne s'agit pas d'une simple promenade sur

les quais du Rhône. Au lieu de gambader, comme d'habitude, il nous observe, presque inquiet.

Grâce au plan de la Guille, nous nous dirigeons sans hésiter vers cette fameuse montée dont, jusqu'ici, nous ignorions tous l'existence.

« Attention! recommande Corget, mieux vaut ne pas se faire remarquer. N'ayons pas l'air de chercher quelque chose. »

Soudain, comme nous suivons une rue à flanc de colline, nous découvrons cette plaque : MONTEE DES ALOUETTES. Je me la représentais comme une sorte de coupe-gorge. Pas du tout. C'est une ruelle en pente, constituée sur la moitié de sa largeur par un escalier aux larges marches de pierre, sur l'autre, par un glacis de ciment, comme beaucoup de montées lyonnaises.

L'air dégagé, comme de simples promeneurs, nous grimpons lentement les marches. En plein après-midi, les gens sont au travail. Personne dans la rue.

« Voici notre impasse », me glisse Corget à l'oreille.

Impossible de se tromper, en effet, il n'en existe pas d'autre. Presque à son entrée, elle est coiffée d'une longue voûte obscure.

« C'est sûrement là que le malheureux Loulou est tombé », remarque Bistèque.

Après la voûte, l'impasse s'éclaire un peu. De

part et d'autre s'ouvrent quelques fenêtres étroites comme on les faisait autrefois. Certaines sont situées assez haut au-dessus du sol, d'autres presque au niveau de la chaussée. Soudain, le Tondu tend le doigt vers une ouverture, pas très grande, mais assez large dont deux vitres ont été brisées.

« ("est probablement là! »

Taudis que mes camarades font le guet, je m'approche, avec Kafi.

« Ecoute, Kafi! écoute! »

Kafi s'immobilise devant l'ouverture, oreilles dressées. Le regard tendu, il écoute puis se tourne vers moi, sans rien manifester. Il n'a rien entendu; on peut se fier à lui, il a l'ouïe fine.

« Bon ! dit Corget, dégringolons dans ce sous-sol... mais que quelqu'un reste dehors à monter la garde. »

La Guille se propose immédiatement. Il adore jouer les rôles de guetteur. De sa poche, il sort un livre et son harmonica.

« Vous voyez, fait-il on riant, c'était prévu. Je lirai, assis sur une marche, en vous attendant. Si j'aperçois quelque chose d'anormal, je vous préviens d'un petit air de musique. »

Un dernier regard à la ronde et Corget se glisse comme un chat par l'ouverture. Je le suis, avec Kafi. Bistèque et le Tondu nous rejoignent.

Nous nous trouvons dans un vaste sous-sol, ou plutôt une sorte de cave voûtée. Sur le plancher, gisent, pêle-mêle, de vieilles caisses, des planches, de gros rouleaux en bois qui ont dû servir, dit Corget, à enrouler des pièces de soieries. Nous sommes donc, comme pour notre « caverne », dans un ancien entrepôt. Sans bruit, nous fouillons les débris de planches. Soudain, le Tondu brandit quelque chose : un marteau. A la lueur d'une lampe, nous le regardons de près.

« II ne porte aucune trace de rouille, constate le Tondu, il n'est pas ici depuis longtemps. C'est sûrement celui de Loulou.

— Donc, conclut Bistèque, nous ne nous sommes pas trompés de fenêtre. C'est ici que Loulou a été attaqué.

— Attaqué? reprend Corget, n'allons pas si vite. Disons, pour le moment, que Loulou est venu jouer ici. »

L'exploration continue. Le Tondu, qui s'y connaît un peu, car son père a été maçon, fait le tour de la salle, frappant du poing sur les murs.

« La cloison est ici, de ce côté, déclare-t-il. Ecoutez comme elle résonne. »

Promenant le rond lumineux d'une lampe sur cette cloison, nous cherchons la fente par où Loulou essayait de voir ce qui se passait de l'autre côté.

« La voilà, dit Bistèque... D'ailleurs, juste au-dessous, voyez les débris de la caisse sur laquelle il était monté. »

Le Tondu, qui est grand, se hausse sur la pointe des pieds et examine la fissure.

« On ne voit rien, à travers, que du noir. L'autre pièce ne doit pas recevoir de lumière. »

Et, après une courte réflexion, il ajoute :

« Mais elle était éclairée le jour où Loulou est venu.

— Pourquoi? demanda Corget.

— Parce que la fente est très mince. Si la lumière n'avait pas filtré à travers, Loulou ne l‘aurait pas découverte... puisqu'il n'avait rien pour s'éclairer.

— C'est vrai, approuve Bistèque, la pièce était éclairée... et ça n'a rien d'étonnant, puisqu'elle était occupée. »

Ainsi, à chacune de ces petites découvertes, le récit de Loulou se confirme. Cependant, Corget n'est pas convaincu. Il réfléchit en se grattant la tête.

« Quelque chose me paraît bizarre, murmure-t-il. D'après Loulou, les inconnus se sont trouvés devant lui juste après l'effondrement de la caisse. Par où seraient-ils venus? En supposant qu'ils soient sortis par la rue pour repasser ensuite par la fenêtre, ils auraient mis un certain temps. »

La remarque de Corget est juste. En effet, ce sous-sol n'a pas de porte.

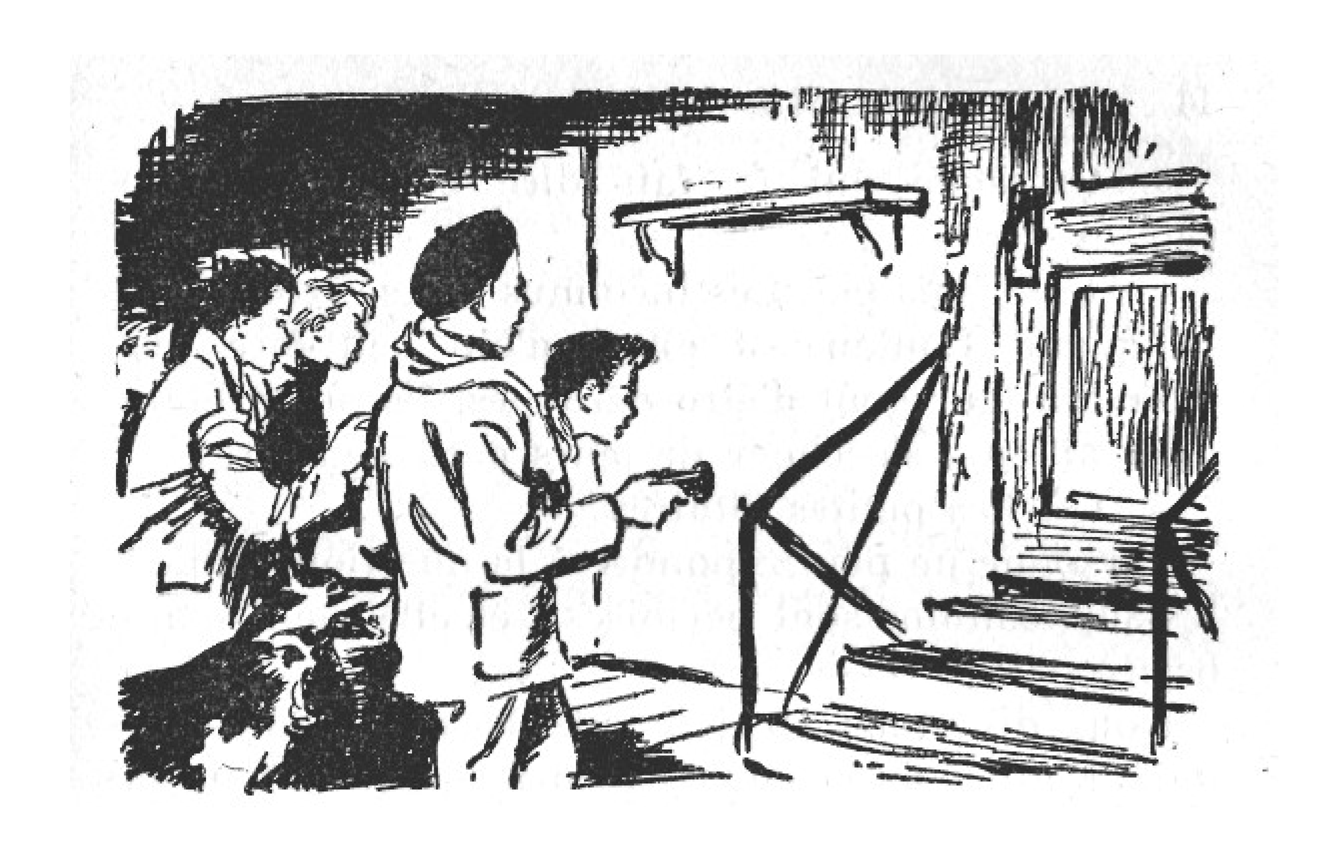
« Ce n'est pas possible, tranche le Tondu, on n'a jamais vu une maison sans porte; il en existe forcément une dans ce sous-sol. »

La même idée nous vient, à Bistèque et à moi. Nous nous dirigeons vers la pile de caisse appuyée au fond de la pièce, à la cloison. Nous la déplaçons sans peine. Surprise! elle n'a été placée là que pour masquer une ouverture. C'est donc par là que les inconnus sont venus surprendre Loulou. « Regarde/ ces traces d'éraflures sur le plancher, montre Bistèque, elles sont récentes; il y a peu de temps que les caisses ont été déplacées. » Le cœur battant, nous demeurons devant l'ouverture, toutes lampes éteintes, l'oreille tendue. Par précaution, j'envoie Kafl de l'autre côté, en reconnaissance.

« Ecoute, Kali! écoute! »

Mon chien fait deux fois le tour de cette nouvelle pièce obscure et revient nie trouver, sans pousser les petits grognements qu'il fait entendre chaque fois que quelque chose l'inquiète.

Alors, nous rallumons nos lampes. Ce nouveau sous-sol est plus propre que l'autre. Pas de caisses, de vieux sacs ou de planches. Pas de toiles d'araignée. Le long des murs, courent des étagères vides mais à peine poussiéreuses. Au fond, une épaisse



planche, posée sur des tréteaux, rappelle un établi de menuisier. Par exemple, aucune fenêtre. On peut donc supposer qu'autrefois les deux pièces n'en faisaient qu'une, éclairée par l'ouverture de la première. Sur la droite, s'élèvent trois marches qui aboutissent à une porte aux solides ferrures. Impossible de l'ouvrir; elle est fermée à clef. En me baissant au ras des marches, j'essaie de voir par-dessous. Rien. Cette porte donne sans doute dans un couloir fermé, à l'autre bout, par une nouvelle porte.

« Curieux! soupire le Tondu, cette cave n'est certainement pas vide depuis longtemps. »

Et il ajoute :

« Peut-être depuis le jour où Loulou y est venu pour la dernière fois.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela? demande
Corget.

— Je ne sais pas. Les inconnus qui se trouvaient là quand Loulou est entré n'ont peut-être pas trouvé à leur goût d'être dérangés. Ils ont préféré aller ailleurs s'occuper de leurs petites affaires.

— Quelles petites affaires? »

Personne ne peut répondre à la question. Seules, les suppositions sont permises... et elles sont nombreuses.

Nous discutons ainsi à voix basse, quand soudain Kafi vient se frotter à mes jambes. Dans sa gueule, il tient quelque chose.

« Oh! regardez ce que mon chien vient de trouver!... un gant! »

Mes camarades s'approchent. C'est un vieux gant de peau, tout éraflé... un gant d'homme probablement. Je demande à Kafi de me montrer l'endroit où il l'a trouvé.

« Montre, Kafi! montre!... »

II m'entraîne vers la porte, applique son museau dans le recoin constitué par le mur, les marches et le plancher. Il est probable que ce gant a été perdu par l'un des inconnus qui ont surpris Loulou.

« Evidemment, dit Bistèque, cette trouvaille serait utile si nous avions des soupçons sur quelqu'un... mais nous ne savons rien.

— Mets-le tout de même dans ta poche, conseille le Tondu, on ne sait jamais. »

A part quelques clous, deux petites vis perdues entre les lames du plancher, rien d'autre d'intéressant.

« Inutile d'insister, déclare Corget. Mais à présent, nous connaissons les lieux, nous demanderons à Mady de questionner à nouveau Loulou. L'autre jour, il n'a peut-être pas tout dit. Ce qui est sûr, c'est qu'il est bien venu ici, comme il l'a raconté. »

Nous repassons dans la première salle en prenant soin de replacer la pile de caisses telle que nous l'avons trouvée. Par le soupirail, nous apercevons la Guille, tranquillement assis sur une marche. Il nous fait signe, nous pouvons sortir sans être remarqués.

L'un après l'autre, nous reparaissons au grand jour, si on peut dire, car l'impasse est plutôt sombre.

« Alors! questionne la Guille.

— Rien! répond Bistèque... et toi, tu n'as rien vu?

— Simplement un garçon de quatorze ou quinze ans qui a montré le bout de son nez à l'entrée de l'impasse, juste comme vous veniez de descendre dans le sous-sol. Rassurez-vous, il n'a rien vu. Un moment plus tard, il a reparu, un paquet sous le

bras, comme s'il allait faire une livraison chez quelqu'un, au bout de l'impasse. Mais il a seulement fait semblant de sonner à la porte. Au retour, en passant devant moi, il s'est presque arrêté. Avait-il l'intention de me parler? Je n'ai pas levé la tête de mon livre; il s'en est allé.

- Il nous espionnait peut-être? s'inquiète Bistèque.

— Penses-tu! Il nous avait sans doute aperçus dans la montée des Alouettes et se demandait ce que nous faisions dans l'impasse... Il a môme dû avoir une drôle de surprise en m'apercevant, moi, tout seul, au lieu de nous cinq. »

Assez déçus de n'avoir rien découvert d'extraordinaire, nous descendons voir Gnafron, comme promis.

Gnafron n'est pas seul quand nous arrivons chez lui. Mady est venue lui tenir compagnie. (La rue des Hautes-Buttes, où elle habite, n'est pas très éloignée.) Elle aussi est curieuse de savoir ce qui s'est passé.

« Alors? » demande-t-elle.

Nous racontons, en détail, notre expédition.

« Oui, commence Corget, Loulou a dit la vérité. Nous avons retrouvé le fameux sous-sol, la fente par où il essayait de voir ce qui se passait dans l'autre pièce, les débris de la caisse sur laquelle il était monté... Quant à savoir s'il a été menacé, ça,

c'est une autre histoire. Le mystère sera difficile à éclaircir.

— Je le crains, soupire Mady... mais au moins nous savons que la frayeur de Loulou a eu une cause réelle. Par conséquent, puisqu'il est réellement descendu dans ce sous-sol, on peut croire aussi qu'il y a été brutalisé. »

Et d'ajouter aussitôt :

« Et si on l'a terrorisé, ce n'était pas simplement pour le plaisir de le maltraiter. Les inconnus devaient avoir leurs raisons. Demain, je retournerai à l'hôpital. Rassurez-vous, je ne dirai rien à Loulou de votre expédition. J'essaierai seulement d'obtenir d'autres détails. En tout cas, il en est un qu'il faut absolument connaître. Nous ne savons même pas où il habite.

— C'est vrai, constate Bistèque, c'est même la première chose à lui demander. »

Mais la Guille reste sceptique :

« De toute façon, ça ne nous conduira pas loin. Si ceux qui ont malmené Loulou faisaient quelque chose de louche, dans ce sous-sol, ça ne nous regarde pas. Je crois que nous ferions mieux de prévenir la police.»

Mady proteste de toutes ses forces :

« Ah! non, pas la police... du moins, pas tout de suite. Nous avons promis à Loulou de ne parler à personne. Or la police s'empressera d'aller le voir.

On le harcellera de questions. Le malheureux Loulou sera affolé. Non, je vous le défends. »

Gnafron approuve vivement. Un petit sourire aux lèvres, il ajoute :

« Les agents, nous les connaissons. Ils ne veulent jamais nous écouter; ils nous prennent encore pour des gamins. Chaque fois que nous avons eu affaire à eux, ils se sont moqués de nous. »

Gnafron et Mady ont raison. Loulou est encore trop malade, nous ne ferions qu'aggraver sa frayeur.

Soudain, tandis que nous discutons autour du fauteuil de Gnafron, je sens Kafi qui essaie de « farfouiller » dans ma poche pour me reprendre le gant qu'il a trouvé dans le sous-sol. Triomphant, il s'en empare et le promène, dans la gueule, la tête haute.

« Oh! s'écrie Mady! un gant!... »

Elle s'avance vers Kafi,

« Donne, Kafi! donne... »

Elle prend le gant, l'examine.

« Bah! fait Corgel, un vieux gant râpé que Kafi a ramassé dans le sous-sol, au bas d'une marche, une trouvaille sans intérêt. »

Mais Mady n'écoute pas.

« II s'agit d'un gant d'homme... d'un gant de la main droite. »

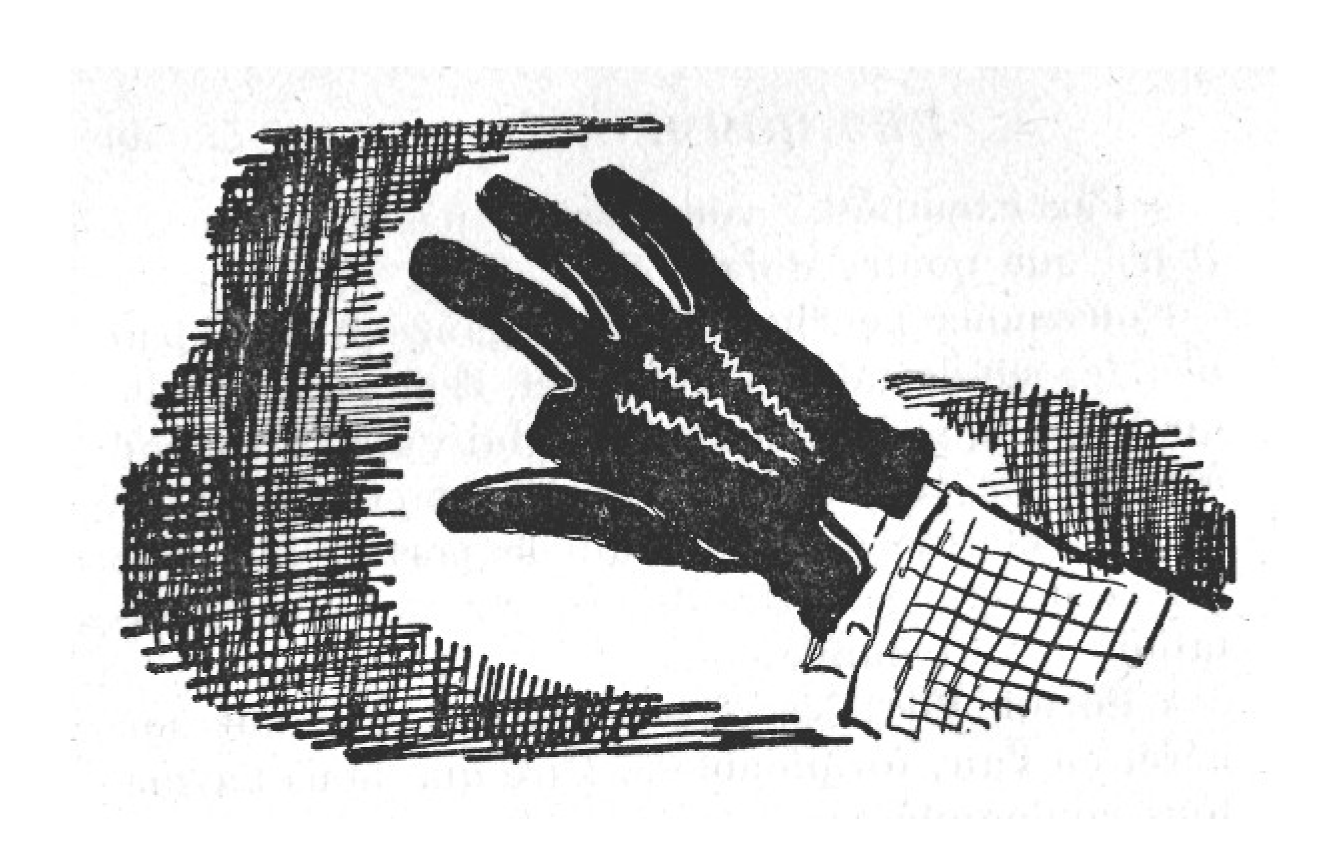
Et, subitement, son visage change d'expression.

« Par exemple!... vous n'avez pas remarqué?... Il n'a que quatre doigts! »

Nous nous penchons sur le gant qu'elle vient d'étaler sur la table. C'est exact, il ne possède que quatre doigts; le cinquième, celui qui correspond à l'index, a été coupé presque à ras et l'ouverture a été recousue. La main qui le portait est donc-privée de l'index. Celte découverte met notre excitation à son comble.

« Formidable! s'écrie le Tondu en jetant son béret en l'air, formidable!... Dire que nous l'avons tous contemplé sans rien remarquer... Savez-vous que ça peut nous mener loin, un gant à quatre doigts? »





CHAPITRE V

AU TABAC BLOND

LE GANT n'avait que quatre doigts! Sur le coup, nous nous étions vus sur une piste infaillible. Malheureusement, dans une ville d'un demi-million d'habitants, il existait certainement plusieurs hommes amputés de l'index droit... et s'il ne s'en trouvait qu'un, comment le découvrir?

En attendant, les jours passaient et Loulou était toujours à l'hôpital. Sa blessure se cicatrisait lentement mais, lui, ne guérissait pas. Il demeurait

abattu, inquiet, toujours hanté par les mêmes cauchemars.

Nous étions revenus le voir, mais pas tous ensemble, à cause du portier qui nous regardait d'un mauvais œil. Nos visites faisaient manifestement plaisir à Loulou qui nous avait parlé de sa famille, de son petit frère, de sa sœur aînée. Nous avions su qu'il habitait près de la montée des Alouettes, dans une vieille maison qui allait bientôt être démolie, comme la mienne. Gnafron lui avait appris à jouer aux dominos et nous avions fait plusieurs parties avec lui. Encouragés, nous nous étions hasardés à de nouvelles questions sur son accident. Mais dès qu'on abordait ce sujet, son visage se refermait et, chaque fois que nous le quittions, il nous recommandait :

[1] « Surtout, ne parlez jamais de ce que je vous ai dit; s' « ils » le savaient, « ils » me retrouveraient et me feraient du mal. »

Mady, elle, n'avait pu venir qu'une fois. Elle se fatiguait vite à monter les côtes. Pourtant, c'était à elle qu'il se confiait le plus volontiers. Ainsi, elle avait appris que les inconnus du sous-sol l'avaient ébloui avec une lampe électrique. Il se souvenait seulement que l'un d'eux avait une vilaine voix, une très vilaine voix.

Le mardi suivant, Mady monta de nouveau à l'hôpital. Elle en revint bouleversée.

« Quand j'ai quitté Loulou, nous expliqua-t-elle, l'infirmière m'a rattrapée dans le couloir : « Toi « à qui il parle plus librement, m'a-t-elle dit, tu « connais peut-être la raison de ses cauchemars? » Vous devinez mon embarras. Je me suis sentie rougir, prête à tout raconter... Heureusement, je me suis reprise et n'ai rien dit. J'ai seulement répondu que Loulou se croyait persécuté par on ne sait qui et que personne n'y pouvait rien, ce qui est vrai, malheureusement. Alors, l'infirmière m'a avoué que les médecins commençaient à s'inquiéter sérieusement, pas pour la blessure, mais pour Loulou lui-même. « II refuse de manger et se laisse « dépérir, a-t-elle dit. On dirait qu'il n'a pas envie « de guérir et ne veut pas rentrer chez lui. »

Ces dernières nouvelles nous consternèrent. Nous nous étions attachés à Loulou. De toutes nos forces, nous voulions le sauver et nous ne pouvions rien. Pourtant, nous étions sûrs que si nous parvenions à éclaircir le mystère, à lui faire comprendre qu'il s'était effrayé pour peu de chose, il serait guéri. Devrions-nous donc avertir la police, ou plutôt, pour commencer, sa mère ou l'infirmière? Mady protesta encore énergiquement.

« Non! Tant que nous ne sommes certains de rien, il ne faut pas révéler son secret. Tout ce que nous pouvons faire, c'est aller le voir souvent pour essayer de le rassurer. »

Alors, un jour, on décida d'une nouvelle visite à l'impasse des Alouettes. Bien sûr, nous n'en attendions pas grand-chose; c'était surtout pour nous donner l'illusion d'agir.

On choisit le jeudi suivant, mais pas le début de l'après-midi, comme la première fois. Pour ne pas être remarqués, nous attendrions la tombée de la nuit. Gnafron, malheureusement, ne ferait pas encore partie de cette nouvelle expédition. Après trois semaines passées au chaud, à l'hôpital ou chez lui, dès sa première sortie avec nous, le dimanche précédent, il avait pris un bon rhume. Il toussait et devait rester au lit.

« Pas de chance! fit-il en faisant semblant de s'arracher les cheveux, vous allez me prendre pour un lâcheur! Au retour, passez vite me raconter ce que vous aurez vu. »

Il ne se doutait pas, ni nous non plus, que son absence, au contraire, allait nous servir.

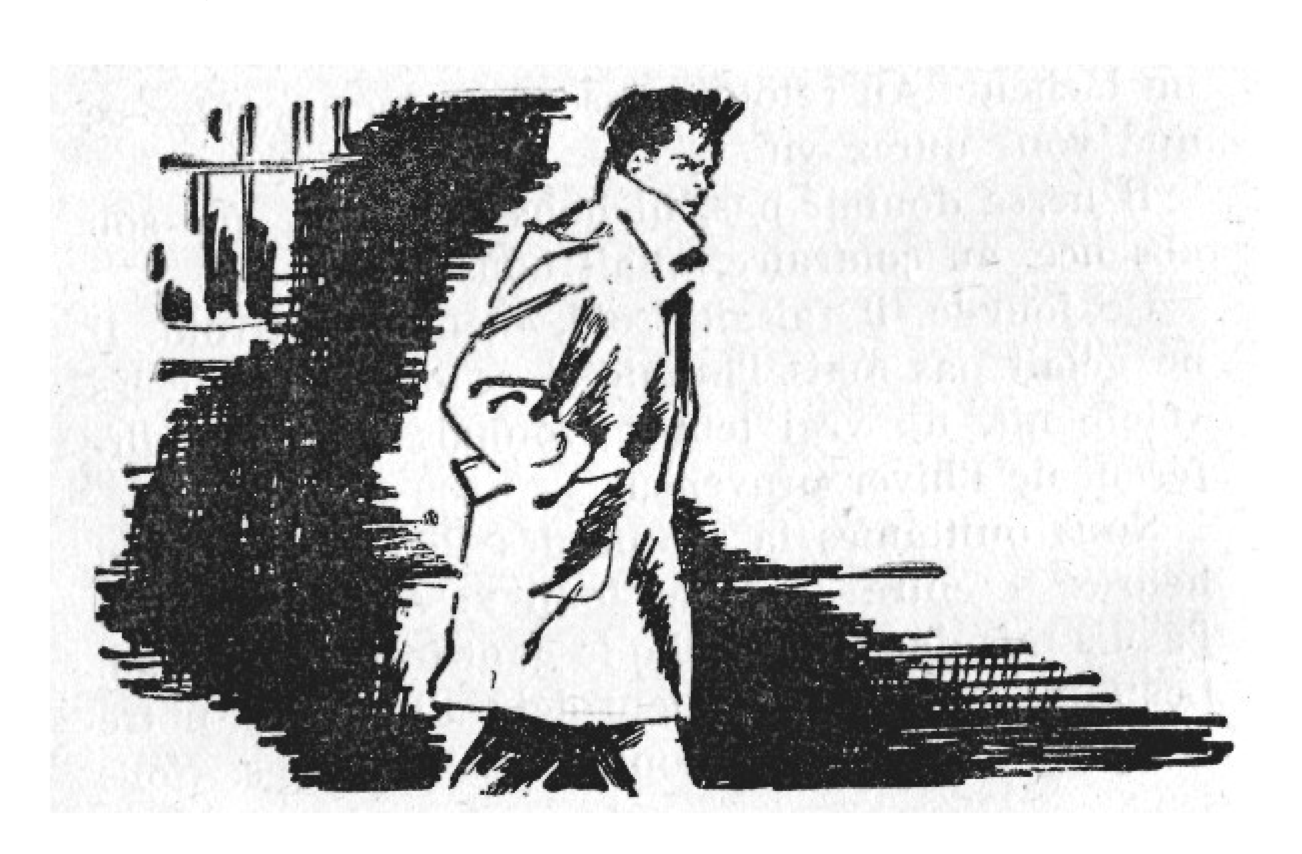
Ce jour-là, il faisait froid, même très froid. Il ne gelait pas mais l'humidité se déposait sur les vêtements, un vrai temps lyonnais, combien différent de l'hiver provençal.

Nous quittâmes la rampe des Pirates vers cinq heures, « entre chien et loup ». A tout hasard, j'avais mis dans ma poche le gant trouvé par Kafi. Les lampes des rues étaient déjà allumées à notre arrivée au bas de la montée des Alouettes. Nous

n'avions pas l'intention de nous attarder; juste le temps de faire un tour dans le sous-sol pour voir si quelqu'un était revenu. La Guille se proposa encore comme guetteur. A cause du froid, au lieu de rester assis sur une marche, comme l'autre jour, il ferait les cent pas dans la ruelle.

Nous descendîmes dans le sous-sol. Rien n'avait changé. La pile de caisses n'avait pas été déplacée. La porte de la seconde pièce demeurait fermée à clef. Une araignée avait même tissé sa toile dans un angle, preuve que cette porte n'avait pas été ouverte depuis notre première visite.

Quand nous remontâmes dans l'impasse, la Guille y faisait la navette, le col de son manteau



relevé. Il n'avait vu personne, qu'une vieille femme qui rentrait chez elle et lui avait aimablement demandé s'il cherchait quelqu'un.

Il fallait donc rentrer en passant d'abord chez Gnafron. Nous allions tourner vers la gauche, dans la rue transversale, quand Bistèque avisa la boutique d'un buraliste marchand de journaux, qui faisait l'angle de la montée des Alouettes et de la rue.

« Gnafron n'a plus rien à lire, si nous lui achetions quelque chose? »

C'était une minuscule boutique qui portait comme enseigne cette inscription : *Au Tabac Blond.* Elle était bien garnie. Derrière la vitre s'étalait une multitude de petits journaux. Comme il faisait très froid dehors, nous entrâmes tous. Le buraliste, assis à son comptoir, baissa la tête pour nous regarder par-dessus ses lunettes. L'invasion de sa petite boutique par cinq gamins à la fois parut lui déplaire.

« Fermez la porte! cria-t-il. Que voulez-vous? »

Corget montra, du doigt, les journaux illustrés.

« Prenez celui que vous voulez... et ne dérangez pas les autres. »

Le choix était difficile; il y en avait trop.

« Celui-ci plairait à Gnafron, dit la Guille, il aime les histoires de bêtes... mais il est peut-être un peu cher. »

Chacun fouilla ses poches. Comme je cherchais dans celle de mon manteau, le vieux gant de peau tomba devant le nez de Kafi qui s'était, lui aussi, introduit dans la boutique. Croyant que j'avais fait exprès de le lui lancer pour l'amuser, Kafi saisit le gant et, tête haute, le promena dans la boutique. J'essayai de le rattraper. Mais Kafi était trop heureux. Le buraliste se pencha sur son comptoir, l'air furieux, puis subitement son visage changea d'expression.

« Oh! s'écria-t-il. Qu'est-ce que c'est?... Un gant? »

Corget, qui ne manquait pas de présence d'esprit, répondit à ma place :

« Une vieille loque que son chien a trouvée, tout juste bonne à mettre à la poubelle. »

Mais l'homme s'était levé, avait quitté son comptoir.

« Quel beau chien! s'écria-t-il. Il est à vous? » Puis, s'avançant, le dos courbé, la main tendue : « Montre-moi ta trouvaille, mon bon chien-chien, montre!... »

Kafi, méfiant, gronda sourdement et baissa les oreilles.

« Allons, mon bon chien, insista l'homme, je ne veux pas prendre ton jouet, simplement le regarder... j'ai justement perdu un gant la semaine dernière...

— Ce n'est sûrement pas le vôtre, dit vivement Bistèque... celui-ci est inutilisable... il manque... »

II faillit ajouter : « II manque un doigt », mais se retint à temps.

« II manque le bouton, reprit-il.

- Bah! un bouton se recoud », fit l'homme en s'approchant encore de Kafi qui gronda de plus belle.

Je dus intervenir.

« N'insistez pas, il vous mordrait. »

L'homme retira sa main. D'ailleurs, craignant-qu'on s'empare de son jouet, Kafi se glissa entre nies jambes pour se réfugier sous un porte-journaux. Alors, le buraliste revint s'asseoir à son comptoir où la Guille lui tendit l'argent que nous lui avions remis. Le bonhomme compta, puis rendit la monnaie.

« Vous vous trompez, dit la Guille, vous me donnez une pièce en trop.

— Ah! c'est vrai, fit le bonhomme, où donc ai-je la tête?... Heureusement, j'ai affaire à d'honnêtes garçons. »

II rit bruyamment, alluma sa pipe (en ratant trois allumettes), puis nous demanda si nous travaillions bien à l'école... si nous habitions ce quartier.

Mais l'incident du gant nous avait troublés. Nous avions hâte de quitter la boutique. Tandis que

nous nous éloignions, je me retournai et reconnus la silhouette du buraliste, sur le pas de sa porte, comme si, malgré le froid, il était sorti pour voir où nous allions.

Au premier détour de la rue, nous nous arrêtâmes pour discuter.

« Que pensez-vous de ce bonhomme? dit le Tondu.

— Bah! fit Corget, quand nous sommes entrés, il était plutôt bougon, mais quand il a vu qu'on lui achetait quelque chose, il s'est radouci; tous les commerçants sont comme ça.

- Je ne parle pas de son sourire, reprit le Tondu, mais de son attitude à propos du gant. Il s'est dérangé pour voir ce que Kafi tenait dans sa gueule; vous ne trouvez pas ça bizarre? Et pourquoi a-t-il tant insisté quand on lui a dit que ce n'était qu'un vieux gant?

— Une chose est pourtant sûre, précisa Corget, ce gant n'était pas à lui. Il possède bien tous ses doigts, comme vous et moi... et même des doigts si gros, si boudinés que je l'aurais défié de les y introduire.

— Evidemment, approuva le Tondu, mais il a eu le temps de voir que le gant n'avait que quatre doigts. Kafi le tenait par l'autre bout, les doigts pendants, écartés. Pour moi, le bonhomme sait à qui il appartenait. Croyez-vous qu'il se serait dé-

rangé de son comptoir pour contempler un vieux gant?... même si ce gant lui avait appartenu?

— C'est vrai, approuva Bistèque, il a trop insisté. J'ai même cru qu'il allait se faire mordre. »

Puis, se tournant vers moi:

« Et toi, Tidou, qu'en penses-tu?

— Je ne sais pas si le bonhomme a reconnu le gant, mais une chose m'a frappé. Il s'est trompé en rendant la monnaie. Il paraissait troublé et s'est rattrapé en riant un peu trop fort... et puis il nous a posé trop de questions. Est-ce que cela pouvait l'intéresser de savoir si nous étions du quartier?... Enfin, il y a un instant, quand je me suis retourné,



il était sur le pas de sa porte, comme s'il voulait voir de quel côté nous nous dirigions... »

Nous échangions nos impressions, au coin de la rue, quand la Guille me poussa du coude pour m'inviter au silence. Du menton, il nous montrait un garçon qui marchait sur l'autre trottoir en sifflotant. Quand le passant fut assez loin, la Guille murmura :

« Le garçon de l'autre jour!... celui qui rôdait dans l'impasse, quand je faisais le guet. Je crois qu'il nous a reconnus.

- Il habite probablement tout près d'ici, fit Corget; rien d'étonnant à ce qu'on le rencontre à

nouveau. »

La Guille protesta énergiquement. « Je mettrais ma main au feu qu'il est venu exprès voir ce que nous faisons. Je l'ai observé du coin de l'œil, pendant que nous discutions. Quand il nous a aperçus, il s'est arrêté net. Ensuite, il nous a dépassés parce qu'il n'osait pas rebrousser chemin. Il cherchait à nous suivre.

— Facile à vérifier, proposa Bistèque; cachons-nous quelque part; nous verrons ce qu'il fera. » Près de l'endroit où nous nous trouvions, s'ouvrait un de ces passages, particuliers à Lyon, qui font communiquer des pâtés entiers de maisons et qu'on appelle des « traboules ».

J'attachai Kafi à sa laisse et nous nous

embusquâmes dans la traboule à quelques pas seulement de la rue.

L'attente ne fut pas longue. Soudain, une ombre se découpa dans l'encadrement du porche.

« C'est lui! » murmura la Guille.

Le garçon ne pouvait nous voir, la traboule était trop sombre. Il hésita, se pencha à droite, à gauche, fit même deux ou trois pas dans notre direction, puis, réflexion faite, rebroussa chemin. Alors, prudemment, nous avançâmes jusqu'à l'angle de la rue. Le garçon poursuivait son chemin, mais lentement, en se retournant de temps à autre, comme s'il attendait ou cherchait quelqu'un.

« Vous voyez, dit la Guille, il se demande où nous sommes passés. »

Nous aurions pu le suivre à notre tour, mais il était tard... et mieux valait ne pas risquer de se trouver face à face avec lui. Alors, le cœur battant, la bande partit en courant, chez Gnafron, raconter la scène de la boutique et cette étrange rencontre.



CHAPITRE VI

LA LETTRE

Nous sortions de l'école. De loin, je reconnus la mince silhouette de Mady qui nous attendait sur le trottoir du boulevard. Nous savions que, cet après-midi-là, elle avait l'intention de retourner à l'hôpital, mais il n'était pas entendu qu'elle passerait ensuite à l'école pour nous voir. Avait-elle du nouveau à nous apprendre? Son air consterné nous indiqua tout de suite que c'était grave.

« Nous voulions sauver Loulou, dit-elle

vivement, je crois plutôt que nous sommes en train de le perdre. »

Que voulait-elle dire?

« Sa blessure s'est-elle subitement aggravée? demanda Corget.

— Non, pas sa blessure... c'est pire. Il a reçu une lettre... une lettre des inconnus du sous-sol qui lui rappellent qu'il doit se taire.

— Comment?... ils connaissent son nom, son adresse?

— Il faut le croire puisque la lettre est arrivée tout droit à l'hôpital. Vous pensez! rien ne pouvait faire plus de mal à Loulou. Je l'ai trouvé bouleversé. Il a reçu cette lettre ce matin. C'est l'infirmière qui la lui a apportée, comme elle apporte le courrier à ses malades. Heureusement, il ne l'a pas décachetée devant elle. Il m'a expliqué que sur le coup, il croyait que c'était nous qui lui écrivions. Il a vite compris d'où elle venait. Alors, il l'a cachée sous son oreiller. C'est une chance que je sois arrivée peu de temps après. Comment le rassurer? Une idée m'est venue. Je n'ai pas hésité à mentir. J'ai essayé de lui faire croire que c'était réellement vous qui lui aviez adressé cette lettre, pour le taquiner sur sa peur... J'ai même ajouté que vous vous proposiez de lui en écrire d'autres pour l'amuser et lui faire passer le temps.

« Tu as bien fait, Mady. S'il le faut, nous lui

écrirons tous les jours, mais comment a-t-il réagi? Mieux que je ne le craignais. Tout à l'heure, quand je suis repartie, il était plus calme, presque tranquille... mais j'ai peur que, seul à nouveau, sa frayeur ne le reprenne et surtout ses cauchemars, la nuit prochaine.

- Que contenait cette lettre? demanda le Tondu. L'as-tu vue?

— Il me l'a montrée, en cachette de l'infirmière... et même, je lui ai demandé de me la remettre pour prouver qu'il l'avait bien reçue. Je l'ai dans ma poche... mais ne restons pas ici, il y a trop de monde.»

Elle nous entraîna à l'autre extrémité du trottoir, le long d'une palissade de chantier. Alors, elle retira une enveloppe de la poche de son manteau.

« Lisez! »

C'était une enveloppe jaune, ordinaire. L'adresse était tracée en lettres majuscules d'imprimerie au crayon à bille bleu foncé.

LOULOU BOURGUET
HOPITAL DE LA CROIX-ROUSSE
LYON

A l'intérieur, une simple feuille de papier blanc, mince, comme du papier pour machine à écrire. La même main, avec le même crayon à bille, avait



« *Tiens ta langue... Prends garde.* »

tracé ces mots, toujours en capitales d'imprimerie:

TIENS TA LANGUE... PRENDS GARDE!

Naturellement, il n'y avait aucune signature. La feuille passa de main en main. Le soir tombait, chacun se pencha pour voir de près, comme si on espérait découvrir autre chose.

« Et l'enveloppe, demanda Bistèque, où a-l-elle été oblitérée?

Dans un bureau de poste du quartier des Brotteaux. Le cachet est même parfaitement net. Il date d'hier soir à 18 h 30. »

Le quartier des Brotteaux se trouve de l'autre côté du Rhône, assez loin de la Croix-Rousse.

« Evidemment, dit Bistèque, ça ne veut pas dire grand-chose. Celui qui a posté la lettre n'habite pas ce quartier. Il a pris ses précautions. »

II y eut un lourd silence. « L'affaire » était encore plus grave que nous ne le pensions.

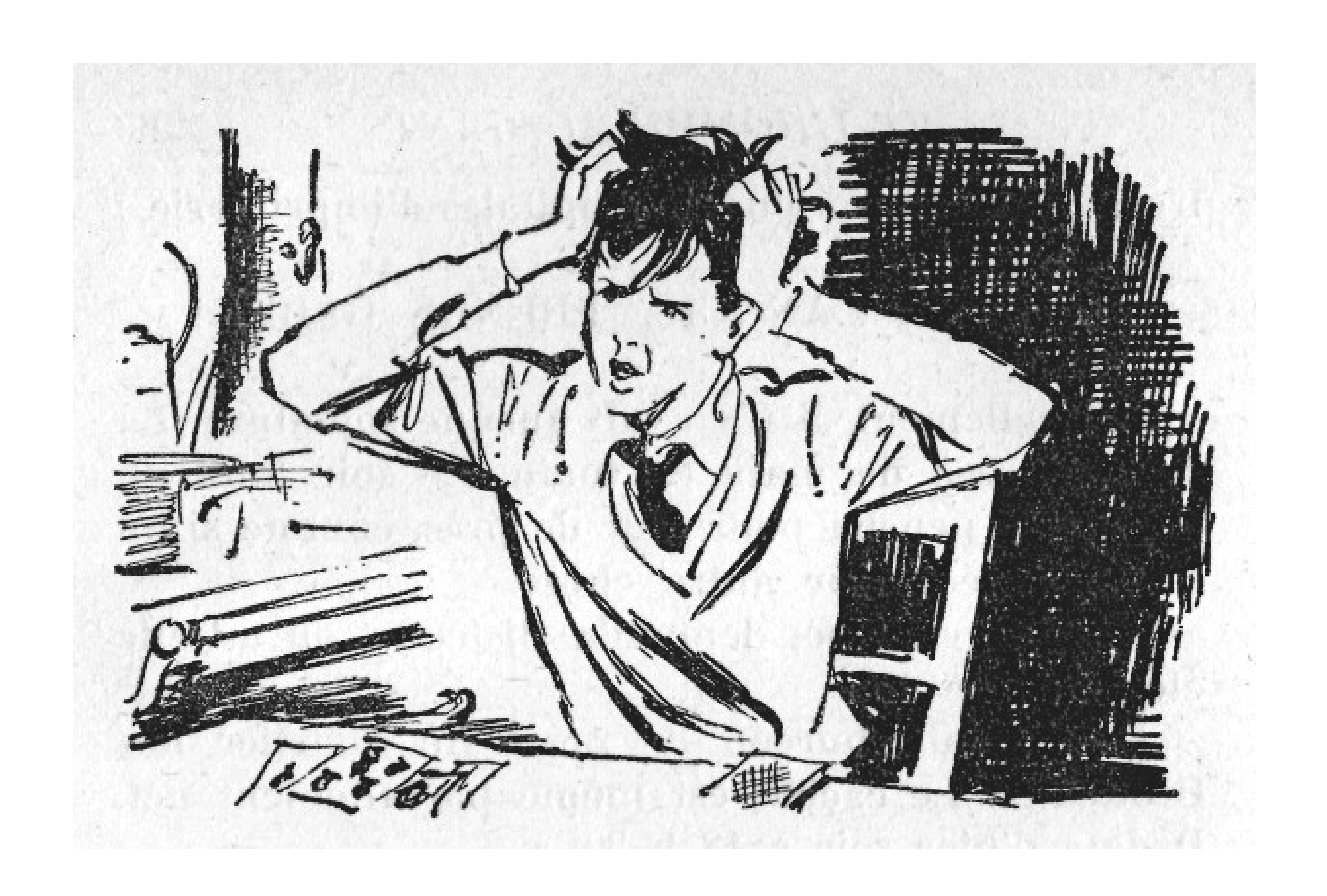
« Je vous laisse, dit Mady, il faut que je rentre; garde/ la lettre. »

On se proposa pour l'accompagner.

« Non, dit-elle vivement, je suis assez grande pour rentrer seule... mais tenez-moi au courant. »

Elle s'éloigna dans la nuit tombante.

« Descendons chez Gnafron, dit Corget, nous serons plus tranquilles pour discuter. »



Gnafron, à la table de sa cuisine, était en pleine partie de cartes avec un partenaire imaginaire. Devant la lettre de menaces envoyée à Loulou, il resta d'abord suffoqué. Puis une violente colère le dressa contre les misérables qui avaient encore menacé le petit malade. Comme chaque fois qu'il s'emportait, il tira sur sa tignasse noire et répéta :

« Ah! les bandits, les bandits! »

La discussion commencée sur le boulevard se poursuivit. Tout le monde fut d'accord : cette lettre, postée le surlendemain de notre seconde expédition dans la montée des Alouettes, n'avait pas été envoyée par hasard ce jour-là.

« Loulou est à l'hôpital depuis un mois, dit Bistèque; pourquoi les inconnus du sous-sol au-

raient-ils attendu si longtemps pour renouveler leurs menaces? Pour moi, ils ont envoyé cette lettre parce qu'ils ont eu peur. Peur de qui? De nous probablement puisque personne, à part nous, ne connaît le secret de Loulou.

« Donc, enchaîna le Tondu, nos sorties dans la montée des Alouettes ne sont pas passées inaperçues. Qui les a remarquées?... la réponse est facile; il s'agit du bonhomme du Tabac Blond qui a tout de suite eu la puce à l'oreille à cause du gant à quatre doigts.

— Pas forcément le buraliste, rectifia la Quille. Vous oubliez le garçon qui nous épiait. Les deux fois où nous sommes montés là-haut, il nous a suivis pour voir où nous allions. »

Evidemment, le garçon et le buraliste pouvaient être à l'origine de la lettre. Pourtant quelque chose d'autre demeurait obscur. Les inconnus avaient déménagé du sous-sol sans laisser de trace. Que craignaient-ils donc encore?... Et comment aussi avaient-ils appris le. nom de Loulou? Qui leur avait dit qu'il était à l'hôpital?

Pour Gnafron cl pour moi, l'explication était simple. Ils connaissaient Loulou parce qu'ils habitaient le même quartier. Par conséquent, nous devions poursuivre nos recherches autour de la montée des Alouettes.

Nous discutions ainsi avec acharnement quand

une brusque sonnerie nous fit sursauter... C'était seulement le réveil de Gnafron qui, réglé sur six heures du matin, se remettait en branle douze heures plus tard.

Déjà six heures! Nous devions nous séparer pour rentrer chacun chez soi avant d'avoir rien décidé. On se quitta donc en se donnant rendez-vous pour le lendemain matin, avant la rentrée des classes, sur le boulevard de la Croix-Rousse.

Cette nuit-là, je dormis mal. Je pensais sans cesse à Loulou, à ses cauchemars. Avait-il réellement cru à l'explication de Mady?

M'entendant me tourner et me retourner, Kafi, qui couchait au pied de mon lit sur une vieille carpette, avait posé la tête sur le drap et me regardait, en attendant que je me rendorme.

Le lendemain, je me levai tôt. Sur une feuille blanche de vieux cahier, j'écrivis quelques mots à Loulou, comme Mady l'avait demandé. Je glissai ensuite la lettre dans une enveloppe. Malheureusement, je n'avais pas de timbre et aucun bureau de tabac ne se trouvait sur le chemin de l'école... D'ailleurs, je n'avais plus un centime en poche. Je fus bien obligé de demander un timbre à maman.

« Un timbre ! s'écria-t-elle. A qui écris-tu donc, de si grand matin? »

Je lui racontai que, pour distraire Loulou, nous

avions décidé de lui écrire, à l'hôpital. Pour preuve, je montrai l'adresse, sur l'enveloppe.

« Tiens! s'exclama-t-elle, quelle idée! des caractères d'imprimerie... comme les gangsters qui veulent dissimuler leur écriture! »

Je rougis un peu mais ne trahis pas le secret de Loulou.

Ce matin-là, on aurait dit que nous avions tous regardé l'heure à la même horloge, mes camarades et moi. En même temps, nous débouchâmes sur le boulevard et, surprise! Gnafron était là, lui aussi. Il faisait sa rentrée à l'école sans avoir attendu d'êlre complètement remis de son rhume.

Je montrai aussitôt ma lettre pour Loulou. Il se trouva que tous les autres, également, avaient écrit. Ainsi, Loulou allait recevoir six lettres en même temps.

« Non, dit Bistèque, pas toutes ensemble. Glissons les six feuilles dans la même enveloppe... ça économisera les timbres pour les jours suivants. »

Les autres Compagnons, eux aussi, avaient réfléchi pendant la nuit.

« Ce qui me tracasse, dit Corget, c'est que nous ne pouvons plus retourner dans la montée des Alouettes. Nous serions aussitôt reconnus et Loulou recevrait une nouvelle lettre de menaces.

— Pardon! intervint Gnafron, vous oubliez que. moi, je ne suis jamais allé là-bas. Rien ne m'empêche

de continuer notre petite enquête. En somme, c'est une chance que j'aie attrapé cette appendicite et ce rhume... Je suis prêt à attraper aussi la rougeole ou la scarlatine, si ça peut nous aider à trouver la clef du mystère. »

Là-dessus, la porte de l'école s'ouvrit devant nous.





CHAPITRE VII

LE GRAND RIQUET

PRESQUE chaque jour, nous écrivions à Loulou. Quand nous avions le temps, par précaution, nous postions la lettre dans un autre quartier. Nous prenions soin également d'écrire l'adresse en caractères d'imprimerie. Ainsi, Loulou ne doutait plus de l'origine de sa première lettre

Pendant ce temps, nous poursuivions notre enquête... ou plutôt, Gnafron la menait seul. J'avais trouvé pour lui cette idée : chaque jour, en sortant de l'école, il forait un détour par la montée

des Alouettes et entrerait au Tabac Blond acheter un quotidien, toujours le même, comme s'il faisait régulièrement une commission pour ses parents.

La première fois, Gnafron trouva le buraliste assis derrière son comptoir, bavardant avec un client. Il en profita pour examiner la boutique mais ne remarqua rien d'extraordinaire. En revanche, le lendemain, au moment où il entra, un jeune garçon rangeait des journaux, sous les ordres du buraliste. Son cœur se mit à battre. Il n'hésita pas une seconde. D'après le portrait brossé par la Guille, ce garçon était celui qui, par deux fois, nous avait espionnés. Il était grand, aussi grand que le Tondu, mais plus mince, avec des joues maigres et des cheveux blonds, épais, dont une mèche retombait jusque sur ses yeux. Le buraliste l'appelait Riquet.

Cette découverte nous surprit à peine. Au contraire, tout s'expliquait. Pour nous, le buraliste et ce garçon devaient faire partie d'une même bande. D'un côté, cela simplifiait les choses. Mais, à part Gnafron, nous ne pouvions plus retourner dans la petite boutique sans être reconnus.

Gnafron repassa donc le lendemain, montée des Alouettes, prendre son journal, s'attardant même à feuilleter des illustrés, espérant surprendre une conversation intéressante. Un seul client entra, qui acheta un paquet de cigarettes et sortit aussitôt.

« Ce qui me paraît bizarre, me confia Gnafron, c'est que le buraliste ait besoin d'un aide pour son commerce. On le comprendrait dans un bureau de tabac important où les clients entrent et sortent *à* longueur de journée, comme ceux de la place des Terreaux, mais dans ce coin perdu de la Croix-Rousse! Evidemment, le bonhomme n'est pas souple, il se déplace difficilement; tout de même, prendre un employé pour une si petite clientèle!

— Tu devrais parler à ce Riquet, proposa Bistèque; il commence à te connaître, il fa vu plusieurs fois.

— Crois-tu que je n'y ai pas pensé? répondit Gnafron un peu vexé; seulement, je préférerais que le bonhomme ne soit pas là. Je me demande, d'ailleurs, si je tirerai quelque chose de ce garçon; il n'a pas l'air bavard; quand le patron lui parle, il répond par « oui » ou par « non », sans plus... de toute façon, s'il est mêlé à une affaire louche, il se tient sur ses gardes.

— Essaie tout de même, dit Corget, on verra bien. »

Cette occasion se présenta le lendemain. Quand Gnafron entra chercher son journal, Riquet était seul dans la boutique, assis à la caisse, à la place du patron. De son air épanoui qui attirait aussitôt les sympathies le petit Gnafron tenta d'engager la conversation.

« Tu as de la chance, dit-il, de travailler chez un marchand de journaux, tu peux lire tout ce que tu veux. »

Le garçon ne parut pas apprécier la remarque; il se contenta de hausser légèrement les épaules d'un air désabusé.

Gnafron poursuivit :

« Moi, quand je quitterai l'école, c'est une place comme ça que j'aimerais trouver, on ne doit pas être écrasé de travail. »

Le garçon hocha la tête et se décida à ouvrir la bouche.

« Ça dépend... il y a les courses.

— Quelles courses?

— Tous les matins, les journaux à porter chez les clients abonnés à domicile... et le patron à remplacer quand il n'est pas là.

— Il s'absente souvent, ton patron? »

Le garçon regarda Gnafron d'un drôle d'air. Ses traits se durcirent.

« Qu'est-ce que ça peut te faire? D'abord, le patron n'aime pas que je perde mon temps à parler avec les clients... Tiens, voici ton journal! »

Gnafron n'avait plus qu'à prendre la porte. Quand il nous retrouva, il était encore si en colère contre lui-même qu'il en bégayait.

« J'ai été complètement idiot. J'ai voulu aller trop vite; pour la première fois, j'aurais dû me

contenter de parler de choses sans importance. J'ai tout gâché. »

Le Tondu le calma par de petites tapes sur l'épaule.

« Bah! si tu te trouves encore seul avec lui demain, tu ne diras rien et le jour suivant c'est Riquet qui t'adressera le premier la parole. Après tout, tu es un client; les commerçants ménagent leurs clients. »

Mais, le jour suivant, les événements devaient prendre une autre tournure. C'était dimanche. Nous n'avions pas revu Loulou depuis la semaine précédente et nous avions décidé de retourner tous ensemble à l'hôpital, malgré l'air sévère du portier. Mady devait nous accompagner. Elle non plus n'avait pas revu Loulou depuis plusieurs jours; un peu fatiguée, elle était restée chez elle.

Pour épargner à Mady un chemin inutile, nous nous étions donné rendez-vous sur cette sorte de terrasse qui domine la ville et qu'on appelait le « Toit "aux Canuts ». Il faisait assez beau pour la saison, presque tiède. On s'attarda à discuter, assis sur le parapet de la terrasse. Les visites étaient commencées depuis longtemps quand nous franchîmes la porte de l'hôpital. Ce n'était pas le guichetier habituel; son remplaçant ne nous fit aucune remarque désagréable.

Nous longions un couloir quand l'infirmière qui s'occupait de Loulou nous aperçut.

« C'est gentil à vous de ne pas oublier votre petit camarade. Je sais que vous lui écrivez pour le distraire... mais une visite apporte plus de plaisir qu'une lettre.

- Comment va-t-il? demanda Mady.

— Sa blessure est presque guérie; elle ne suppure plus, mais le pauvre petit s'alimente très mal! Sa mère n'y comprend rien; elle dit qu'il avait toujours bon appétit avant l'accident. Le docteur, lui non plus, ne sait que penser... Allez, votre présence lui fera du bien. Je crois qu'il a une visite en ce moment, mais la vôtre sera la bienvenue. »

L'infirmière s'éloigna. On arriva devant la salle n° 3. Galamment, la Guille poussa la porte pour laisser Mady entrer la première, mais aussitôt il interrompit son geste, l'air effaré. Debout, près du lit de Loulou, se tenait un garçon de notre âge, un peu plus vieux peut-être, que je ne connaissais pas.

« Riquet, c'est Riquet », souffla la Guille.

Et il referma la porte. Que faire? entrer? rebrousser chemin?

« Entrez, dit Gnafron. Vous, il ne vous reconnaîtra pas. La Guille et moi nous descendrons, nous attendrons dehors. »

Depuis notre dernière visite, beaucoup de



malades, dans cette salle, avaient été remplacés par de nouveaux venus. Loulou, lui, occupait toujours le même lit. Tourné vers son visiteur, il n'avait pas remarqué notre fausse manœuvre. Riquet se tenait à son chevet, presque face à nous. Je compris tout de suite qu'il ne nous reconnaissait pas. Ce n'était pas surprenant. Il ne nous avait aperçus que de loin, dans une rue mal éclairée. Il était grand, en effet, et osseux, tel que l'avait décrit Gnafron. Il portait une veste étriquée, aux manches trop courtes qui s'arrêtaient bien au-dessus du poignet. A première vue, il n'était pas antipathique. Il avait plutôt l'air un peu triste. Loulou fut tout heureux de nous le présenter.

« C'est un de mes voisins, dit-il fièrement. Mais

lui ne va plus à l'école. Il n'est pas libre aussi souvent que vous. C'est seulement la troisième, fois qu'il vient me voir... n'est-ce pas, Riquet? »

Riquet approuva de la tête; il eut un faible sourire qui s'éteignit presque aussitôt.

« C'est vrai, dit-il... et c'est sans doute la dernière. J'espère que tu pourras bientôt rentrer chez toi. »

Loulou ne répondit pas. Nous avions déjà remarqué qu'il n'aimait pas qu'on lui parle de sa guérison. A l'hôpital, il se sentait davantage en sécurité. Il y eut un silence embarrassé. Puis, brusquement, Riquet dit à Loulou :

« Je te laisse... tes nouvelles visites me remplaceront. »

II tendit au petit malade une longue main maigre puis, se tournant vers nous, fit un signe de tête qui voulait être un salut. A longues et lentes enjambées, il s'éloigna sans se retourner.

Nous avions hâte de demander à Loulou des détails sur ce garçon, mais nous risquions de l'inquiéter. Alors Mady s'euquit d'abord s'il avait bien reçu nos lettres cette semaine, s'il ne s'était pas trop ennuyé, s'il n'avait pas fait trop de cauchemars

Comme l'infirmière l'avait dit, malgré le temps qui passait, l'angoisse de Loulou demeurait aussi vive. Dans son esprit, il commençait même à

confondre les deux événements : sa rencontre avec les inconnus, dans le sous-sol, et sa chute sous la voûte. Ainsi, il finissait par croire que c'étaient les inconnus qui l'avaient blessé. Et cela était grave.

Sans insister, nous parlâmes de choses et d'autres... puis de ce camarade qui était venu le voir.

« Le connais-tu depuis longtemps? questionna Bistèque.

— Bien sûr, répondit Loulou, depuis toujours; nous habitons dans la même maison.

— Vous étiez camarades? Vous jouiez ensemble?

— Oh! non; il est plus grand que moi, il ne va plus à l'école. La première fois qu'il est venu me voir, j'ai été tout étonné.

— Cette première fois, c'était quand?

— Quelques jours après mon accident.

— Et la deuxième? » Il réfléchit.

« Je ne me souviens plus très bien... il y a une quinzaine de jours, un vendredi ou un samedi... oui, un vendredi; j'en suis sûr parce que, le vendredi, à l'hôpital, on nous sert du poisson. Je n'avais pas touché au mien. Je me souviens que Riquet m'a demandé, en riant, si c'étaient les arêtes qui me faisaient peur.

— A lui aussi tu as raconté ce qui s'est passé dans le sous-sol de l'impasse? »

Une lueur d'effroi traversa le visage de Loulou « Oh! non, jamais! » Puis, comme s'il avait des doutes :

« Pourquoi me demandez-vous ça puisque vous ne connaissez pas Riquet?

— Pour rien, Loulou, simplement parce qu'il est ton camarade, comme nous. »

Mady jugea bon de ne pas l'inquiéter davantage et détourna encore une fois la conversation, pas pour longtemps, d'ailleurs, car la Quille et Gnafron devaient **s'impatienter** dehors.

Nous quittâmes donc Loulou en lui promettant de revenir bientôt. La Guille et Gnafron, qui s'étaient dissimulés dans une encoignure jusqu'au départ de Riquet, faisaient, à présent, les cent pas dans la rue. Nous nous éloignâmes, tous ensemble, avec Mady.

« Avez-vous remarqué, dit Bistèque, la première fois que Riquet est venu voir Loulou, c'était juste après l'accident... et la deuxième, fois, le lendemain de notre seconde visite au sous-sol et au Tabac Blond.

— Et avez-vous remarqué également, fit Corget, que cette deuxième fois était un vendredi, c'est-à-dire un jour où Riquet, normalement, aurait dû se trouver au Tabac Blond à vendre ses journaux?

— Evidemment, approuva Mady, ces coïncidences sont étranges, mais Riquet est encore

revenu aujourd'hui; pourtant, il ne s'est rien passé, hier ou avant-hier. »

A cela, personne ne put trouver une explication.

Cependant, ce soir-là, sur le « Toit aux Canuts » où nous étions réunis, nous fûmes tous persuadés que les visites de Riquet à Loulou n'étaient pas de simples visites d'amitié. Mais alors, que venait-il faire? qui l'envoyait?

Au lieu de s'éclaircir, le mystère devenait plus épais que jamais.





CHAPITRE VIII

POURSUITE DANS LE BROUILLARD

CETTE ÉTRANGE rencontre, à l'hôpital de la Croix-Rousse, nous avait fortement intrigués. Nous étions persuadés que Riquet jouait un double jeu... mais lequel? En tout cas, Gnafron avait eu raison de ne pas pénétrer avec nous dans la salle.

A partir de ce jour-là, il redoubla d'attention chaque fois qu'il entrait au Tabac Blond, ne perdant pas un mot, pas un geste des clients qu'il y rencontrait. Le patron se montrait toujours très aimable avec lui, comme avec tout le monde. En

revanche, Riquet continuait à lui répondre du bout des dents.

Cependant, Gnafron fit une remarque assez curieuse. Par deux fois, tandis qu'il attendait, dans la boutique, il aperçut Riquet sortant d'un couloir voisin avec un vélo, comme pour faire une course en ville.

« Ces sorties in'élnnncnl, expliqua Gnafron. D'habitude, les porteurs de journaux al lâchent leur paquet, à plat, sur le porte-bagages fixé devant le guidon. Le vélo de Riquet possède bien un porte-bagages, mais il ne s'en sert pas... Par exemple, à l'arrière, les deux sacoches sont pleines. Ça se voit à leur toile, tendue à craquer. Ce ne sont sûrement pas des journaux qu'il transporte... Et puis, en général, c'est le matin... et même de grand matin qu'on porte les journaux aux clients à domicile.

— Alors? demanda le Tondu.

— Alors, il faut « filer » Riquet, savoir où il va. »

L'idée était peut-être bonne, mais comment la réaliser? Pour surveiller les allées et venues de Riquet, nous n'avions guère que le jeudi puisque, comme Gnafron l'avait appris, Riquet ne travaillait pas le dimanche.

Un événement inattendu devait venir à notre aide. En effet le lendemain, en arrivant à l'école,

nous apprîmes que notre maître ne viendrait pas. Il avait la grippe. Il ne reprendrait pas ses cours avant une semaine. Comme les classes étaient surchargées, le directeur nous autorisa à rester chez nous pendant ces huit jours. L'après-midi, malgré le froid, nous nous réunîmes sur le « Toit aux Canuts », où Mady vint nous rejoindre.

« Vous avez raison dit-elle, il faut faire vite. Chaque jour qui passe est un jour perdu pour Loulou.»

Pour être sûrs de ne pas manquer Riquet et surtout de ne pas nous faire remarquer, nous devions nous diviser. Deux groupes s'embusqueraient à chacune des extrémités de la rue des Cordiers où le Tabac Blond faisait l'angle avec la montée des Alouettes. Un troisième groupe surveillerait la montée elle-même, à son sommet. De cette façon, Riquet ne pouvait nous échapper.

Malheureusement, il était trop tard pour que nous puissions partir en chasse le soir même. D'ailleurs, nos vieux vélos n'avaient pas servi depuis longtemps; ils avaient besoin d'être révisés. Du « Toit aux Canuts » la bande descendit vers la « caverne » où ils étaient entassés, avec toutes sortes d'affaires. On s'ingénia à les remettre en état, comme pour un départ du Tour de France.

Le guet commença le lendemain. Je faisais équipe avec Corget. Je n'emmenai pas Kafi. Riquet

ne pouvait pas le reconnaître puisqu'il ne l'avait jamais vu, mais son patron lui en avait peut-être parlé, après l'incident du gant... et puis, si nous devions suivre Riquet à travers la ville, je ne voulais pas que Kafi se fît écraser par une auto en trottant derrière un vélo.

On s'embusqua dans une traboule, celle qui nous avait déjà servi de cachette l'autre jour. Nous ne risquions guère d'y être découverts, mais un courant d'air glacé passait sous la voûte, à vous faire claquer des dents. De toute la matinée, Riquet ne parut pas. A midi, nos camarades, eux non plus, n'avaient rien vu. Alors, dès le début de l'après-midi, courageusement, chacun reprit son poste... en vain. Riquet ne se montra pas davantage.

« Ne nous décourageons pas, dit Corget, nous reviendrons demain. »

Le lendemain, quand je m'éveille, un brouillard épais recouvre la ville. A huit heures, il fait encore grand-nuit... et cette obscurité est si tenace qu'elle enveloppe toujours la colline quand nous débouchons dans la rue des Cordiers où la traboule ressemble à un sombre tunnel.

« Drôle de temps ! grogne Corget, nous allons geler sur place. »

Mais l'attente ne sera pas longue. Nous sommes là depuis un quart d'heure à peine quand, tout à coup, je tressaille. Une ombre vient de passer dans

la rue des Cordiers, une ombre perchée sur un vélo.... C'est Biquet!

Le temps de saisir nos machines, déposées contre le mur, de bondir en selle, de sortir de la traboule, Riquet a déjà disparu, happé par le brouillard. A toutes pédales, nous fonçons vers le bout de la rue qui, tout près de là, forme un « T » en se raccordant sur une voie étroite qui monte, d'un côté, vers la Croix-Rousse et, de l'autre, dégringole vers le centre de la ville.

« II est sûrement descendu en ville », me crie Corget.

Nous obliquons vers la droite; malgré le brouillard, nous dévalons la pente à toute vitesse. Corget manque de renverser une vieille femme qui, un pain sous le bras, traverse la rue. D'un violent coup de frein, j'évite de justesse un gros chat jaune qui bondit comme si ses pattes étaient des ressorts.

Et tout à coup, au moment où nous allons atteindre le bas de la rue, apparaît devant moi la petite lumière rouge d'un feu arrière de vélo. C'est Riquet! Je reconnais sa longue silhouette mince. Il roule avec précaution, le phare de son vélo allumé. Tous les automobilistes ont d'ailleurs allumé leurs phares antibrouillard. Pourvu que les agents ne remarquent pas nos machines sans éclairage ! •

Pour ne pas le perdre de vue, nous suivons Ri-

quel à faible distance II se dirige vers la place des Terreaux, la plus belle place de Lyon, une des plus animées aussi. A peine distingue-t-on la fontaine monumentale où, d'habitude, viennent s'abreuver les pigeons.

« Attention! me souffle Corget, il va se faufiler entre les autos et nous échapper. »

L'épais brouillard, plus intense encore qu'à la Croix-Rousse, paralyse la circulation. Les silhouettes emmitouflées des passants se dessinent, s'effacent, fugitives apparitions. Devant nous, Riquet se glisse comme une anguille entre les files de voitures. Par deux fois, il nous échappe... par deux fois nous le retrouvons. A la troisième, nous crovons l'avoir définitivement perdu quand, tout à coup, nous l'apercevons, à l'arrêt, devant un feu rouge. Il est même si près de nous que. par précaution, j'abaisse le capuchon de mon imperméable tandis que Corget enfonce son passe-montagne.

« Regarde! fait mon camarade en pointant un doigt vers le vélo de Riquet, ses sacoches sont gonflées; Gnafron a raison, il va livrer quelque chose... sûrement pas des journaux. »

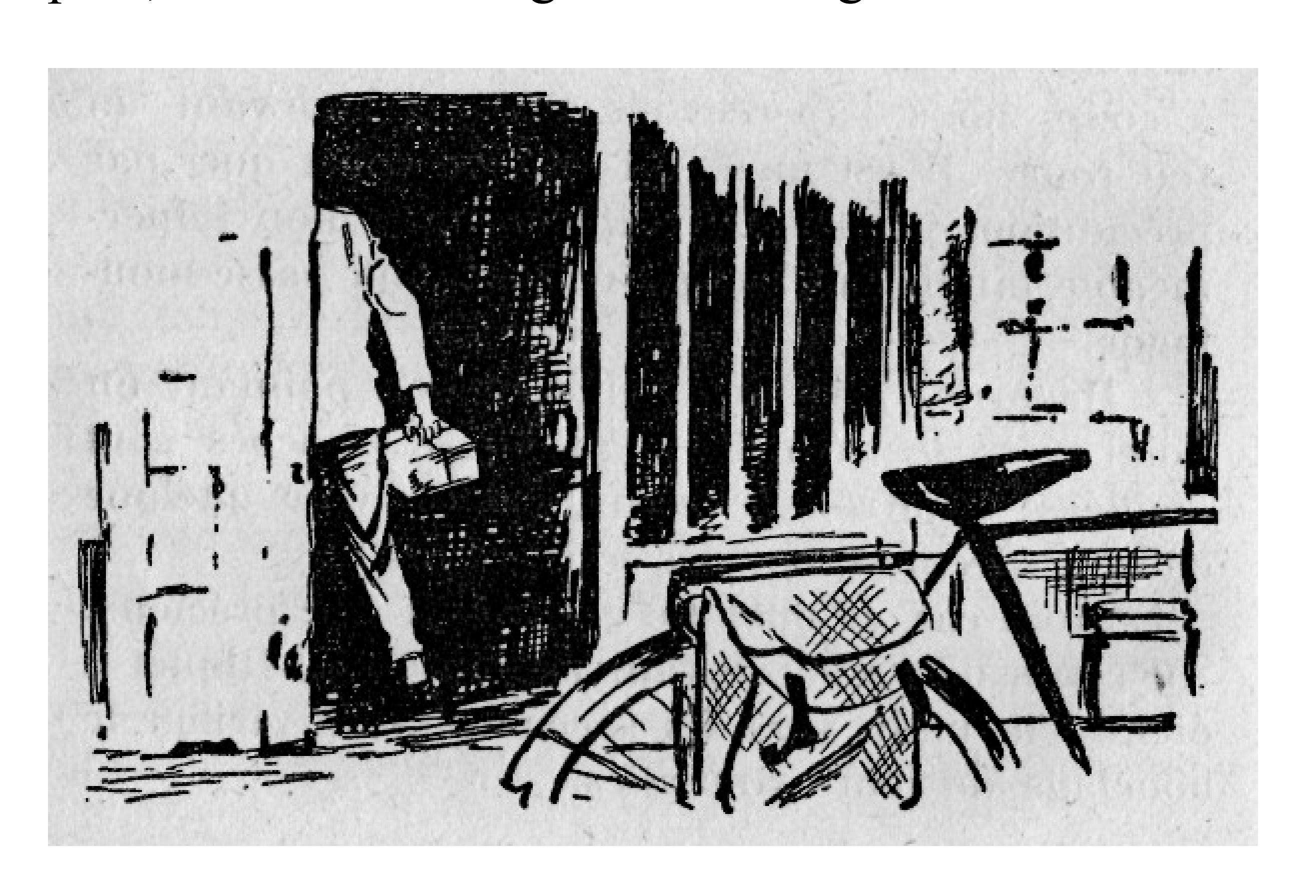
En tout cas, ce quelque chose doit être précieux. Au cours de l'arrêt devant le feu rouge, Riquet a étendu la main vers les sacoches pour vérifier le bouclage de leurs courroies.

Enfin, le feu passe au vert. La colonne de voitures et de vélos se remet en branle. Ouvrons l'œil! Riquet va-t-il obliquer à droite pour pénétrer en plein cœur de la ville?... Va-t-il continuer tout droit? Il continue en direction du Rhône et aborde le pont.

Le brouillard est encore plus épais. Les pâles lumières des lampadaires sont à peine assez fortes pour le trouer.

« Attention! souffle encore Corget, je connais bien la ville. Au bout du pont, il y a le choix entre trois directions. »

Nous nous rapprochons de Riquet. A la sortie du pont, nouveau feu rouge... et même geste de



Riquet pour tâter ses sacoches. Est-il si inquiet de ce qu'elles renferment?

Puis, c'est le redémarrage pétaradant des voitures. Au lieu de tourner à droite ou à gauche, le long des quais, Riquet continue tout droit. Il s'engage ainsi dans une large artère fréquentée qu'il suit longtemps. Le brouillard, moins épais que dans le centre, nous oblige à maintenir une plus grande distance entre lui et nous. Je me penche vers Corget qui roule à mes côtés :

« Où peut-il aller, si loin de la Croix-Rousse? Nous sommes bientôt hors de la ville. »

Mais, brusquement, Riquet oblique à droite pour s'engager dans une rue plus étroite... pas pour longtemps d'ailleurs; à peine venons-nous d'y pénétrer, à notre tour, que nous le voyons descendre de sa machine, fouiller ses sacoches, prendre deux paquets, traverser le trottoir et, sans hésiter, comme s'il connaissait les lieux, pénétrer dans une maison.

Corget et moi, nous bloquons nos freins pour mettre pied à terre. Je fais remarquer à mon camarade:

« Tu as vu, il a vidé ses deux sacoches; il n'avait donc qu'une seule course à faire. Puisque cette rue n'est pas à sens unique, quand il ressortira, il repartira en sens inverse. Ne restons pas là. »

Corget est de mon avis. Riquet peut reparaître d'un instant à l'autre. Poussant nos vélos à la main,

nous passons devant l'immeuble où Riquet s'est engouffré. C'est une vieille maison à trois étages dont

la façade n'a jamais dû être refaite. Elle porte le numéro 23. Aucune boutique au rez-de-chaussée. La porte par où Riquet a disparu n'est pas refermée. Elle donne sur un couloir assez sombre. Le vélo de Riquet est rangé le long du trottoir; il n'a pas pris le temps d'en refermer les sacoches; d'un coup d'œil, je constate qu'elles sont vides.

Nous dépassons la maison pour nous poster, plus loin, derrière une camionnette de livraison, garée là à point pour nous servir de paravent. Plusieurs minutes s'écoulent; le brouillard s'est légèrement dissipé. Je rejette en arrière le capuchon de mon imperméable.

« Curieux! répète Corget, il n'est pas possible que le Tabac Blond ait des clients dans ce quartier, à trois kilomètres, au moins, de la Croix-Rousse. Que peul-il... »

II n'a pas le temps d'achever sa phrase. Riquet vient de reparaître. Nous voyons avec étonnement qu'il porte encore sous le bras l'un des deux paquets. Il se dirige vers son vélo, replace soigneusement le paquet dans une sacoche dont il vérifie le bouclage.

Mais, là, tout se précipite. Au lieu de repartir dans l'autre sens, Riquet enfourche sa machine pour continuer sa route.

« Attention! souffle Corget, il vient vers nous. »

Malchance! Au même moment, la camionnette qui nous servait d'écran démarre et gagne le milieu de la chaussée. Affolés, nous cherchons à fuir. Trop tard! Notre précipitation a attiré l'attention de Riquet. Son visage change soudain d'expression. Il nous a reconnus! Sans hésitation, il fait demi-tour et s'enfuit à toutes pédales. Nous courons vers nos vélos, rangés le long du trottoir, quelques mètres plus loin, mais, dans ma hâte, j'accroche une de mes pédales à la chaîne de Corget. Le temps de la dégager, Riquet est déjà hors de vue. Par comble de malheur, au moment où nous atteignons le bout de la rue, le feu de circulation se met au rouge... et un agent se trouve là pour nous enlever toute envie de passer outre. Nous bouillons de rage impuissante.

« Inutile d'insister, déclare Corget, nous ne le rattraperons pas. »

Nous descendons de vélo, les jambes coupées, décontenancés, furieux contre nous-mêmes de notre maladresse. Que vont dire nos camarades quand ils apprendront que nous avons manqué notre coup?

En attendant, nous nous interrogeons. Que transportait Riquet dans ses sacoches?... Pourquoi a-t-il emporté puis rapporté le second paquet?... Sans doute pour ne pas l'abandonner dans la sacoche

où quelqu'un aurait pu le voler... Il avait donc une autre livraison à faire, probablement dans ce quartier puisqu'il continuait son chemin. De toute façon, ces paquets, peu volumineux, niais qui paraissaient assez lourds, ne contenaient pas des journaux.

Mais, sur le coup, ce n'est pas cela qui nous inquiète. Riquet nous a reconnus! A présent, il sait que nous le surveillons. Rentré au Tabac Blond, il va mettre son patron au courant. Demain, Loulou va-t-il recevoir une nouvelle lettre de menaces?... et que pourrons-nous faire désormais, puisque nous nous sommes démasqués?

Penauds, nous remontons sur nos vélos pour aller retrouver nos camarades qui, là-haut, continuent leur guet inutile.





CHAPITRE IX

NOUVELLE RENCONTRE

NOS CAMARADES furent très déçus, en effet, mais ne nous firent pas de reproches. Nous avions joué de malchance; nous n'y pouvions rien.

Cette poursuite manquée nous avait tout de même appris quelque chose : la course de Riquet dans un quartier si éloigné de la Croix-Rousse, le soin qu'il prenait pour ses paquets, son attitude quand il nous avait aperçus, tout renforçait nos soupçons sur l'étrangeté de son travail au Tabac Blond.

Malheureusement, à l'avenir, il se tiendrait sur ses gardes puisqu'il se sentait surveillé. Le « filer » deviendrait difficile. Seul, Gnafron, dont Riquet ignorait encore qu'il faisait partie de notre bande, pouvait nous être utile.

Cette occasion d'agir, Gnafron la saisit, le lendemain même, tout à fait par hasard. C'était vers la fin de la matinée. Gnafron venait d'entrer au Tabac Blond prendre son journal. Le buraliste était seul dans la boutique, se déplaçant péniblement pour ranger des journaux. Gnafron allait demander le sien quand un autre client entra : un vieux monsieur à barbiche et décoration à la boutonnière.

« Tiens, s'étonna celui-ci en voyant le marchand faire lui-même ses rangements, vous n'avez donc pas votre petit employé, aujourd'hui, monsieur Mounier?

- Non, vous voyez, je suis seul. »

Après une courte hésitation, le buraliste ajouta :

« Il est parti...

— Faire des courses sans doute?

— Non, parti; il m'a quitté. Il faisait mal son travail?

Euh, c'est-à-dire... Il faut croire que la distribution des journaux est un métier trop pénible. Les garçons d'aujourd'hui deviennent douillets comme des filles. C'est lui qui a voulu partir.

— Et il vous a quitté ainsi, brusquement, sans même vous donner le temps de lui trouver un remplaçant?

— Euh!... c'est-à-dire... vous comprenez, quand il m'a dit vouloir me quitter, hier soir, je n'y suis pas allé par quatre chemins. Les gens qu'on garde de force ne font jamais rien de bon. Je lui ai réglé ce que je lui devais en le priant de rester désormais chez lui.

— Fort bien, approuva le vieux monsieur, vous êtes un homme énergique. »

Là-dessus, le client se servit lui-même, jeta une pièce sur le comptoir et sortit.

Pendant cette brève conversation, Gnafron, tout en faisant semblant de feuilleter des revues, avait observé le buraliste. Il avait nettement eu le sentiment que, sous son air jovial, sa façon de prendre à la légère le départ de Riquet, le bonhomme était assez ennuyé et que les questions du vieux monsieur l'avaient agacé.

Quand nous apprîmes, toute chaude, la nouvelle du renvoi de Riquet, notre étonnement fut grand. Qu'en penser? Riquet était-il parti volontairement? Son patron l'avait-il brusquement congédié? Une dispute avait-elle éclaté entre eux?... En tout cas, cet incident survenait quelques heures seulement après notre poursuite mouvementée dans les rues de Lyon.

C'était pour le moins bizarre. S'agissait-il toujours d'un simple hasard, d'une nouvelle coïncidence?

« Non, trancha Bistèque, sûrement pas d'un hasard. »

Cependant, ce brusque départ **compliquait** notre enquête. Certes, Gnafron continuerait de passer au Tabac Blond prendre son journal, mais il aurait peu de chances d'y faire d'intéressantes découvertes.

Nous devions, au plus tôt, prévenir Mady. Elle avait souvent de bonnes idées.

« Tout cela est étrange, en effet, déclara-t-elle, mais ce qui m'inquiète avant tout, c'est la santé de Loulou. Après ce qui vient de se passer, il recevrait de nouvelles menaces que je n'en serais pas surprise.

— Il faut s'y attendre, approuva le Tondu, mais comment les arrêter au passage?

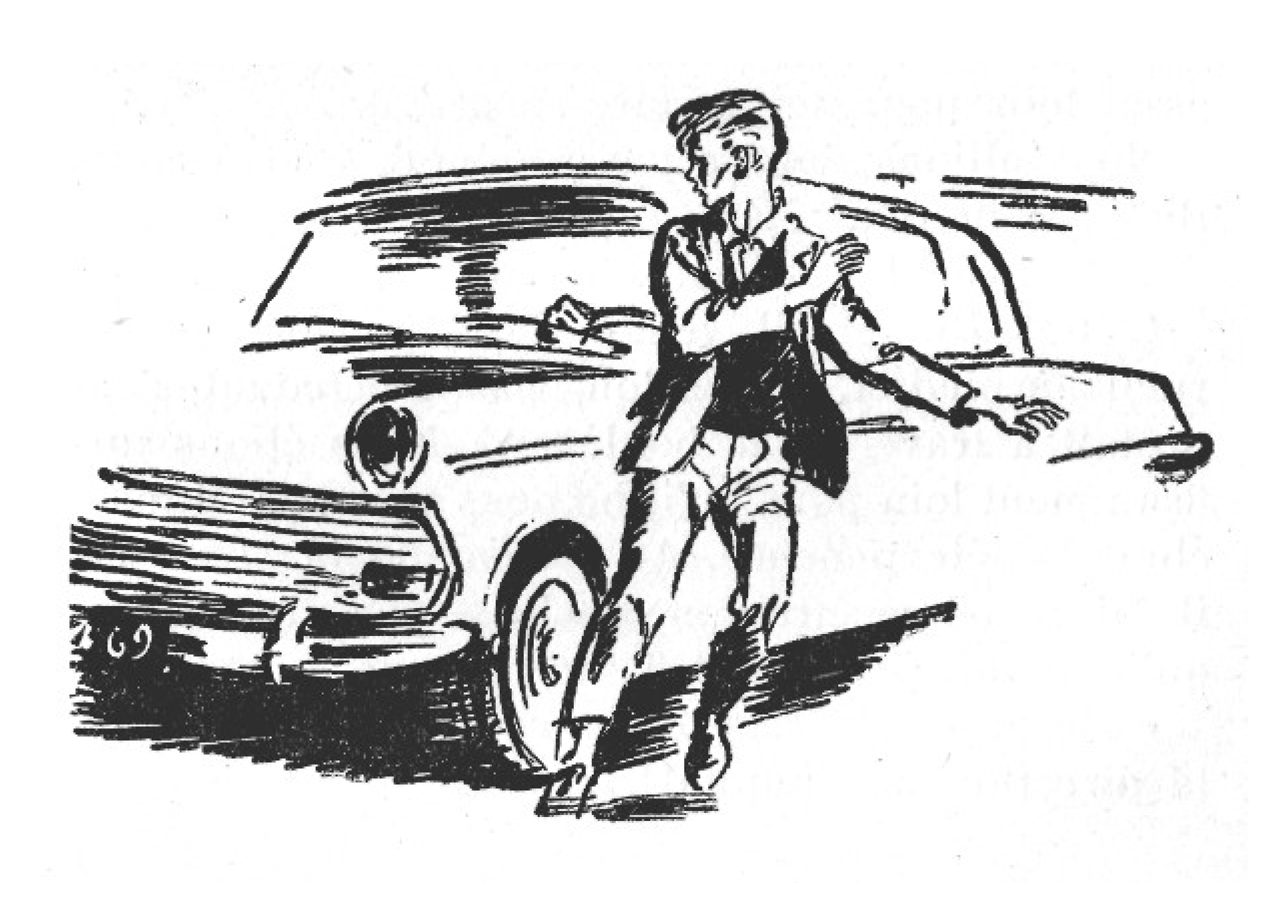
— Evidemment, soupira Mady, on ne peut pas empêcher une lettre adressée à Loulou de lui être remise... mais nous pouvons le préparer à la recevoir, à lui faire croire, encore une fois, qu'elle vient de vous. Je m'en charge; j'irai le trouver cet après-midi. Quant à vous, continuez de surveiller Riquet. Malgré ce que Gnafron a entendu, il est peut-être encore au service du buraliste. »

Le Tondu et moi, qui étions seuls montés chez elle pour ne pas envahir sa maison et inquiéter

ses parents, nous redescendîmes retrouver nos camarades qui nous attendaient. Ils approuvèrent les

conseils de Mady. Rendez-vous fut pris, pour le début de l'après-midi, à la « caverne ».

J'y arrivai un des premiers, toujours sans Kafi qui se demandait pourquoi nous ne l'emmenions plus en promenade el pourquoi je m'occupais moins de lui. La Guille arriva le dernier, en retard. Il avait fait une commission à la pharmacie, pour une voisine malade. La pharmacie étant fermée de midi à deux heures, il avait dû attendre l'ouverture. Par malchance encore, au moment où nous quittions la « caverne » avec nos vélos, Gnafron s'aperçut que la roue avant



du sien était à plat. La réparation nous fit perdre un quart d'heure.

Enfin, nous débouchâmes sur le boulevard de la Croix-Rousse. Nous savions que Riquet habitait dans la même maison que Loulou. Nous étions déjà passés dans cette rue. Elle se trouvait à deux ou trois cents mètres de la montée des Alouettes, et lui était presque parallèle. En fait de rue, c'était plutôt une ruelle montant à l'assaut de la colline et débouchant directement sur le boulevard de la Croix-Rousse. Elle était si étroite, si peu fréquentée, qu'il était difficile de la suivre sans être remarqué.

On décida de se diviser en deux groupes qui se posteraient vers les deux débouchés de la ruelle, assez loin, pour ne pas être surpris.

Nous allions nous séparer quand, tout à coup, Bistèque nous arrêta.

« Regarde/!... là-bas! »

C'était Riquet. Il venait de déboucher de sa ruelle, à pied et, de son long pas nonchalant, s'apprêtait à traverser le boulevard. Nous étions suffisamment loin pour qu'il ne nous voie pas. Il marchait la tête penchée. Au milieu de la chaussée, il faillit même être « accroché » par une voiture qu'il n'avait pas vue et fit un brusque écart.

« Ma parole, s'écria tout à coup Corget, il prend la direction de l'hôpital! »

En effet, après avoir atteint le trottoir d'en face, il longea un moment les maisons puis disparut dans une petite rue qui, nous le savions, conduisait à l'hôpital.

« II va voir Loulou, il faut l'en empêcher », s'écria le Tondu, affolé.

Sans plus réfléchir, il bondit sur son vélo, s'élance... cl nous à sa suile. Kiquet n'est plus qu'à quelques pas de l'hôpital quand nous arrivons sur ses talons. Il se retourne, nous reconnaît. Cette fois, il ne peut fuir. Le Tondu s'avance et l'interpelle.

« Où vas-tu? »

Surpris, Riquet nous considère l'un après l'autre; il arrête son regard sur Gnafron et découvre ainsi que ce « client » du Tabac Blond faisait aussi partie de notre bande. Son regard se durcit, mais que se cache-t-il derrière ce visage fermé?

« Tu allais à l'hôpital, n'est-ce pas? » reprend le Tondu.

Riquet se raidit.

« Qu'est-ce que cela peut vous faire? »

Comment insister sans trahir le secret de Loulou? Corget brusque les choses.

« Nous avons à te parler, dit-il d'un ton sec. Je pense que tu nous reconnais, Tidou et moi. Souviens-toi du numéro 2,5 de la rue Pellegrin. de l'autre côté du Rhône. Pourquoi as-tu fait demi-tour en nous apercevant?... de quoi avais-tu peur? »

Une légère rougeur envahit le visage mat de Riquet dont les traits se tendent. Il hausse les épaules.

« Pourquoi aurais-je eu peur?

— Je ne sais pas... peut-être ne tenais-tu pas à ce qu'on sache où tu allais?... ce que contenaient les paquets que tu promenais avec tant de précaution dans tes sacoches?

— Je n'ai de comptes à rendre à personne. »

II est redevenu tout pâle. Ses narines frémissent. Il nous tourne le dos comme pour s'éloigner et nous signifier ainsi qu'il ne veut pas répondre mais, presque aussitôt, fait volte-face, les mâchoires crispées, le front barré. Il saisit le poignet de Bistèque et le serre de toutes ses forces. Il tombe mal. Bistèque n'est pas le plus grand de la bande, mais le plus nerveux. Bistèque ferme son poing libre pour riposter. Corget intervient vivement.

« Non, Bistèque, les coups de poing n'arrangent rien. Nous ne sommes pas ici pour nous battre. »

Les traits de Biquet se détendent. Lui non plus n'a pas envie de se battre. Sans doute veut-il seulement nous prouver qu'il ne nous craint pas?

Nous demeurons face à face, immob^es. Que va-t-il se passer? Soudain, Mady sort de l'hôpital. Elle nous aperçoit et accourt. Bouleversée, elle s'écrie :

« Je viens de voir Loulou! il a encore... »

Au même moment, elle reconnaît Riquet; sa phrase s'interrompt sur ses lèvres. Elle se trouble, essaie de se reprendre. Mais nous avons compris.

Loulou a reçu une nouvelle lettre de menaces. Nous nous regardons, anxieux.

« Que vient-il donc d'arriver à Loulou ? demande alors vivement Biquet... il est en danger? »

Nos regards se détachent de Mady pour se porter sur Biquet. A ce moment, il se passe quelque chose d'étrange, quelque chose de bien difficile à expliquer. En voyant ce garçon s'inquiéter de Loulou, lui que nous soupçonnons de mener un double jeu, nous devrions bondir d'indignation. Eh bien, non! Le ton ému de sa voix nous a impressionnés. Nous sentons qu'il partage notre anxiété pour Loulou.

Mady, elle aussi, a eu ce même sentiment. Elle se tourne vers Biquet :

« Nous voudrions répondre à ta question; nous ne le pouvons pas avant de savoir si tu es vraiment l'ami de Loulou. »

Biquet nous considère avec étonnement.

« Pourquoi cette question?... puisque je venais le voir.

— Je veux dire, rectifie Mady, est-ce seulement par amitié que tu viens? Ne cherches-tu pas autre chose ?

—- Autre chose?... je ne comprends pas. »

Mady hésite. Un mot de plus et elle va trahir le secret de Loulou. Elle se tourne vers nous, pour prendre conseil.

« Je crois que tu peux parler », murmure Corget.

Alors, d'une voix grave, tremblant d'émotion, Mady reprend :

« Si tu aimes vraiment Loulou, sais-tu qu'il est en danger?... Pas à cause de son accident. Quelqu'un le menace. Il se passe aux alentours du Tabac Blond quelque chose d'étrange, quelque chose de grave. Si tu veux sauver Loulou, tu peux peut-être nous aider.»

Quand Mady a prononcé ces deux mots : Tabac Blond, Riquet a tressailli.

« Comment vous aider? Je n'en sais rien. Expliquez-moi.

— C'est trop long à dire ici, en pleine rue. Nous connaissons un endroit tranquille, au bas de la rampe des Pirates. Veux-tu venir jusque-là? »

Riquet hésite; il regarde Mady. Sa présence, parmi nous, semble le rassurer. Il consent à nous suivre.



CHAPITRE X

RIQUET PARLE

NOTRE DOMAINE, au bas de la rampe des Pirates, était encombré d'un bric-à-brac de planches, de caisses, de vieux vélos et de patins à roulettes. Il y avait même une ancienne voiture d'enfant dont les roues nous avaient servi à fabriquer un chariot sur lequel nous dévalions les pentes de la Croix-Rousse.

Cet ancien atelier de tisserand ne recevait la lumière que par une seule fenêtre dont nous avions remplacé les carreaux brisés par des morceaux de carton. A l'intérieur, l'obscurité était presque

complète. Par précaution, nous avions toujours dans nos poches des bouts de bougie. Au moment d'entrer dans cet antre, Riquet hésita, vaguement inquiet.

« Ne crains rien, dit Bistèque, cet endroit est à nous. Nous y venons souvent. »

Mady nous avait accompagnés. Elle prit pour siège une caisse recouverte d'une vieille couverture pliée en huit. Les autres s'installèrent comme ils purent, sur les planches ou à même le sol.

« Pourquoi m'avoir fait venir jusqu'ici? s'étonna encore Riquet. Vous avez donc tant de choses à me demander? »

Personne d'autre, mieux que Mady, ne pouvait lui expliquer notre inquiétude.

« Voilà, commença-t-elle, nous allons t'apprendre ce que nous savons. Il s'agit avant tout de sauver Loulou. Promets de répondre à nos questions.

— Je le promets. »

D'une voix lente, pleine d'émotion, Mady expliqua l'étrange affaire qui nous tenait en haleine. Elle répéta les révélations de Loulou à Gnafron sur son lit d'hôpital, nos explorations dans certain sous-sol d'une impasse, les lettres de menaces adressées à Loulou, nos soupçons sur le buraliste du Tabac Blond, après l'incident du gant.

Assis sur une planche, les coudes sur les genoux,

le menton sur les poings, Riquet écoutait attentivement, fixant le sol, devant lui. Quand Mady se tut, il releva la tête et nous considéra longuement, l'un après l'autre.

« Voilà, Mady t'a tout dit, conclut alors Corget, peux-tu nous aider à éclaircir ce mystère? »

Riquet secoua la tête.

« Je ne sais rien. Il ne s'est jamais rien passé d'anormal au Tabac Blond. Certainement, vous vous trompez.

— Possible, approuva Gnafron. Pourtant, nous aimerions avoir certains détails. Toi seul peux les donner... Tu n'es pas bavard, je le sais, mais n'oublie pas qu'il s'agit de Loulou. »

Riquet eut une sorte de sourire ennuyé. Gnafron poursuivit :

« Quand, comment es-tu entré au service de ce buraliste?

— C'était au mois d'août. Un matin, j'étais venu chercher un journal de mode pour ma mère. Dans la boutique, j'ai rencontré un ancien camarade de classe. Nous avons échangé quelques mots. Je lui ai appris que j'avais quitté l'école définitivement et que j'allais travailler. Alors, le buraliste s'est approché. Il avait justement besoin de quelqu'un pour l'aider dans son commerce. Il se proposait de me payer convenablement. Rien de plus facile comme travail pour un débutant. J'en ai parlé à

mon père qui a refusé en disant que ce n'était pas un vrai métier pour moi. J'ai insisté en pensant à mon petit frère Henri. Mon petit frère a été très malade au printemps dernier; il a fallu l'envoyer à la campagne. En travaillant tout de suite, je pourrais aider à payer sa pension. Finalement, mon père m'a laissé libre. C'est comme ça que je suis entré au Tabac Blond.

— Et qu'y faisais-tu?

— De bon matin, je portais les journaux chez les clients. Quand le patron s'absentait, je le remplaçais. Il avait confiance on moi. Au bout de quelque temps, il m'a demandé de faire des courses en ville.

— Quelles sortes de courses? » Riquet baissa la tête.

« Je ne peux pas répondre, ne me le demandez pas.

— Est-ce un secret?

- J'ai promis de ne rien dire.

- Même à nous?... Tu n'as pas confiance? » Pourquoi Riquet refusait-il de parler? Détenait-il la clef du mystère? Il y eut un long silence, plein d'attente. Soudain, Riquet reprit :

« C'est vrai, je vous dirai tout puisque j'ai votre parole, mais vous ne le répéterez pas. »

Il poursuivit :

« Au bout de quelques semaines, le buraliste m'a confié qu'il s'occupait aussi du commerce de livres

rares, de livres anciens, son magasin ne lui permettant que de vivre petitement. Il vendait des ouvrages précieux à des collectionneurs ou leur en achetait. Comme il se déplaçait difficilement, il me demandait de faire ces courses pour lui.

— Etait-ce vraiment des livres que tu transportais, quand il t'envoyait en ville?

— Il m'en a montré. Une fois, il a même fait un paquet devant moi. Par précaution, il enveloppait ces livres dans un triple papier et ficelait soigneusement le colis avec des doubles nœuds. Certains livres, disait-il, valaient presque une fortune.

— Possible, fit Corget, mais pourquoi as-tu hésité à nous répondre? Pourquoi ton patron t'avait-il demandé de ne parler à personne de ce commerce? Vendre ou acheter des livres est pourtant un métier honnête?

— Il m'a expliqué qu'étant buraliste, il n'en avait pas le droit... ou alors, il aurait dû payer beaucoup d'impôts qui auraient mangé une grande partie de son bénéfice. »

A son tour, la Guille demanda :

« La première fois, quand nous sommes venus explorer le sous-sol de l'impasse, je t'ai aperçu, au coin de la rue. Etait-ce ton patron qui t'envoyait?

— Non; c'est moi qui vous avais aperçus. Je connais presque tout le monde dans le quartier.



Vous aviez l'air de chercher quelque chose; par curiosité, je me suis avancé pour savoir où vous alliez.

— Mais, un moment plus tard, tu es revenu, un paquet sous le bras et j'ai vu que tu faisais seulement semblant de sonner à une porte.

— C'est vrai. En revenant au magasin, j'ai raconté, sans savoir pourquoi, que je venais de voir une bande de gamins dans l'impasse. Mon patron m'a dit qu'il possédait, au fond de cette impasse, une vieille maison. Un jour, des gamins du quartier, en jouant, y avaient abîmé une fenêtre. Il m'a demandé de retourner voir ce que vous faisiez. C'est moi qui ai pensé à prendre un paquet de vieilles revues, sous mon bras, pour me donner

une contenance... et j'ai fait semblant, en effet, de sonner à une porte. »

Moi aussi, j'avais quelque chose à demander à Riquet. L'incident du gant me paraissait le plus important. Peut-être avait-il eu l'occasion de voir dans le petit magasin un client privé de l'index de la main droite.

« Non, déclara Riquet, je connais un vieux monsieur amputé de toute la main mais pas d'un doigt seulement. »

Alors, le Tondu reprit :

« Quand nous sommes revenus, une deuxième fois, dans l'impasse, nous t'avons encore aperçu. Tu semhlais nous surveiller. Nous nous sommes cachés dans une traboule; un moment plus tard, nous t'avons vu repasser regardant de tous côtés, comme si tu te demandais où nous avions pu filer.

— Je me souviens, en effet. Vous veniez de sortir du magasin quand je suis rentré d'une course. Le patron m'a dit : « La bande de gamins qui rôdait « l'autre jour dans le quartier est revenue; ils « sortent d'ici. Va donc voir jusqu'au bout de la « rue, ils sont peut-être en train de faire quelque « bêtise. »

Ainsi, à toutes nos questions, Riquet trouvait une réponse, si simple, si naturelle que nous n'avions rien à ajouter.

« Et Loulou, s'inquiéta Mady, pourquoi vas-tu

le voir à l'hôpital? Il nous a dit qu'avant son accident, vous vous connaissiez à peine... cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il a quatre ou cinq ans de moins que toi.

C'est vrai. Nous habitons la même maison, mais il était trop petit pour jouer avec moi. Cependant, quand j'ai appris son accident, j'ai eu beaucoup de peine. Vous comprenez, il est du même âge que mon petit frère, celui qui est à la campagne; ils étaient camarades.

- Quand lu es allé le voir, la seconde fois, c'était un vendredi, c'est-à-dire un jour de travail. Est-ce ton patron qui t'avait envoyé prendre de ses nouvelles?

— Non, mon patron était au courant de l'accident, comme tout le monde dans le quartier, mais il ne m'a jamais parlé de Loulou. Ce jour-là, je devais faire une course, à deux pas de l'hôpital. C'était l'heure des visites, des gens entraient. J'ai pensé que Loulou serait peut-être content de me voir. Je ne suis d'ailleurs pas resté longtemps. Loulou pourrait vous le dire... C'est encore par pitié pour Loulou que je suis revenu le dimanche où je vous ai rencontrés... et que je retournais à l'hôpital, tout à l'heure, quand vous m'avez rattrapé. »

Celte explication, elle aussi, était naturelle. Alors, Corget intervint.

« Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi, hier matin, t'es-tu sauvé comme un voleur quand tu nous as aperçus, dans la rue Pellegrin ?

— Evidemment, fit Riquet, ça vous a surpris; c'est pourtant simple. Le patron m'avait recommandé de faire ces courses le plus discrètement possible, à cause de mes paquets qui représentaient beaucoup d'argent. Quand la camionnette a démarré, si je ne vous avais pas vus courir pour vous cacher ailleurs, je n'aurais pas eu peur. Mais j'ai cru que vous m'aviez suivi pour faire un mauvais coup... peut-être voler mes paquets. »

Cette réponse, elle aussi, était naturelle. Notre attitude, quand la camionnette avait démarré, avait pu tromper Riquet... Pourtant un point restait obscur. Pourquoi Riquet avait-il quitté le Tabac Blond le soir même de cet incident de la rue Pellegrin? Cette question, ce fut Gnafron qui la posa :

« Ce matin, j'ai appris que tu avais quitté le buraliste; est-ce toi qui as voulu partir?... est-ce ton patron qui t'a mis à la porte? »

La réponse de Riquet fut aussi simple.

« Je vous l'ai déjà dit tout à l'heure. Ce métier de vendeur de journaux ne plaisait pas beaucoup à mon père. Il savait que j'aimais bricoler. Depuis quelque temps, sans me le dire, il me cherchait du

travail chez un électricien. Il m'a trouvé une place chez un réparateur d'appareils, sur le boulevard de la Croix-Rousse... Pour tout vous dire, je n'en suis pas fâché.

— Ton patron n'était pas gentil avec toi? Très chic, au contraire... seulement, j'ai fini

par écouter mon père. J'en avais assez de transporter des journaux ou des livres.

— Ton départ, tu ne l'as annoncé qu'au dernier moment?

— L'électricien avait besoin de quelqu'un tout de suite. Son apprenti l'a quitté **brusquement.** Mon père a bondi sur l'occasion.

— Et le buraliste t'a laissé partir, comme ça, alors qu'il comptait sur toi pour ses courses?

— Il a insisté, mais quand il a vu que j'étais bien décidé à le quitter, il ne s'esl pas fâché. Au contraire, il m'a dit qu'il avait été très content de moi et il m'a même donné un peu d'argent, en plus de ce qu'il me devait.

— Avant de te laisser partir, est-ce qu'il t'a fait des recommandations?

— Celle de ne parler à personne de son commerce de livres... à cause des autres buralistes qui pourraient être jaloux et lui causer des ennuis. »

Il y eut un nouveau silence, plus long celui-là. Nos questions étaient épuisées. A toutes, Riquet



avait trouvé une réponse. Aucun doute, il avait dit la vérité... et justement, parce qu'il disait la vérité, nous étions déconcertés. Ainsi, le buraliste était un simple marchand de tabac et de journaux. Sans doute, se livrait-il à un petit commerce pas très régulier, mais de là à voir une affaire grave qui le poussait à envoyer des lettres de menaces! non, nous faisions fausse route. Le fil de notre piste venait de craquer. Pour tous, c'était une déception, presque la consternation.

Dès lors, à quoi bon retenir Riquet davantage? Restés seuls dans noire « caverne », la discussion reprit et, peu à peu, la fièvre remonta.

« Nous sommes idiots! explosa soudain Corget. Parce que Riquet n'a rien vu, rien compris, nous en concluons qu'il ne se passe rien. Je ne connais

rien aux lois, mais cette histoire de commerce de livres interdit aux buralistes est invraisemblable. Disons plutôt que ce buraliste savait bien s'y prendre pour faire paraître normales à Riquet toutes les précautions qu'il prenait.

— C'est vrai, approuva Gnafron. D'ordinaire, les gens qui ont un petit métier défendu ne font pas tant de manières.

— De toute façon, dit tranquillement la Guille, ce n'était pas très adroit de notre part, de venir tous ensemble explorer une petite rue comme la montée des Alouettes. Ainsi, Riquet qui n'avait pourtant aucune raison de se méfier, s'est tout de suite demandé ce que nous venions faire dans ce quartier.

— Oui, approuva Mady, comme maladresse on ne fait pas mieux... mais n'y revenons pas; ce qui est fait est fait. »

A force de discuter, il apparut tout de même que si nous avions posé beaucoup de questions à Riquet, nous en avions cependant oublié. Par exemple, nous ne lui avions pas demandé les adresses des clients du buraliste, quelle tête avaient ces gens-là.

« Evidemment, approuva Mady, de petits détails comme ceux-ci pourraient être intéressants... et puis, je pense à autre chose. Tout à l'heure, quand nous avons demandé à Riquet s'il savait ce que

contenaient exactement les paquets qu'il transportait, je l'ai vu hésiter... Oh! pas longtemps, mais il a hésité, j'en suis sûre, comme si ma question le gênait.

— Donc, il aurait menti! lit vivement Corget. Peut-être pas menti... mais pas tout dit. Alors, décida le Tondu, battons le fer pendant qu'il est chaud. Essayons de le retrouver.»

En nous quittant, Riquet avait dit qu'il allait chez son électricien pour s'entendre avec lui, au sujet de son travail. Il s'y trouvait peut-être encore. On remonta sur le boulevard de la Croix-Rousse, mais sans Mady. Elle était un peu fatiguée et préférait rentrer (oui de suite chez elle. Juste comme nous arrivions devant la petite boutique (une boutique peinte, en vert qui portait comme enseigne : *Elec.tric-Magasin),* Riquet en sortait. Il parut étonné de nous revoir.

« Encore vous? Je croyais pourtant vous avoir tout dit.

— Peut-être pas, fit Corget. Nous aimerions avoir des détails sur les gens que tu allais voir. C'était quelle sorte de clients?

Rah! des gens comme tout le monde, et qui n'avaient pas l'air riches. Ils habitaient des maisons ordinaires.

- Tu ne trouves pas ça curieux?

— Les premières fois, si. Mais le buraliste m'a expliqué que les vrais collectionneurs sont ainsi. Ils

dépensent tout leur argent pour leurs collections et se moquent du reste.

— Tu pourrais nous donner leurs adresses? » Le visage de Riquet se referma.

« Je vous l'ai dit, j'ai promis de ne pas faire de tort à mon ancien patron, je n'ai rien contre lui.

— Tu as promis aussi de nous aider à sauver Loulou. »

II réfléchit un moment, puis se décida.

« Je ne me souviens pas de tous les endroits où il m'envoyait. C'était rarement dans le centre, plutôt dans des quartiers éloignés, dans les faubourgs ou même la banlieue.

— Donne-nous des noms.

-— Des noms? Celui des clients n'était jamais écrit sur les paquets Le buraliste me donnait les adresses. Je suis allé plusieurs fois au n° 5 de la rue Masseport, dans le quartier de Grange-Rouge, plusieurs fois au 15 de la rue Moucherotte, à Monplaisir et au fond de l'impasse Barclette, dans le faubourg de Vaise. Mais, les derniers temps, le buraliste m'envoyait souvent à Saint-Just, derrière Fourvière.

— Ah!... Et à quoi ressemblait ce client?

— Ce n'était pas un homme mais une femme, une vieille femme à lunettes et cheveux blancs.

Elle vit dans une maison sans numéro, dans la rue des Acacias. Si vous tenez absolument à voir la

bicoque, vous la trouverez facilement, elle a des volets jaune serin et une girouette en forme d'éléphant... Mais à quoi cela vous avancer a-t-il d'aller jusque-là? »

Corget avait sorti un carnet et notait tout ce que disait Riquet, qui, las de nos questions, demanda :

« C'est tout? »

Non. Il nous restait une question, la plus délicate. Riquet, après tout, n'était pas antipathique, nous avions peur de le froisser. Cette question, c'est moi qui me décidai à la poser.

« Toul à l'heure, dans la « caverne », quand nous t'avons demandé si lu savais ce que contenaient les paquets, lu as eu une hésitation avant de répondre, pourquoi? »

Nous nous attendions à voir Riquet se troubler. Il eut seulement un petit sourire emprunté.

« C'est vrai, avoua-t-il, j'ai hésité. Je suis sûr que mes paquets contenaient bien des livres puisque le buraliste en avait fait un devant moi, mais je ne vous ai pas tout dit. Un jour, j'en ai ouvert vin, par curiosité. Le paquet contenait cinq livres; c'était bien des livres anciens. Leurs titres ne me disaient rien... sauf un. Il s'appelait le *Discours de la Méthode.* Son auteur était Descartes. J'avais entendu parler de Descartes à l'école, alors

j'ai feuilleté le bouquin. C'était ennuyeux comme la pluie; je n'ai rien compris du tout. Je me suis même demandé comment les gens pouvaient s'emballer pour

de pareils livres qui n'étaient même pas beaux, et sans images.

-— Pourquoi ne nous as-tu pas dit ça, tout à l'heure? »

Riquet eut un sourire embarrassé.

« Parce que ce n'était pas très bien d'ouvrir un paquet qui ne m'était pas destiné. Il n'y avait pas de quoi s'en vanter. »

Là-dessus, pressé de s'en aller, Riquet s'en fut à longues enjambées, sur le trottoir, nous laissant une fois de plus perplexes.





CHAPITRE XI

LA MAISON AUX VOLETS JAUNES

JE DORMIS mal, cette nuit-là encore. Mon brave Kafi vint plusieurs fois poser la tête sur mon drap pour me tenir compagnie, comme s'il me sentait tracassé. Je réfléchissais à tout ce qu'avait dit Riquet. Malgré ses explications, je supposais, comme mes camarades, que le buraliste avait endormi sa confiance. Riquet était un brave garçon, sans complications; il avait accepté, argent comptant, ce qu'on lui avait dit. Qui pouvait le lui reprocher?

Je pensais aussi qu'il ne restait plus que deux jours avant le retour de notre maître. Nous l'aimions trop, notre maître, pour souhaiter une prolongation de sa grippe; pourtant, une semaine de plus nous aurait permis de poursuivre notre enquête et, qui sait, d'abréger les tourments de Loulou.

La veille, après que Riquet nous eut laissés sur le boulevard, nous étions revenus discuter sur le « Toit aux Canuts ». Décision avait alors été prise de repartir en campagne, le lendemain, pour surveiller les allées et venues dans les maisons signalées par Riquet. Naturellement, il n'était pas question de commettre à nouveau la sottise de rester en bande. D'ailleurs, nous possédions plus de dix adresses; même en se séparant, il n'était pas possible de les surveiller toutes. Il fallait choisir celles qui, à première vue, semblaient les plus intéressantes. Corget retournerait rue Pellegrin. La Guille irait à Grange-Rouge, Gnafron à Mon-plaisir, le Tondu dans le faubourg de Vaise, Bis-tèque du côté de la gare de Perrache, tandis que Gnafron ferait son petit tour habituel au Tabac Blond.

Quant à moi, je devais monter à Saint-Just, voir de près cette maison aux volets jaune serin et à girouette en forme d'éléphant où Riquet s'était souvent rendu les derniers temps.

Ce matin-là, je me levai de bonne heure, presque aussi tôt que pour un jour de classe. Tandis que j'avalais mon bol de café au lait, j'eus une émotion.

En effet, maman me demanda de rester à la maison pour garder mon petit frère pendant qu'elle ferait quelques courses dans les magasins. Heureusement, réflexion faite, trouvant le temps trop froid, elle remit ses courses à plus tard.

Comme les autres Compagnons, je devais prendre mon vélo mais, au moment de partir, mon pauvre Kafi, si souvent délaissé depuis quelque temps, me lança un regard suppliant et je l'emmenai.

Dehors, il faisait très froid, en effet, un froid vif, sec, transparent, assez rare à Lyon. Il avait gelé fort dans la nuit; des larmes de glace pendaient aux fontaines. Je traversai la Saône sur une passerelle et longeai les quais. Je marchais vite; Kafi me suivait en trottant, se demandant peut-être pourquoi j'étais si pressé. Son haleine, qui se condensait en buée autour de son museau, semblait l'agacer.

Comme Fourvière, que tout le monde connaît à Lyon, à cause de sa basilique et de sa tour, Saint-Just est perché sur une colline. Comme Fourvière aussi, on peut l'atteindre par une « ficelle » (c'est ainsi qu'à Lyon on désigne un funiculaire). Je dédaignai la « ficelle » et m'engageai dans une montée.

Je n'étais pas souvent venu dans ce quartier, un peu éloigné et pas très peuplé. Passants et autos étaient rares. J'eus beaucoup de peine à découvrir la rue des Acacias, peu importante, semblable à une rue tranquille de petite ville, avec d'étroits trottoirs où poussait l'herbe.

De loin, je reconnus la maison aux volets jaune serin. En dépit du froid qui piquait mes oreilles, je ralentis mon allure pour l'observer à loisir. C'était une habitation ordinaire, du genre petite villa, à un seul étage et en assez mauvais état. En tout cas, ceux qui l'habitaient avaient bien mauvais goût pour des amateurs de beaux livres. La couleur crue des volets et de la porte tranchait sur le gris terreux de la façade. A gauche, se trouvait le garage, fermé par un rideau de tôle ondulée. A droite, accolée au mur de la maison, une petite construction pouvait être un atelier. Ses deux fenêtres étaient masquées par des volets de fer tachés de rouille. A côté de la porte, une plaque de faux marbre, écornée et fendue, indiquait : *Villa Belle.vue,* mais ne portait aucun nom de propriétaire.

A pas lents, je dépassai la maison. J'avais bien fait d'emmener Kafi; cela me donnait une contenance. J'avais l'air, comme les Lyonnais qui possèdent un chien, de l'accompagner dans sa petite promenade quotidienne.

J'atteignis ainsi le bout de la rue. A ce moment, un jeune garçon boucher, en tablier blanc, me croisa sur

son vélo. Machinalement, je le suivis des yeux. Je le vis alors s'arrêter à la hauteur de la villa, prendre un paquet de viande dans son panier et sonner à la porte. Il disparut à mes yeux quelques instants, puis, sa livraison faite, il remonta en selle pour revenir dans ma direction. Il allait me croiser à nouveau, car j'avais fait demi-tour, quand il s'arrêta pour chercher quelque chose dans sa poche, sans doute la liste de ses courses. J'en profitai pour lui demander s'il connaissait les gens chez qui il venait de faire une livraison.

« Ma foi! fit le petit commis, je peux tout juste te dire qu'ils s'appellent Vernet, ce nom est écrit sur les paquets de viande que je leur apporte; ils n'habitent pas ici depuis longtemps.

— Depuis quand?

— Quelques semaines, un mois tout au plus. Avant, la maison était à louer. Une maison à louer, à Lyon, c'est plutôt rare, mais le propriétaire en demandait très cher et l'intérieur est en mauvais état. Je sais ça par mon patron qui avait voulu la louer pour un de ses parents. »

Comme je demandais quel était le métier du nouveau locataire, le petit commis hocha la tête.

« Je ne sais pas au juste. J'ai entendu parler de « géomètre ». D'ailleurs, c'est toujours une femme qui vient m'ouvrir et tu peux m'en croire, elle n'est pas

généreuse; jamais le moindre petit pourboire. De drôles de gens! Je ne sais pas ce qu'ils font la nuit; par deux fois, en revenant du cinéma, j'ai aperçu de la lumière à travers les volets de l'espèce d'atelier, à côté de la maison. »

Là-dessus, l'apprenti boucher, ayant retrouvé sa liste au fond d'une poche, remonta sur son vélo et, me gratifiant d'un « salut, vieux frère! » comme si nous nous connaissions depuis toujours, repartit à toutes pédales.

Il ne m'avait pas appris grand-chose; j'étais tout



de même intrigué. Je continuai lentement mon chemin pour repasser une seconde fois devant la maison, en jouant avec Kafi, afin de me donner un

prétexte pour perdre du temps. C'est alors que se produisit un incident. Je n'étais plus qu'à quelques pas de la villa quand j'entendis, derrière moi, une auto qui montait la côte. Je sifflai Kafi pour qu'il revînt vers moi. Arrivée à ma hauteur, la voiture, qui avait ralenti, stoppa. Sur le coup, je crus que son conducteur connaissait mal le quartier et s'arrêtait pour demander un renseignement. Je m'approchai de la portière. Le chauffeur, un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux bruns et portant une petite moustache noire, me regarda d'un drôle d'air et, courroucé, me lança :

« Que veux-tu? »

Je m'attendais si peu à pareille question, à ce ton surtout, que je bredouillai :

« Je... je croyais que vous stoppiez pour nie demander un renseignement. »

L'homme fronça les sourcils.

« Je n'ai besoin de rien, espèce de galopin. Tu n'as donc pas vu que si je me suis arrêté, c'est pour éviter ton sale chien!... estime-toi heureux que je ne l'aie pas écrasé. »

Là-dessus, il redémarra si brutalement que les roues arrière firent deux ou trois tours à vide, râpant la chaussée.

Je restai suffoqué. Manifestement, l'homme avait menti. Kafi ne se trouvait plus au milieu de la chaussée quand la voiture était arrivée à ma

hauteur. Elevé à la campagne, Kafi avait bien trop peur des autos pour ne pas se garer à temps.

Je regardai la voiture s'éloigner et disparaître. Puis, instinctivement, je tournai les yeux vers la villa. Il me sembla alors voir bouger les rideaux, à une fenêtre du rez-de-chaussée, comme si quelqu'un, surpris en train de surveiller la rue, les avait brusquement laissés retomber. Troublé à la pensée que, de la maison, on avait observé la scène, j'appelai Kafi et m'éloignai rapidement.

Cependant, sitôt hors de vue de la villa, je m'arrêtai, cherchant, dans mon esprit, à reconstituer la scène et à me l'expliquer. Non, l'automobiliste ne s'était pas arrêté à cause de Kafi. La rue n'était pas très large, mais pas encombrée; même si mon chien n'avait pas eu le temps de se ranger sur le trottoir, elle pouvait passer aisément, puisque aucun véhicule ne venait en sens inverse.

Une terrible envie me poussa alors à revenir sur mes pas vers la maison; cependant, j'y renonçai, ne voulant pas que la personne qui surveillait la rue, derrière ses rideaux, puisse me reconnaître. D'ailleurs, il était onze heures; nous nous étions donné rendez-vous à midi moins le

quart au bas de la rampe des Pirates.

Je commençais à m'éloigner quand un nouveau bruit de moteur me fit tendre l'oreille. Ce bruit

venait face à moi, c'est-à-dire du côté où la voiture avait disparu. Précipitamment, je cherchai un endroit où me cacher. Juste de l'autre côté de la rue, débouchait un petit chemin bordé d'arbres. Je traversai la chaussée en courant et me réfugiai, avec Kafi, derrière le tronc d'un gros tilleul.

Quelques instants plus tard, la voilure était là... la voiture de tout à l'heure! Dès qu'elle eut dépassé l'entrée du chemin, je m'avançai pour la suivre des yeux. Après avoir longuement ralenti, comme si son conducteur hésitait, elle s'immobilisa devant la villa. Mon cœur se mit à battre. Un homme en descendit, certainement celui qui m'avait apostrophé si rudement. Ayant jeté un coup d'œil à droite, à gauche, il fit le tour de sa voiture, comme pour examiner l'état des pneus, puis observa à nouveau les deux extrémités de la rue. Enfin, il gagna rapidement la porte de la villa et entra.

La respiration suspendue, je demeurai en attente. L'homme ne reparaîtrait sans doute pas tout de suite. C'est à ce moment que, réfléchissant à nouveau, je crus comprendre ce qui s'était passé. Tout à l'heure, quand l'automobiliste s'était engagé pour la première fois dans la rue des Acacias, son intention était réellement de s'arrêter devant la

villa. Au dernier moment, alors qu'il ralentissait déjà, ma présence devant la maison l'avait dérangé. Il avait trouvé un prétexte : mon chien sur-la chaussée,

pour expliquer son arrêt manqué. Peut-être, aussi, avait-il voulu me faire peur?

Il était reparti à toute vitesse et, un quart d'heure plus tard, pensant que je n'étais plus là, il était revenu, roulant lentement afin de s'en assurer. Mais comment expliquer cette méfiance? Je n'étais qu'un garçon comme les autres, un garçon qu'il n'avait jamais vu puisque je ne le connaissais pas. Se méfiait-il ainsi de tous les passants dans la rue des Acacias?

Posté à l'angle de mon petit chemin, j'eus envie d'attendre, mais il était tard. D'ailleurs, l'homme repartirait sans doute dans la direction d'où il était venu la première fois. Bien sûr, en m'approchant, je pourrais relever le numéro de la voiture, mais était-ce utile? Cette voiture bleu ciel, avec son toit hlanc, était bien reconnaissable.

Alors, je dégringolai avec Kafi sur les quais de la Saône pour remonter ensuite vers la Croix-Rousse. Mes camarades étaient déjà rentrés. Aucun d'eux n'avait rien observé de particulier. La nouvelle que j'apportais, haletant d'avoir couru, fit l'effet d'une bombe. Il *y* eut un silence, lourd d'émotion, puis le Tondu lança son béret en l'air.

« Formidable! s'écria-t-il, formidable! Tidou, je



Quelques instants plus tard, la voiture était là...

suis sûr que tu viens de trouver la bonne piste. » Aussitôt, mes camarades de m'assaillir de questions dans l'espoir d'obtenir encore plus de détails. Pour eux comme pour moi, l'attitude de cet automobiliste était suspecte, mais la même interrogation leur venait à l'esprit : pourquoi, en m'apercevant devant la maison, l'inconnu avait-il hésité à s'arrêter?

« Je ne vois qu'une explication, trancha Bistèque; si tu avais été seul, l'homme n'aurait pas prêté attention à toi... mais tu avais Kali. Les chiens-loups de la taille de Kafi ne sont pas courants dans Lyon.

- Que veux-tu dire? demanda Corget.

— Simplement que si l'homme a entendu parler de Kafi, il a aussitôt pensé à lui en l'apercevant. Comprenez-moi! Supposons qvie le buraliste ait parlé à cet inconnu de l'incident du gant du Tabac Blond, il était normal que l'homme fasse un rapprochement et se tienne sur ses gardes s'il avait des raisons de se méfier de nous.

— C'est vrai, approuva la Quille, ce n'est pas Tidou qui a attiré son attention, mais Kafi.

- Alors, s'écria Gnafron, il s'agit peut-être de l'homme à qui il manque un doigt! »

Des regards interrogateurs se tournèrent vers moi. Hélas! je n'avais pas eu le temps d'examiner ses mains, ou, plutôt, j'avais été trop surpris pour

y penser. Pourtant, à la réflexion, il me semblait que, pendant les quelques instants où j'étais resté près de la portière, l'homme tenait ses deux mains posées sur le haut du volant.

« Alors, ce n'était pas lui, en déduisit Bistèque; il se serait arrangé pour cacher sa main droite. »

De toute façon, nous avions la certitude que la villa aux volets jaune serin cachait un mystère. Nous devrions organiser une surveillance serrée. Dès cet après-midi, nous dresserions un plan. Pour l'instant, il fallait se séparer, rentrer vite chacun chez soi, afin de ne pas inquiéter nos parents.

« Croyez-moi, dit le Tondu en partant, avant ce soir, il y aura du nouveau ! »

Il ne se trompait pas.





CHAMBRE XII

LA VOITURE BLEU CIEL REPARAIT

IL ÉTAIT midi et demi quand j'arrivai à la maison. Mes parents étaient déjà à table. En me voyant entrer, tout essoufflé d'avoir couru, mon père fronça les sourcils. Il me laissait beaucoup de liberté, mon père, mais ne tolérait pas que je sois en retard pour les repas. Heureusement, ce matin-là, il était de bonne humeur. Il ne songea pas à me demander des explications et donna une tape amicale à Kafi qui s'approchait de sa chaise. Durant tout le repas, je ne cessai de revivre cette

insolite rencontre dans la rue des Acacias. Plus je réfléchissais, plus j'étais certain que l'automobiliste avait eu peur de Kafi parce qu'il l'avait reconnu ou cru le reconnaître. Je me souvenais aussi des paroles du garçon boucher : « Les gens de la villa ne sont là que depuis un mois. » Un mois! cela correspondait à peu près à l'époque où les inconnus avaient déménagé de leur sous-sol. Avaient-ils quitté leur repaire pour s'installer dans cette maison éloignée? Que se passait-il dans cet atelier dont les volets restaient éternellement clos? Sans doute y travaillait-on la nuit puisque, par deux fois, l'apprenti boucher avait aperçu de la lumière à travers les volets. Que pouvait-on y faire? Le garçon boucher avait parlé de « géomètre ». Un géomètre, je le savais, est un monsieur qui relève des plans de maisons ou de terrains, mais pourquoi se cacher?

Comme le Tondu, j'étais persuadé que nous allions découvrir des choses extraordinaires. J'étais même si troublé que je savais à peine ce que je mangeais. Maman s'aperçut tout à coup que je suçais les feuilles de mon artichaut sans en avoir trempé une seule dans la sauce.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'as-tu, mon pauvre Tidou? Tu es bien distrait aujourd'hui! »

Je rougis et m'efforçai de retrouver mon calme. Vers la fin du repas, j'eus cependant une nouvelle

inquiétude. Le temps, si froid le matin, s'était considérablement radouci. Maman allait-elle me demander de rester à la maison tandis qu'elle sortirait en ville? Non, elle annonça qu'elle renonçait à ses courses pour aujourd'hui.

La dernière bouchée avalée, je repartis avec Kafi. Trois compagnons attendaient déjà dans la « caverne ». Bistèque arriva tout de suite après moi. Seul, Gnafron était en retard. Il surgit bientôt, rouge d'avoir couru, mais radieux. Depuis quelques jours, sa mère prenait le repas de midi à la cantine de l'usine qui l'employait, alors il n'était pas rentré chez lui. Pour tout menu, il s'était contenté d'un sandwich. Une heure plus tôt, quand nous nous étions séparés, il avait couru sur le boulevard de la Croix-Rousse pour essayer de rencontrer Riquet. Riquet était sorti en retard de l'Electric-Magasin. Gnafron l'avait rattrapé au vol, devant la boutique. Pressé de questions, le pauvre Riquet n'avait cependant pu ajouter grand-chose à ce qu'il avait déjà dit.

« Voici ce que j'ai retenu, rapporta Gnafron. Riquet affirme n'être jamais entré dans la villa. Chaque fois qu'il y allait, la vieille femme le recevait sur le pas de la porte. 11 croit même que cette femme vit seule; il n'a jamais entendu de bruits de voix à l'intérieur de la maison ou vu quelqu'un entrer ou sortir... Cependant, quand le buraliste

l'envoyait rue des Acacias, il faisait toujours à Riquet des recommandations spéciales, expliquant que sa « cliente » ne s'intéressait qu'aux livres extrêmement rares et que les paquets étaient plus que précieux. Le buraliste paraissait si soucieux, chaque fois que Riquet se rendait à la villa, qu'il guettait avec impatience son retour.

Quittant le jeune électricien, Gnafron s'était alors précipité rue des Hautes-Buttes, où demeurait Mady. Par chance encore, Mady était seule chez elle. Il l'avait trouvée, le tablier de cuisine de sa mère sur les hanches, s'affairant devant le fourneau. Ses parents étaient partis de bonne heure, le matin, voir une cousine malade, dans la banlieue. Ils allaient bientôt rentrer, car son père, employé d'autobus, devait reprendre son service l'après-midi. Très intriguée, elle aussi, par le manège de l'automobiliste, Mady partageait notre point de vue. Plutôt que de continuer à nous éparpiller aux quatre coins de Lyon, nous devions concentrer notre attention sur la villa. Elle promettait de faire son possible pour nous rejoindre par la « ficelle » si ses parents lui permettaient de sortir.

Un nouveau « conseil de guerre » se tint alors. Penchés sur le plan de Lyon qui tombait en lambeaux à force de se promener dans la poche de Gnafron, nous examinâmes les environs de la rue

des Acacias : montées et petits chemins abondaient. On trouverait sans peine un endroit tranquille et sûr comme point de ralliement.

« L'essentiel, déclare Corget, c'est que ni Tidou ni Kafi ne se montrent devant la villa. D'ailleurs, nous aussi, nous nous tiendrons sur nos gardes. Nous ne passerons devant la maison qu'à tour de rôle, sans nous attarder.

- Et les vélos? demanda Bistèque.

— Ils risquent de nous encombrer dans ces rues qui montent ou descendent sans cesse. Cependant, Bistèque et le Tondu, prenez tout de même les vôtres.»

Nous quittons la « caverne ». Le Tondu et Bistèque nous distancent aussitôt sur leurs machines. Ils ont mission de dénicher le coin tranquille où nous pourrons nous embusquer et reviendront ensuite nous attendre, sur la place Saint-Irénée, au pied de l'ancienne forteresse.

Nous traversons la Saône en compagnie de Kafi qui bondit et gambade, heureux d'avoir retrouvé tous ses amis. Le temps, si clair ce matin, s'est voilé, comme s'il allait pleuvoir. La nuit viendra tôt, tant mieux !

Nous longeons les quais comme des conspirateurs et abordons la colline par une montée sinueuse et raide. Bistèque et le Tondu nous attendent sur la place. Ils ont, paraît-il, repéré un coin

idéal derrière une clôture à demi écroulée dans une ruelle bordée de jardins. Ils nous y conduisent et, aussitôt, nous organisons les rondes.

« Surtout, recommande Corget, observez les allées et venues des autos. Relevez les numéros de celles qui s'arrêteraient devant la villa. Toi, Tidou, va rôder près de la gare de la « ficelle ». Je suis sûr que Mady viendra. »

Par précaution, je confie mon chien à la Guille et m'éloigne, en évitant la rue des Acacias. Moi aussi, je suis certain que Mady n'aura pas voulu manquer cette expédition. Elle apparaît bientôt, le col de son manteau bleu relevé jusqu'aux yeux. Pour se donner une contenance, elle a même pris un panier à provisions bourré de vieux papiers.

« Tu vois, dit-elle, j'ai l'air de faire des commissions. »

Cela la fait rire, mais elle est aussi émue que nous. Je la conduis rapidement à notre quartier général où nous apprenons par Gnafron, qui termine sa première ronde, que la maison voisine de la villa n'est pas habitée. Ce matin, je ne l'avais pas remarqué, mais Gnafron est affirmatif, la maison est vide... ou plutôt une équipe de plâtriers est en train de refaire l'intérieur, du haut en bas.

« Si ces ouvriers n'étaient pas là, soupire-t-il, cette maison serait un poste d'observation idéal.

Elle est précédée d'un petit jardin fermé par un mur assez bas, facile à escalader. »

Puis, c'est à la Guille de faire son compte rendu. Il n'a vu personne entrer ou sortir de la villa, aucune auto s'arrêter devant la porte; il a également remarqué les ouvriers dans la maison voisine.

Corget et le Tondu partent à leur tour. Eux aussi rentrent bredouilles; ils n'ont rien observé de suspect. Le temps passe, l'air redevient froid, je grelotte dans mon manteau étriqué. De temps en temps, Kafi lève vers moi un regard interrogateur. Qu'attendons-nous? semble-t-il me dire. Pourquoi n'allons-nous pas nous promener? Le soir commence



à tomber. Allons-nous perdre tout un après-midi en vain? Mais Gnafron arrive en courant. Pour la troisième fois, il vient de passer dans la rue des Acacias. Il annonce que les ouvriers de la maison voisine, par manque de lumière sans doute, ont quitté leur chantier.

« Courons nous y cacher! Nous observerons ce qui se passe dans la villa... et il fera moins froid qu'ici. »

La Guille, toujours un peu timide, et le Tondu, scrupuleux, hésitent. La maison est inhabitée, sans doute, mais c'est une propriété privée. Si nous étions pris pour des maraudeurs?

« Tant pis, déclare Mady, ce qui compte avant tout, c'est Loulou. »

Son assurance met tout le inonde d'accord. En attendant l'arrivée de la vraie nuit, nous organisons l'embuscade. Bistèque et Gnafron ne sont pas grands mais souples comme des chats, ils partiront les premiers en reconnaissance, sauteront dans le jardinet de la maison en réparation, et attendront le Tondu et la Guille qui les rejoindront. Corget et moi, nous partirons les derniers, avec Kafi. Quant à Mady, elle restera dans la rue, à faire les cent pas, avec sou panier à provisions. Une fille risque moins d'attirer l'attention qu'un garçon. En cas d'alerte, elle imitera le cri du hibou. Nous lui répondrons par un bref coup de sifflet.

Cinq heures! La nuit est venue, déjà très sombre, à cause du temps couvert. Gnafron et Bistèque sont partis depuis un bon quart d'heure. Puisqu'ils ne sont pas revenus, ils ont donc pu sauter par le jardinet. Le Tondu et la Guille nous quittent à leur tour. Accroupis contre le mur, Corget, Mady et moi attendons avec impatience tandis que Kafi, inquiet de notre silence, ne me quitte pas des yeux.

« Partons, dit enfin Corget... Toi, Tidou, reste en arrière et tiens Kafi en laisse. »

Nous descendons un petit chemin mal éclairé et abordons la rue des Acacias quand un bruit d'auto me fait tressaillir. Nous nous arrêtons. Quelques instants plus tard, la voiture passe, à quelques mètres de nous. Mon cœur fait un bond.

C'est elle!... L'auto de ce matin!... Il y a maintenant deux hommes à bord, au lieu d'un. A la lueur d'un lampadaire, j'ai nettement distingué leurs silhouettes, Corget et Mady aussi. Nous nous précipitons pour la suivre des yeux. Malheureusement, la rue des Acacias accuse une courbe. La voiture nous échappe, mais, presque aussitôt, le bruit du moteur s'affaiblit puis cesse brusquement. La voiture s'est arrêtée.

Nous nous regardons, anxieux. Que faire? rejoindre nos camarades pour les avertir? Non, ils ont certainement entendu la voiture arriver et s'arrêter.

« Restez ici, dit Mady, je vais voir. »

Nous la laissons s'éloigner, son panier au bras. Elle disparaît dans la demi-obscurité de la rue, mal éclairée par des lampadaires très espacés. Quelques minutes plus tard, sa silhouette se dessine à nouveau sur le trottoir.

« La voiture s'est en effet arrêtée devant la villa, explique-t-elle vivement. Elle y est encore... pas pour longtemps, probablement; ses feux arrière et ses lanternes sont restés allumés. En passant sous le petit mur de la maison en réparation, j'ai appelé mes camarades. Ils n'ont pas répondu. M'ont-ils entendue? Onl-ils eu peur de se trahir? »

Immobiles, au débouché du petit chemin, nous attendons. Plusieurs minutes passent encore.

« Je vais retourner là-bas », propose Mady, inquiète.

Mais, au même moment, nous parvient à nouveau un bruit de moteur, un bruit d'auto qui manœuvre. Aucun doute, c'est la voiture bleu ciel qui revient. Nous nous plaquons contre le mur du chemin. L'auto passe. Deux hommes sont encore à bord. Nous la laissons s'éloigner, puis nous nous élançons, longeant les murs. Par précaution, Mady a pris les devants. Arrivée sous le mur du jardinet, elle s'arrête, écoute, lance son cri de hibou. Un coup de sifflet discret lui répond. Elle nous fait signe de la rejoindre .

Au moment où nous allons la laisser seule dans la rue, j'ai peur pour elle. S'il lui arrivait quelque chose! Je propose :

« Garde Kafi avec toi!...

— Non, vous pouvez en avoir besoin, je ne crains rien. »

Courageuse Mady! c'est vrai, elle n'a pas peur; elle ne pense qu'à sauver Loulou.

Personne dans la rue! Faisons vite. Le mur ne dépasse guère la hauteur d'un homme. Corget l'escalade le premier. J'aide Kati à le rejoindre puis je grimpe à mon tour et nous atterrissons tous trois dans une plate-bande de terre molle. Une ombre rampe vers nous.

« N'ayez pas peur, c'est moi, Gnafron; je suis revenu vous attendre. Suivez-moi. »

II nous conduit vers la maison en réparation, nous recommandant de marcher à quatre pattes.

« La porte est fermée à clef, m'explique-t-il à voix basse, mais les ouvriers ont laissé les fenêtres ouvertes, probablement pour faire sécher les plâtres.»

Nous sautons sans bruit dans une pièce qui doit être la cuisine et sent la peinture fraîche.

« Et nos camarades? s'inquiète Corget.

— Suivez-moi!... Attention aux marches. » Nous grimpons au premier. Les autres compagnons sont là, accroupis devant une. fenêtre qui

surplombe le mur de la villa. Malgré l'obscurité, je distingue une courette et l'atelier dont les volets sont également fermés de côté.

« Tout à l'heure, nous avons entendu le premier appel de Mady, explique le Tondu à voix basse, mais nous n'avons pas osé répondre, une voiture s'était arrêtée devant la maison. Deux hommes sont entrés dans l'atelier en passant par la cour. Ils viennent de repartir. Ce sont des complices du buraliste! Nous tenons la bonne piste. »

Nous ne distinguons pas le Tondu mais nous le sentons bouleversé. Comment a-t-il acquis cette certitude?

« Oui, explique Gnafron, le Tondu et moi nous étions dans le jardin quand la voiture est arrivée. Nous n'avons pas vu les deux hommes, mais nous les avons entendus. Ils ne se sont pas attardés dans l'atelier, un quart d'heure à peine. Ils étaient pressés. Après avoir refermé la porte, l'un d'eux a laissé tomber la clef dans la petite cour. Ils n'avaient pas de lampe électrique pour la chercher.

« — Tant pis pour la clef, a fait l'un d'eux; nous n'avons pas le temps, nous la chercherons tout à l'heure, quand nous reviendrons.

« — Tu as tort, lui a répondu l'autre, on ne prend jamais assez de précautions. Je te le répète, depuis ce matin, je ne suis pas tranquille.

« Quoi? A cause de ce gamin et de son chien?

« Il n'y a tout de même pas qu'un chien-loup dans Lyon... et nous sommes loin de la Croix-Rousse.»

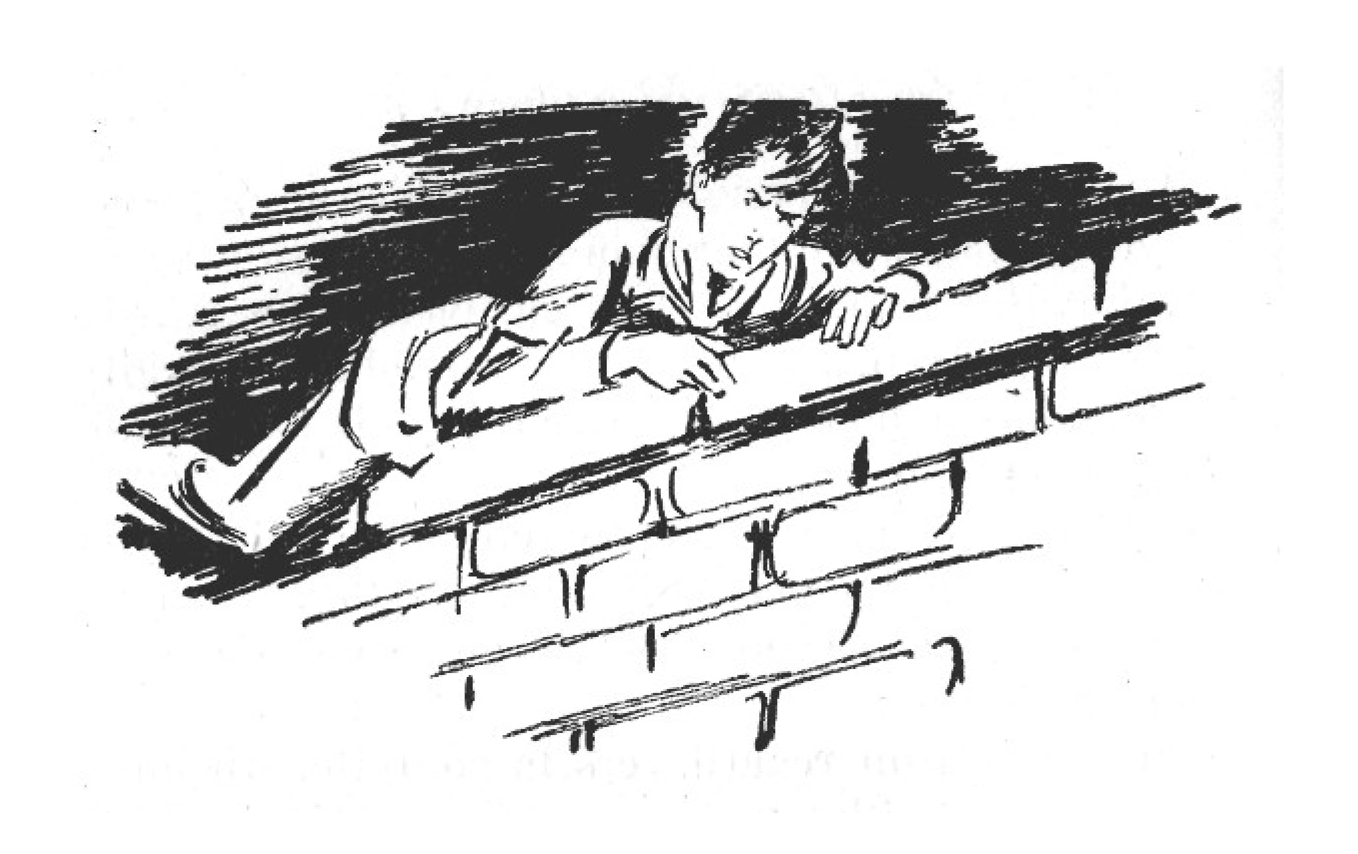
Oui, cette petite discussion en disait long. Ainsi je ne m'étais pas trompé. L'automobiliste avait réellement eu peur de moi parce qu'il avait entendu parler de Kafi.

« Il faut, à tout prix, entrer dans cet atelier, déclare le Tondu. La clef est là, dans l'herbe, à portée de la main, jamais nous ne retrouverons une pareille chance. »

Nous jetons un regard vers la courette. Aucune fenêtre de la villa ne donne de ce côté, aucune porte non plus. La Guille précise encore une fois que les deux inconnus sont sortis de la maison par une porte de derrière pour venir dans l'atelier. Il est probable que la vieille femme est encore dans la maison, mais que viendrait-elle faire, de nuit, dans ce hangar qui n'est certainement pas chauffé puisqu'on n'aperçoit aucune cheminée sur son toit?

Gorget réfléchit. Puis, calmement, il déclare :

« C'est bien, il faut en avoir le cœur net... mais faisons vite. »



CHAPITRE XII

UNE MAIN A QUATRE DOIGTS

EN FILE INDIENNE, à pas de loup, nous gagnons, dans le jardin, l'endroit où, tout à l'heure, le Tondu et Gnafron ont surpris l'étrange conversation.

« Au cas où nous devrions battre précipitamment en retraite, explique Corget, il vaut mieux ne pas se trouver trop nombreux de l'autre côté. »

Il me désigne, avec Bistèque, pour l'accompagner. La Guille, comme d'habitude, fera le guet, avec le Tondu qui s'est malheureusement écorché

la main à un tesson de bouteille. Gnafron, lui aussi, restera avec eux. Pauvre Gnafron, si intrépide, si

courageux. Il a ressenti, tout à l'heure, en sautant le premier mur, une violente douleur à sa cicatrice encore toute récente. Il craint de n'être pas assez souple et préfère renoncer à nous suivre.

Bistèque grimpe donc le premier sur la clôture. A plat ventre, pour que sa silhouette ne se découpe pas sur le ciel, il regarde vers la courette.

« Rien!... vous pouvez me suivre! »

Je me plaque debout, contre le mur, pour permettre à Kafi d'utiliser mes épaules comme tremplin. Mais au moment où mon chien va sauter, Corget le retient par le collier.

« Non, Kafi... pas tout de suite. Nous t'avertirons si nous avons besoin de toi. »

Corget a raison. Nous n'avons pas besoin de Kafi pour cette petite exploration. Je lui recommande de ne pas aboyer, mais il a déjà compris, en nous entendant parler à voix basse, qu'il doit se taire, lui aussi.

J'escalade le mur à mon tour, suivi de Corget, et nous nous laissons glisser de l'autre côté. La petite cour est noyée d'ombre. Le mur de l'atelier et celui de la villa masquent la lumière venant des lampadaires de la rue. Le sol est formé de larges dalles mal taillées, inégales et grossièrement ajustées, laissant entre elles des vides où pousse

l'herbe C'est probablement dans une de ces fentes que l'homme a perdu sa clef. Nous la cherchons à tâtons, n'osant utiliser la lampe électrique que Corget a

emportée. Cette clef n'est certainement pas loin de la porte puisque l'homme venait à peine de sortir quand elle lui a échappé des mains.

Nos doigts se promènent en vain sur les pierres râpeuses et se glissent sans succès dans leurs fentes. Nous perdons de précieuses minutes. Enfin. Bistèque me pousse du coude.

« Je la tiens! »

Elle était, en effet, tout près de l'entrée. L'un des inconnus avait marché dessus; elle s'était enfoncée dans la terre humide. Au moment où Bistèque l'introduit dans la serrure, ma gorge se serre. Qu'allons-nous découvrir? Doucement, la porte tourne sur ses gonds, en grinçant légèrement. Une curieuse odeur nous saisit, une odeur de tabac mêlée à une autre, que je ne reconnais pas.

Par crainte de faire du bruit en nous heurtant à quelque meuble, nous demeurons un instant sur le seuil. Corget referme la porte (sans tourner la clef, pour, le cas échéant, nous sauver plus vite), sort sa lampe de poche et place son mouchoir devant le verre pour tamiser la lumière.

Nous découvrons alors une vaste pièce de cinq ou six mètres de long et presque autant de large.

une grande table en occupe le centre. Nous nous approchons.

« Attention, souffle Bistèque, ne touchons à rien!»

Sur des planches à dessin sont fixées de grandes feuilles de papier représentant des plans de maisons avec des annotations, des cotes, des numéros. Sur l'une, je reconnais la vue, en coupe, d'um immeuble de cinq étages, sur une autre, le plan d'un terrain avec des routes et des chemins tout autour et, au centre, l'emplacement d'une construction. Bistèque me pousse du coude en désignant un appareil formé de bras métalliques, à l'extrémité de la table.

« Qu'est-ce que c'est? » murmure-t-il.

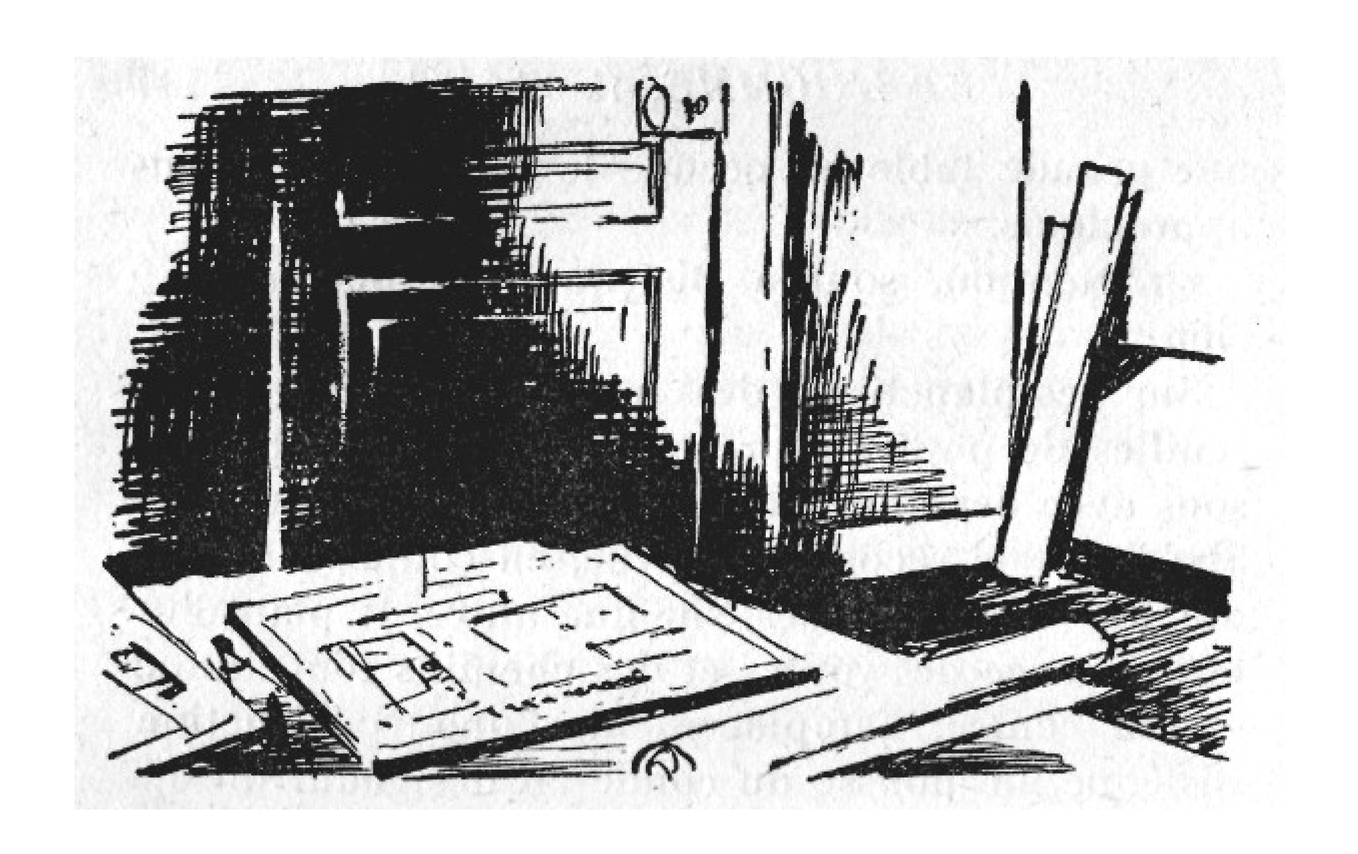
Je ne connais pas cet instrument; Corget répond pour moi.

« Un pantographe!

- A quoi sert un pantographe?

- A reproduire des dessins, en plus grand ou en plus petit... Je m'en suis fabriqué un, une fois, pour m'amuser. »

Délaissant la table, la lueur de notre lampe se promène le long des murs. Contre l'un d'eux sont adossés des placards de bois peint, sur lesquels nous lisons des inscriptions : *Dossier Dubois... Immeuble Clair-Logis... Aménagement de lotissements à Valse...* Tous ces placards sont fermés à clef,



sauf un, Il contient des pots de colle, des fioles d'encre, une boîte renfermant des crayons, des plumes, des grattoirs. En bas, au fond, gisent des rouleaux de papier à dessin et de papier calque.

Nous nous regardons, déconcertés et surtout déçus. De toute évidence, il s'agit bien d'un matériel de dessinateur. Quand le garçon boucher avait parlé de géomètre, il ne se trompait pas... Mais une fois encore, comment expliquer la peur des inconnus? Que diable! le métier de dessinateur ou de géomètre est un métier honnête ! Ils ont donc une autre activité, peu avouable celle-là.

Nous sommes là, perplexes, au milieu de l'atelier quand Bistèque, saisissant la lampe des mains de Corget, en dirige à nouveau le faisceau lumineux vers les étiquettes des placards.



« Regardez bien!... ces lettres... des caractères d'imprimerie, comme celles des menaces adressées à Loulou; on dirait les mêmes! »

Nous nous penchons. Bistèque a vu juste. Nous les avons si souvent examinées, ces lettres de menaces, que nous aurions dû, aussitôt, être frappés par la ressemblance. Ce sont les mêmes « T » avec la barre transversale légèrement inclinée vers la droite, le même « U » avec ses jambes qui se. rapprochent en haut, les mêmes « S » avec une courbe plus accentuée que l'autre.

Sommes-nous donc chez les individus qui ont terrorisé Loulou? Ce soupçon nous fait frémir mais, très vite, nous redonne l'espoir de découvrir bientôt la raison de leur geste odieux.

Sur le mur opposé aux placards, une tenture nous intrigue. Que cache-t-elle? simplement un petit débarras où traînent, à même le sol, des cartons et des vieux papiers.

Déçus, nous laissons retomber le rideau quand, tout à coup, nous tendons l'oreille. Il nous a semblé percevoir de légers bruits, comme des grattements, provenan| de la courette. Nos camarades viendraient-ils nous rejoindre? pourtant, ils ne devaient pas bouger. Alors, les deux hommes? mais pourquoi n'aurions-nous pas été avertis de leur arrivée par le petit coup de sifflet convenu? Aucune auto ne s'est d'ailleurs arrêtée dans la rue.

Affolés, nous nous précipitons vers le débarras, derrière le rideau. Anxieux, la respiration suspendue, nous attendons. Presque aussitôt, la porte grince sur ses gonds. Quelqu'un est entré, hésitant. Une main inconnue tourne un commutateur et une vive clarté emplit l'atelier. A travers le tissu lâche du vieux rideau, nous distinguons la silhouette d'une femme. Est-ce la collectionneuse de livres? Elle s'avance sans bruit, probablement chaussée de pantoufles; c'est pourquoi nos camarades n'ont rien entendu. Elle s'approche de la table, à présent je la distingue nettement, car je viens de découvrir, à la hauteur de mes yeux, une petite déchirure dans le rideau. Riquet avait parlé d'une vieille femme aux cheveux blancs; celle-ci n'a pas plus

d'une quarantaine d'années, sa chevelure n'est même pas grisonnante. Elle tient un panier à provisions. Sans regarder autour d'elle, elle dépose son panier sur la table. Elle en extrait quatre livres d'assez grand format, des livres anciens, en apparence. Va-t-elle s'installer, pour lire, dans cette pièce froide? Non. elle se contente d'examiner les quatre ouvrages comme s'ils étaient nouveaux pour elle, mais elle ne s'attarde pas à les feuilleter, leur contenu n'a pas l'air de l'intéresser. En revanche elle les tourne et les retourne pour voir de près les couvertures. Est-ce la reliure qu'elle apprécie? C'est probable. J'ai entendu dire que la reliure avait beaucoup d'importance pour les amateurs de livres.

Après un dernier coup d'œil sur les ouvrages qu'elle laisse sur la table, elle reprend son panier et se dirige vers la porte. Mon cœur se met à battre. Allons-nous voir de près ces fameux livres, savoir si, vraiment, ils ne contiennent rien de mystérieux?

Mais au moment où elle ouvre la porte, nous percevons de nouveau du bruit dans la courette, des pas d'hommes qui résonnent sur les dalles. Les inconnus qui reviennent?... Nous sommes perdus. Au fond de notre débarras, cachés par le rideau qui a étouffé les bruits, nous n'avons entendu ni la voiture, ni l'appel que nos camarades et Mady

ont dû nous lancer. Mon sang ne fait qu'un tour. A côté de moi, Corget me serre le bras. Trop tard pour fuir! Et fuir par où? Avant d'ouvrir une fenêtre donnant sur la rue, nous serons rejoints.

Tous les trois, serrés au fond du réduit, nous comprenons que notre seule chance est de rester là, avec l'espoir que personne ne songera à soulever la tenture. Malgré ma peur, car j'ai très peur, une sorte d'espoir monte en moi. Enfin nous allons peut-être découvrir la clef du mystère.

Deux hommes pénètrent dans l'atelier où la femme, qui avait reconnu leurs pas. les attend. L'un d'eux, d'une voix inquiète, demande vivement :

« Nous venons d'avoir une émotion en apercevant de la lumière sous la porte. Nous nous demandions qui était là. Comment es-tu donc entrée?»

Etonnée par la question, là femme répond :

« Mais, par la porte... tout simplement.

— Comment? reprend l'autre homme. Ce n'est pas possible. En sortant, tout à l'heure, je l'ai fermée à clef. En voulant remettre la clef dans ma poche, je l'ai laissée tomber sur les dalles... Vous l'avez donc retrouvée?

— Pas du tout, rétorque la femme. Je l'ai cherchée, dans sa cachette, derrière le tuyau de descente; elle ne s'y trouvait pas. J'ai pensé que vous aviez laissé l'atelier ouvert. La porte n'était pas

fermée à clef, en effet. Ma parole, vous perdez la tète, tous les deux aujourd'hui, vous ne savez plus ce que vous faites ! »

Les deux hommes ne répondent rien et la femme se met à rire. Durant cette courte scène, les inconnus se sont rapprochés de la table; je les distingue plus nettement. L'un est grand, l'autre petit et trapu. Ni l'un ni l'autre ne ressemble au buraliste du Tabac Blond. Je n'en suis pas surpris. A cette heure, le bureau de tabac est encore ouvert. Il faut bien quelqu'un pour s'en occuper puisque Riquet n'y est plus. Le plus grand de ces deux hommes est peut-être le mari de la collectionneuse; ils se tutoient. Ils ont à peu près le même âge, une quarantaine d'années, alors que l'autre semble plus jeune.

« J'étais entrée pour déposer les livres que je viens d'arranger, explique la femme. Je pense que vous en serez contents, regardez! »

Les inconnus se penchent sur les livres, les examinent, palpent leur cartonnage. Eux aussi, semblent surtout s'intéresser aux couvertures.

« Parfait! déclare le plus petit. Il nous en faudra encore d'autres.

— Oui, ajoute son compère, beaucoup d'autres. Le travail marche, nous sommes même très pressés... Va, tu peux nous laisser. »

La femme se retire; les deux hommes allument

une cigarette, promenant leurs regards autour de la salle. Vont-ils se douter de quelque chose, à cause de cette histoire de clef perdue?

Enfin, leur cigarette achevée, ils se préparent à travailler. Je m'approche si près du rideau que le moindre souffle le ferait bouger. A ma grande surprise, au lieu de continuer les dessins commencés, les inconnus débarrassent la table des planches et feuilles de papier qu'ils jettent, sans ménagement, dans un coin de la salle.

Puis, l'un d'eux se dirige vers le plus grand des placards. Il en fait jouer la serrure, en sort un étrange appareil, encombrant et lourd, qu'il dépose sur la table. Pendant ce temps, son compère va ouvrir un tiroir d'où il retire des plaques de métal, des feuilles blanches d'un format plus réduit que celles des papiers à dessin. Puis il prend de petites fioles qu'il débouche et dépose sur la table. Je reconnais alors l'odeur acre qui nous a frappés, en entrant dans l'atelier. Ah! oui, je sais *h* présent. C'est l'odeur de l'encre d'imprimerie. Un jour, notre maître nous a emmenés visiter les ateliers d'un grand journal lyonnais; il y régnait la même odeur.

De plus en plus intrigués, nous regardons de tous nos yeux, à travers la trame du rideau. L'un des inconnus monte sur un tabouret pour abaisser la lampe mobile qui pend du plafond. Il étend la

main droite, saisit le bord de l'abat-jour en porcelaine.

Et tout à coup, mon cœur saute dans ma poitrine. Un cri s'étouffe dans ma gorge. Cette main n'a que quatre doigts!... Corget et Bistèque ont vu, eux aussi, car tout près de moi, je les ai sentis tressaillir. Ainsi, brutalement, nous avons la certitude que ces hommes sont ceux qui ont terrorisé le pauvre Loulou.

Notre émotion est telle que nous tremblons de la tête aux pieds. Mais, soudain, c'est la catastrophe. A force de rester immobile, Bistèque, pris d'une crampe, fulgurante dans la jambe, se sent fléchir; il cherche, **instinctivement,** à se retenir à Corget. Surpris, Corget vacille. Sa tête frôle le rideau. L'un des inconnus a vu la tenture flotter. 11 lâche un juron et bondit...





CHAPITRE XIV

LE SECRET DES VIEUX LIVRES

_. 'UN GESTE brutal, l'homme arrache le rideau, qui \J lui reste entre les mains. Cela s'est passé si vite que nous n'avons pas eu le temps de réagir. Une grêle de coups s'abat sur nous. Le premier, Bistèque chancelle, touché par la détente d'un poing. Corget, qui s'élançait pour le défendre, es! atteint à son tour. Quant à moi, après m'être agrippé à l'homme qui m'attaquait, je bascule sur Bistèque. Ma tête heurte violemment un mur. A demi assommé, je perds connaissance.

... Quand je reviens à moi, mes yeux ne voient plus rien; je peux à peine respirer. On m'a tendu un

bandeau sur les yeux, enfoncé un bâillon dans la bouche. Assis sur un tabouret, le dos appuyé au mur, les mains liées ensemble, les jambes attachées aux pieds du siège, je suis paralysé. Que s'est-il passé?

Très vite, les souvenirs me reviennent. Ma première pensée est pour mes camarades. Que sont-ils devenus? Ont-ils pu fuir?... prévenir les guetteurs?... alerter la police?

Non, des gémissements étouffés, tout proches, me révèlent qu'eux aussi ont été ligotés et bâillonnés. Quant aux deux hommes, je reconnais leurs pas. Ils vont et viennent dans l'atelier, ouvrent des placards, les ferment, traînent des objets, lâchant des jurons, échangeant des bribes de phrases, à mi-voix. Ah! je comprends. Ils se hâtent de faire disparaître tout ce qui peut les compromettre. A travers le bandeau qui me cache les oreilles, je distingue ces mots :

« Les clichés?

— Dans une valise! Surtout n'en oublie pas!

— La machine?

— Dans la caisse. Fais vite!

— Et les gosses?

— Avec nous. Il y a assez de place dans la voiture. »

Ils déménagent... et ils vont nous emmener avec eux. Que feront-ils de nous? Nous perdront-ils dans la

campagne, loin de Lyon, afin de se donner le temps de prendre le large? Pourquoi nos camarades n'accourent-ils pas? N'ont-ils rien entendu? N'osent-ils pas intervenir? Pourtant, que craignent-ils avec Kafi?... Ah! oui, ils sont allés prévenir la police... mais avant qu'ils se soient expliqués, que les policiers se décident à les suivre, nos agresseurs seront loin.

Tout cela tourne très vite dans ma tête. Ah! si je pouvais appeler Kafi! J'essaie de crier. Ma voix s'étouffe. Comment me débarrasser de mon bâillon? Pour essayer de défaire le nœud, je me frotte la tête contre le mur. Le nœud tient bon. Tout à coup, quelque chose de dur et pointu frôle ma nuque. Un clou... Je remue la tête d'un côté, de l'autre; finalement, je réussis à accrocher l'étoffe du bâillon au clou. Les mâchoires contractées, de toutes mes forces, je tends le cou en avant. Peine perdue, le nœud résiste... mais, au moment où la douleur va m'obliger à relâcher mes efforts, le bâillon se déchire. Ma bouche est libre. Les yeux toujours bandés, sans savoir si les deux hommes ont aperçu mon petit manège, je gonfle ma poitrine et lance un cri strident: l'appel au secours que Kafi connaît bien.

A peine le son est-il sorti de mes lèvres qu'une

gifle cinglante me fait basculer. Un nouveau bâillon est plaqué sur ma bouche, si serré, celui-là, que

j'en perds le souffle. Si personne ne m'a entendu de l'extérieur, je suis perdu... et mes camarades avec moi.

Au même instant, une voix rauque lance, affolée:

« Alerte! »

Nos agresseurs viennent d'entendre du bruit au-dehors. Ils se précipitent vers la porte pour la verrouiller, s'aperçoivent qu'ils n'ont pas la clef.

« Vite, aide-moi! » crie une voix angoissée.

Je reconnais le bruit d'un meuble (un placard sans doute) qu'on traîne devant la porte. Puis les deux hommes se précipitent vers les fenêtres donnant sur la rue. Oh! vont-ils réussir à s'enfuir?

Non. Ils n'en auront pas le temps. Un bruit énorme emplit soudain la pièce. Sous une violente poussée extérieure, le placard vient de basculer. Je reconnais les pas et les voix de mes camarades, le halètement furieux de Kafi.

« Le chien-loup! » hurle un de nos agresseurs.

Ils secouent violemment les poignées des fenêtres, mais nos camarades et Kafi sont là.

« Vite, Kafi! arrête-les! »

Un bruit de lutte emplit la salle. Nos camarades ne sont que trois contre deux hommes plus forts

qu'eux, mais ils ont Kafi avec eux. Mon brave chien n'a pas hésité. Courageusement, il s'est jeté contre les malfaiteurs, paralysant leurs mouvements,

déchirant leurs vêtements, prêts à leur sauter à la gorge s'il voit nos camarades en danger.

« Courage, Kafi, continue de lancer Gnafron, courage! »

La lutte se poursuit, âpre, terrible. Renversé, un des deux hommes roule à terre. Je l'entends heurter durement un pied de la table. Désemparé, l'autre comprend qu'il n'a plus aucune chance de s'échapper.

Alors, nos camarades se précipitent pour nous délivrer, arrachant liens et bandeaux.

« Nous n'avons pas compris ce qui s'est produit, dit vivement le Tondu, nous attendions votre appel qui ne venait pas. Ah! si nous avions su! »

Mon bandeau arraché, je demeure un moment ébloui, incapable de rien distinguer autour de moi. Quand enfin mes yeux se réhabituent à la lumière, c'est un incroyable spectacle qu'ils découvrent : celui des deux hommes, vêtements en lambeaux, l'air pitoyable, adossés au mur, sous la garde de Kafi qui, tranquillement assis sur son train de derrière, surveille leurs moindres gestes.

« Ah! Kafi! mon brave Kafi! Tu nous as sauvés.»

Mon bon chien tourne la tête vers moi puis



« Le chien-loup! » hurle un de nos agresseurs.

reprend aussitôt sa garde vigilante, en bon chien policier qu'il est devenu. Mais tout de suite, Corget, qui n'a pas perdu sa présence d'esprit, s'inquiète de la collectionneuse de livres.

« Allez vite dans la villa, lance-t-il à la Guille et Gnafron. Pourvu qu'elle ne se soit pas déjà sauvée! »

Non, il n'est pas trop tard. Ils nous la ramènent, quelques instants après... mais il était temps. Comprenant qu'il se passait quelque chose d'anormal dans l'atelier, elle mettait son manteau, dans le vestibule, prête à s'éclipser. Elle jette vers ses deux complices, en particulier vers l'homme au doigt manquant, un regard mauvais.

« Ah! vous nous avez mis dans de beaux draps, s'écrie-t-elle! Se laisser prendre de cette façon, par une simple bande de gamins! Ce. n'est vraiment pas fort! »

Elle aussi est alignée contre le mur sous la ^arde de Kafi qui semble la trouver un peu trop agitée.

« Et à présent, dit Corget, prévenons vite la police. Toi, le Tondu, cours chercher ton vélo et descends sur les quais de la Saône. Tu y trouveras un commissariat. Demande qu'on nous envoie d'urgence un « panier à salade. »

A ces mots : « panier à salade », les deux hommes ont un mouvement d'humeur et lèvent un

poing menaçant.,. Kafi ne se laisse pas intimider. Il les oblige à baisser les mains.

Mais à peine le Tondu vient-il de partir qu'on entend une auto s'arrêter devant la villa. Notre camarade reparaît, en coup de vent.

« Ils sont là! »

Trois agents font irruption dans la salle, accompagnés d'un personnage en civil, un inspecteur de police sans doute, ou un commissaire. Qui les a prévenus? Tout s'explique quand, à leur suite, nous voyons entrer Mady.

« C'est moi qui ai appelé ces messieurs, explique-t-elle. Après l'arrivée de l'auto, je m'étais blottie dans la rue, contre le mur de l'atelier. J'ai entendu des bruits bizarres; j'ai compris qu'il se passait quelque chose de grave, que vous étiez en danger. Alors, j'ai couru sonner à la maison la plus proche. Par chance, il y avait le téléphone. J'ai vite appelé la police. »

L'inspecteur, auquel elle n'a eu le temps de rien expliquer, jette un regard interrogateur vers nos trois prisonniers adossés au mur. Puis il se tourne vers nous, le regard dur, sous le chapeau qui ombre son visage. Il nous détaille de la tête aux pieds. Evidemment, nous avons aussi piètre allure que nos prisonniers, Corget avec la bosse qui déforme son front, Bistèque sa veste déchirée et rnoi ma lèvre qui saigne.

« C'est effarant! Que s'est-il passé ici?

Monsieur l'inspecteur, répond vivement l'un des deux hommes, nous venons d'être victimes d'une affreuse machination... Cette bande de sales gamins nous a attaqués sauvagement. Voyez dans quel état leur chien nous a mis. »

Nous poussons un cri d'indignation. Mais aussitôt, l'autre enchaîne.

« Oui, monsieur l'inspecteur, nous étions en plein travail. . comme vous pouvez le constater... Nous sommes géomètres, voici nos instruments de dessin. Nous travaillons pour le compte d'architectes lyonnais. »

Il désigne les planches à dessin que, dans leur



précipitation, ils ont tout de même eu le temps de jeter sur la table

« C'est faux! crions-nous. C'est faux!... Ces dessins ne servent à rien... qu'à cacher autre chose... Ouvrez cette caisse et ces valises qu'ils se préparaient à emporter! »

L'inspecteur nous regarde encore, puis regarde les trois inconnus. Qui croire? Cette affaire lui paraît bien étrange. Il ordonne aux agents de fouiller caisse et valises.

« Vous n'avez pas le droit, s'exclament les inconnus, nous sommes ici chez nous. Demandez plutôt à ces gamins comment ils sont entrés ici! »

Mais l'inspecteur n'écoute plus.

« Fouillez! » commande-t-il de nouveau.

Un silence impressionnant emplit l'atelier en désordre. Suspendu aux gestes des agents, j'en oublie d'essuyer ma lèvre qui saigne; Mady, à côté de moi. sort son mouchoir et éponge une petite goutte rouge à mon menton.

Je vois alors réapparaître l'appareil encombrant et lourd, mal vu tout à l'heure, mais qui m'avait tant intrigué. Il est formé de deux plateaux de fonte; le plateau supérieur est relié à une grosse vis métallique pourvue d'une poignée.

« Une presse! s'écrie l'inspecteur. Une presse d'imprimerie...

— Nous allons vous expliquer, monsieur

l'inspecteur, dit vivement l'homme au doigt manquant. Dans notre métier, il nous arrive d'avoir à reproduire des plans et des relevés à de nombreux exemplaires. Ainsi, par exemple... »

II n'a pas le temps d'achever; au même instant, un agent vient de retirer d'une valise de curieuses plaques de métal. L'inspecteur se précipite.

« Et ça? clame-t-il. Des plans de maisons, sans doute? De curieuses maisons, en vérité. »

Nous nous penchons. Sur ces plaques, on distingue de petits rectangles où se détachent, en relief, de fins dessins, tous semblables, sur lesquels je crois reconnaître une tête d'homme ou de femme.

« Oh! qu'est-ce que c'est? demande vivement

Gnafron.

— Comment? s'exclame l'inspecteur, en lui tendant une de ces plaques. Tu ne reconnais pas l'effigie de la République, la tête de Marianne? »

Je me sens pâlir d'émotion. Ainsi, ces individus fabriquaient de faux timbres-poste... de faux timbres que le buraliste du Tabac Blond, bien placé "pour cela, était chargé d'écouler. Aussitôt, un rapprochement se fait dans mon esprit. C'était dans les livres, transportés avec tant de précautions par Riquet, que les faussaires cachaient ces timbres. Je me précipite vers les quatre ouvrages que la femme est venue déposer tout à l'heure. Avec Corget et

Bistèque, qui ont compris eux aussi, je les feuillette rapidement; rien! mais je me souviens tout à coup du soin avec lequel la femme d'abord, puis les deux hommes, ont examiné les couvertures. Ces couvertures, en effet, paraissent bien épaisses par rapport aux livres... et elles sentent la colle. Je demande à le Tondu de me passer son canif.

« Qu'espères-tu trouver? me demande l'inspecteur.

— Vous allez voir! »

Nerveusement, je fends la couverture d'un livre, dans son épaisseur. Un creux apparaît entre deux plaques de carton, un creux qui constitue une cachette appréciable. La cachette est vide... celle des autres livres aussi, mais nous savons pourquoi. Ces quatre ouvrages venaient d'être « arrangés », comme avait dit la femme et elle les apportait à l'atelier pour qu'on les remplisse de faux timbres.

« Monsieur l'inspecteur, nous sommes sûrs que vous trouverez d'autres livres dans la villa... peut-être intéressants, ceux-là, »

Intrigué par cette découverte, l'inspecteur envoie les trois agents fouiller la maison. Ils ne tardent pas à revenir les bras chargés de livres d'aspect ancien qui, tous, ont eu leur couverture refaite. Hélas! Ces cachettes sont vides elles aussi... mais Bistèque désigne un paquet déjà ficelé, prêt à partir.

« Je suis sûr que dans ceux-là nous trouverons quelque chose. »

En effet, les dix couvertures des cinq ouvrages que contenait le paquet, sont bourrées de feuilles de timbres pliées en deux. A raison de dix feuilles par couverture, cela représente plusieurs milliers de timbres, c'est-à-dire, pour nous, presque une fortune, et quand on pense que des dizaines et des dizaines de paquets de livres ont ainsi circulé dans Lyon, il n'est pas difficile d'imaginer l'importance de la fraude.

Bras croisés, devant cet étalage de feuilles éparses, le commissaire reste bouche bée.

« Quand je pense, s'exclame-t-il, que tout à l'heure, au téléphone, en entendant cette petite voix de fillette, j'ai cru à une plaisanterie et j'ai failli raccrocher! Formidable, mes enfants! formidable, ce que vous venez de faire! »

Mais Mady, pas du tout grisée par le compliment, s'empresse d'ajouter :

« Vous savez, monsieur l'inspecteur, ils ont un complice; le buraliste du Tabac Blond, dans le quartier de la Croix-Rousse.

— Un buraliste?

Oui, monsieur l'inspecteur, un drôle de bonhomme qui se servait du pauvre Riquet pour son vilain trafic.

— Riquet? Qui est ce Riquet?



— Oh! monsieur l'inspecteur, surtout ne l'arrêtez pas. Il n'est pour rien dans cette affaire, au contraire, il pourra vous donner de précieux renseignements. C'est lui qui transportait les livres sans savoir ce qu'ils contenaient. Il travaille, à présent, à l'Electric-Magasin, sur le boulevard de la Croix-Rousse...

— Bon, fait l'inspecteur, merci pour le renseignement. »

Puis, se tournant vers les agents :

« Filez, à la Croix-Rousse et ramenez-moi ce buraliste! Vous passerez ensuite à l'Electric-Magasin, cl vous prendre ce jeune Riquet... mais, attention! dites-lui bien que la police n'a rien contre lui. »

Les agents s'exécutent; dehors, on entend leur

voiture démarrer. Alors, l'inspecteur, détendu à présent, se retourne vers nous.

« Mais, reprend-il, comment avez-vous permis à la police ce magistral coup de filet?

— Oh! c'est simple, fait Mady, nous n'avons jamais voulu jouer aux détectives... nous cherchions seulement à sauver un petit camarade, Loulou, à l'hôpital de la Croix-Housse par la faute de ces méchantes gens qui l'ont brutalisé. »

De fil en aiguille, nous racontons toute l'affaire. Sans se soucier des trois malfaiteurs, toujours sous la garde de Kafi, il nous écoute avec la plus grande attention. Au moment où je raconte l'histoire du gant à quatre doigts trouvé dans le sous-sol de l'impasse, par Kafi, son front se barre.

« Comment dis-tu?... Un gant à quatre doigts? »

Je sors le gant de ma poche.

« Je l'ai conservé, le voici. »

Puis, me retournant vers les prisonniers :

« Et l'homme à qui il appartenait est celui-ci, le plus grand.

— Oh! s'écrie tout à coup l'inspecteur, mais... mais c'est le tristement célèbre Passe-le-Vent, comme il se faisait appeler, le gangster que la police lyonnaise recherche depuis des mois sans jamais avoir pu s'en emparer... Oh! Comment ne l'avais-je pas deviné? »

Instinctivement, l'homme a mis ses mains an

dos, pour les cacher. Il est invité à les montrer. Sa main droite, mutilée, le trahit irrémédiablement.

« Ne vous attendrissez pas sur cette blessure, nous dit alors l'inspecteur. Savez-vous comment il a perdu ce doigt?... au cours d'un cambriolage. Surpris par un agent, il n'avait pas hésité à faire feu et c'est en ripostant que l'agent Fa touché à la main droite. »

Je frémis en pensant au danger que nous venons de courir face à de tels bandits, mais un nouveau bruit d'auto, stoppant dans la rue, nous fait **tendre** l'oreille. Ce sont les agents qui reviennent de la Croix-Rousse.

Ils ont trouvé sans peine le buraliste qu'ils poussent devant eux. Ah! il fait triste mine, le marchand de journaux du Tabac Blond... Et voici Riquet, lui aussi. Pauvre Riquet! il est tout pâle. Il n'est pas encore revenu de sa frayeur quand les agents sont entrés à l'Electric-Magasin. Mady se précipite pour le rassurer.

A présent, la triste équipe est au complet... ovi plutôt, restent encore à découvrir les receleurs, les fameux « clients » amateurs de beaux livres; les retrouver ne sera qu'un jeu; leurs adresses sont connues.

« Et maintenant, déclare l'inspecteur, tourné vers les quatre malfaiteurs, nous attendons vos explications. Vous avez entendu ces garçons? A vous de parler à présent. »

Nous attendons, curieux, car certains points de cette affaire sont restés obscurs pour nous, mais les trois hommes échangent un regard muet et refusent de répondre.

Heureusement, la femme, qui n'a cessé de trépigner d'impatience et de colère, se montre plus bavarde. On dirait même, à présent, qu'elle prend un mauvais plaisir à tout raconter pour achever de perdre ses compères.

Nous apprenons ainsi que c'était bien l'homme au doigt manquant, le chef de la bande. C'est lui qui a eu l'idée de monter cette imprimerie clandestine dans le sous-sol d'une vieille maison appartenant au buraliste... lui encore qui envoyait les lettres de menaces à Loulou, car il comptait bien, au bout de quelque temps, revenir installer son matériel dans cette maison si pratique et voulait définitivement écarter l'enfant.

Comme le buraliste refuse, lui aussi, de parler, nous demandons encore à la femme pourquoi celui-ci avait commis l'imprudence de confier les paquets de livres à son employé.

« Oui, fait-elle en jetant un regard de réprobation vers le buraliste, il avait eu cette idée... Ah! nous aurions mieux fait de ne pas l’écouter. Il s'imaginait qu'en utilisant un intermédiaire, il ne

se trouverait jamais *en* tête à tête avec ses clients. De cette façon, en cas d'ennuis avec la police, il ne serait pas reconnu. Il affirmait que son petit commis ne se doutait de rien et qu'il l'avait à l'œil... Il disait même que c'était une sécurité pour nous tous. Si un jour son employé ne reparaissait pas, il nous avertirait et nous nierions avec lui... Quand nous avons déménagé, il n'a pas hésité à me l'envoyer. J'étais si peu tranquille que, par précaution, je mettais une perruque et des lunettes pour me camoufler. »

Et elle ajoute, à nouveau tournée vers le buraliste:

« Ah! oui, vous pouvez être fier de votre invention! Voilà où elle nous a conduits. »

Je comprends, à présent, pourquoi Riquet nous parlait d'une vieille femme aux cheveux blancs.

Quant à Riquet, qui a repris ses esprits, il regarde avec horreur le buraliste. Le misérable! Avec ses airs mielleux, ses généreux pourboires, il a si bien su le tromper.

« Ah! si je m'étais douté... », soupire Riquet, les dents serrées, les poings fermés de colère.

Mady essaie de le calmer.

« Ne regrette rien, Riquet... au contraire, grâce à toi, la police va mettre la main sur la bande au grand complet... n'est-ce pas, monsieur l'inspecteur? »

L'inspecteur approuve. Il note sur un carnet tous les noms (de faux noms sans doute), mais aussi les

adresses des étranges clients du Tabac Blond. Dans sa colère contre le buraliste, Riquet en retrouve même qu'il croyait avoir complètement oubliées.

« Ah! quel coup de filet! répète l'inspecteur. Et grâce à vous, mes enfants!

— Non, proteste le Tondu, grâce à Kafi, le chien de Tidou. C'est lui qui a découvert le gant oublié dans le sous-sol de l'impasse. Sans la scène du Tabac Blond nous n'aurions jamais pu poursuivre notre petite enquête. Et c'est encore Kafi, tout à l'heure, qui est venu à notre secours. Sans lui, vous pensez bien que ces bandits nous auraient filé entre les mains.

— C'est vrai, approuve l'inspecteur. Viens ici, mon bon chien. Ah! tu mérites une fameuse caresse! »

Et il ajoute, en le flattant :

« Tu sais, mon brave chien, la police lyonnaise ne va pas manquer de travail, ce soir... et les gardiens de prison auront, cette nuit, bon nombre de verrous à tirer. »

Puis, s'adressant aux agents :

« Allez, embarquez-moi tout ce beau monde... et vous, mes enfants, accompagnez-moi au commissariat; nous avons encore besoin de vous.

— Au commissariat, répète Riquet, de nouveau affolé. Pour quoi faire?

— Mais, pour continuer l'enquête, elle ne fait que commencer. »

Mady s'approche alors de l'inspecteur.

« Oh! implore-t-elle, ne pourrions-nous pas aller d'abord à la Croix-Rousse, voir Loulou, lui apprendre la nouvelle? C'est pour lui que nous avons fait tout cela... Si vous saviez comme il est malheureux! »

L'inspecteur sourit, attendri par la voix émue de Mady.

« C'est bien, fait-il, en posant la main sur son épaule, je vous l'accorde. Le panier à salade est assez grand pour contenir tout le monde. Nous ferons un crochet et vous déposerons à la Croix-Rousse... mais c'est promis, n'est-ce pas? Demain matin, rendez-vous au commissariat.

— Promis, monsieur l'inspecteur! Nous y serons tous, avec Kafi ! »



CHAPITRE XV

LOULOU GUÉRIRA

LE « PANIER A SALADE » dévale, en trombe, vers les quais de la Saône. Il est sept heures du soir, le moment de la journée où les rues sont pleines de monde. A coups de klaxon, la voiture noire de la police se fraie un passage entre les autos puis, ayant franchi un pont, remonte vers la Croix-Rousse. Quelques instants plus tard, elle nous dépose devant l'hôpital.

« N'oubliez pas! rappelle l'inspecteur, demain matin, sans faute, au commissariat! »

Mais nous ne pensons qu'à Loulou. Nous ne savons plus rien de lui depuis la dernière lettre de menaces envoyée par l'homme au gant.

« Comment allons-nous le retrouver? » s'inquiète Mady.

Le portier, celui qui nous faisait les gros yeux, chaque fois que nous arrivions en bande, n'est pas là. Une dame en blouse blanche le remplace.

« Nous voudrions voir Loulou... Loulou Bourguet », demande Mady.

Si le portier a changé, la consigne, elle, reste sévère.

« Comment, s'écrie l'employée, vous ne connaissez pas le règlement? Les visites sont terminées depuis longtemps.

— Il faut que nous lui parlions. C'est urgent.

— Je n'y peux rien, revenez demain... ou alors écrivez sur un papier ce que vous avez à dire. L'infirmière de service lui transmettra.

— Ce n'est pas possible, dit vivement le Tondu, il faut que nous le voyions. Laissez au moins entrer l'un d'entre nous, un seul. »

L'employée demeure inflexible. Nous nous concertons pour savoir comment obtenir la permission d'entrer, quand dans le couloir, j'aperçois l'infirmière de Loulou. Nous courons vers elle.

« Oh! puisque vous nous connaissez, aidez-nous.

Nous avons besoin de voir Loulou, on nous défend d'entrer. »

L'infirmière nous regarde d'un air étrange.

« Loulou, fait-elle, vous veniez voir Loulou? *C'est* que, mes enfants, Loulou n'est plus ici. »

Nous nous regardons, anxieux.

« Où est-il?

— Pauvre petit Loulou! Les médecins ne pouvaient rien pour lui. Il refusait de manger, tant il était tourmenté. L'ambulance l'a ramené chez lui, aujourd'hui même, au début de l'après-midi. »

Loulou est parti ! Les médecins désespèrent de le sauver. Oh! nous qui comptions le trouver dans le petit lit blanc, de cette salle où nous venions le voir d'habitude. Serait-il trop lard?

Sans prendre le temps de répondre à l'infirmière, qui s'inquiète de ce que nous avions à lui dire, nous quittons précipitamment l'hôpital, pour courir chez lui, dans la rue du Chat-Borgne.

« Suivez-moi, dit le grand Riquet, je connais un raccourci. »

Eu courant, nous traversons le boulevard de la Croix-Rousse, pour nous engager dans cette montée du Chat-Borgne, où nous sommes déjà venus une fois. La maison de Loulou (qui est aussi celle de Riquet) est une grande et vieille bâtisse aux fenêtres étroites, toutes semblables. Haletants, nous grimpons l'escalier, jusqu'au troisième. C'est là.

Il n'y a pas de sonnette à la porte. Nous laissons Riquet frapper. La mère de Loulou apparaît, une cuiller à la main. Elle devait être en train de cuisiner.

« Oh! c'est toi? » fait-elle en reconnaissant Riquet.

Mais elle nous aperçoit, derrière, dans l'ombre du palier.

« Mon Dieu! s'écrie-t-elle. Tout ce monde... Que se passe-t-il? »

Mady s'avance alors. La mère de Loulou la connaît pour l'avoir rencontrée plusieurs fois, au chevet du petit malade.

« Nous avons appris que Loulou avait quitté l'hôpital, dit-elle, nous venions le voir; nous avons quelque chose d'important à lui dire. »

La pauvre femme prend un air consterné.

« Vous ne savez donc pas qu'il est très malade? C'est pour cela qu'on me l'a ramené... Il refuse de se nourrir. Il ne veut voir personne. Il me l'a bien recommandé.

— Oh! madame, laissez-nous entrer quand même... une petite minute seulement... nous lui apportons une bonne nouvelle. »

La mère de Loulou ouvre des yeux étonnés.

« Une bonne nouvelle? Pauvre petit! Peut-il encore lui arriver de bonnes nouvelles? »

Nous insistons tant que la pauvre femme,



désemparée, nous laisse pénétrer dans la cuisine où deux enfants de quatre ou cinq ans, blonds comme Loulou, serviette au cou, s'arrêtent de manger.

Cette cuisine est si étroite que nous y tenons à peine. Par surcroît, elle est encombrée d'un petit matelas, posé à même le carrelage, près de la fenêtre.

« Vous voyez, explique la pauvre femme, Loulou veut être seul. Avant d'être malade, il couchait avec son frère Pierrot, que j'ai dû installer ici. »

Kafi nous a suivis. Je lui commande de s'asseoir dans un coin, près du fourneau. La mère de Loulou ouvre alors la porte d'une chambre qui donne directement sur la cuisine.

« Ce sont des camarades qui veulent te voir,

annonce-t-elle à Loulou, tu sais, ceux qui venaient à l'hôpital tous ensemble... Je ne voulais pas les laisser entrer. Ils ont beaucoup insisté. »

L'un derrière l'autre, sur la pointe des pieds, nous pénétrons dans la chambre, une pièce étroite, elle aussi, à la tapisserie fanée, à peine éclairée par une lampe dont l'abat-jour est recouvert d'un 'bout d'étoffe tamisant la lumière. Loulou est étendu la tête appuyée sur un oreiller. Il tourne vers nous un regard douloureux et surtout inquiet.

« Comment avez-vous su que j'étais ici? murmure-t-il, faiblement. Qui vous l'a dit? »

Mady s'approche du lit. Elle s'assied sur la chaise qui sert de table de chevet, prend la main de Loulou.

« Nous étions allés à l'hôpital te voir. L'infirmière a dit que tu étais revenu chez toi. Pardonne-nous d'être entrés; nous avons une bonne nouvelle à t'annoncer. »

Les sourcils du petit malade se froncent; on dirait que ses joues maigres se creusent davantage. Comme sa mère, tout à l'heure, il répète, anxieux :

« Une bonne nouvelle?

— Oui, Loulou, une grande nouvelle. Tu ne feras plus jamais d'affreux cauchemars; tu n'as plus rien à craindre de ceux qui t'ont menacé, dans le sous-sol de l'impasse. La police vient de les

arrêter. Ils sont en prison... tu entends, Loulou? en prison! »

Loulou regarde fixement Mady, comme s'il entendait sans comprendre. Puis il secoue la tête; un sourire amer plisse le coin de ses lèvres.

« Pourquoi me dire cela? Ce n'est pas vrai. Je sais bien qu'ils me retrouveront quand je me lèverai... mais jamais plus je ne me lèverai... jamais plus. »

II détourne la tête pour pleurer sur son oreiller.

« Mon Dieu, s'écrie sa mère, que dit-il? Est-ce qu'il délire encore? De qui a-t-il si peur? De qui lui parlez-vous?...

— Rassurez-vous, fait Mady à la pauvre maman, il ne délire pas. Vous ne pouvez pas comprendre. Pardonnez-lui de ne vous avoir jamais rien dit. Vous ne pouviez rien. Laissez-nous lui parler. »

Mady a dit cela avec tant d'assurance, tant de douceur que la mère de Loulou, toute tremblante, ne demande plus rien. Alors, Mady se penche à nouveau vers le petit malade.

« Tu le sais, Loulou, nous t'aimons beaucoup, alors il faut nous croire. Depuis le jour où tu nous as dit ta grande frayeur, nous n'avons plus pensé qu'à une chose : te l'enlever. Les inconnus qui t'ont maltraité dans le sous-sol où tu jouais, nous les avons recherchés... et puis un jour, ce soir môme,

nous les avons retrouvés. On vient de les emmener en prison. Tu vois, tu n'as plus rien à craindre. »

Loulou écoute, remue encore la tête, incrédule, et cache à nouveau son visage au creux de l'oreiller.

« Ce n'est pas possible, murmure-t-il, pas possible! »

Mais Mady est patiente. D'une voix pleine d'émotion, elle raconte comment, grâce à notre chien Kafi, grâce à Riquet, nous avons découvert la piste des inconnus. Elle parle longtemps, très longtemps, n'oubliant aucun détail. Elle comprend que pour convaincre Loulou, elle ne doit rien laisser dans l'ombre... même pas notre petit mensonge au sujet des lettres.

« Tu vois, Loulou, depuis que nous te connaissons nous avons travaillé pour toi... et à présent, nous pouvons t'assurer que c'est fini. Nous te demandons de tout oublier. Demain, ce que je viens de raconter sera écrit dans les journaux, et tu sauras que nous te disons la vérité. »

Loulou la regarde longuement, comme pour lire dans ses yeux.

« Oh! soupire-t-il, c'est donc vrai? »

Le récit de Mady l'a ébranlé. Il tourne la tête vers nous, pour quêter une certitude plus grande. Jamais nous n'avons éprouvé pareille émotion. A côté de moi, Bistèque fait semblant de se mou-

cher pour cacher son trouble. Le Tondu s'essuie le coin de l'œil avec son béret. Un long silence emplit la petite chambre. Enfin, Loulou arrête son regard sur chacun de nous, puis semble chercher quelqu’un d'autre.

« Kafi, murmure-t-il, je voudrais voir Kafi.

— Il est là, qui ne demande qu'à entrer. »

J'appelle mon chien. Sagement, il attendait dans la cuisine à l'endroit où je lui avais commandé de s'asseoir. Kafi regarde le lit puis lève la tête vers moi avec l'air de demander : « Est-ce que je peux m'approcher? »

« Tu peux, Kafi, tu peux! »

Alors mon brave chien lève ses pattes de devant pour les poser sur le drap. Surpris, Loulou penche la tête en arrière, mais Kafi, qui s'est montré si terrible tout à l'heure, contre nos agresseurs, prend un air si doux que Loulou est aussitôt rassuré. L'enfant étend la main, timidement d'abord, puis promène ses doigts sur la belle fourrure de mon chien. Il se passe alors quelque chose d'extraordinaire, de merveilleux. On dirait que la présence de Kafi, dont Loulou avait tant entendu parler, mais qu'on n'avait jamais pu lui amener, à l'hôpital, achève de le convaincre. Tandis qu'il le caresse, son visage se détend, son regard redevient serein.

Et tout à coup, il se tourne vers sa mère :

« Maman, à présent, je crois que j'ai faim... »

Oh! cette petite phrase! Pour nous, elle veut tout dire. Elle signifie que nous avons réussi à délivrer Loulou de sa frayeur, qu'il reprendra goût à la vie, qu'il guérira. Quelle magnifique récompense pour nous tous, les Compagnons de la Croix-Rousse!...



TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	**1963**	**Les Six Compagnons et l'homme au gant**
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40	1983	Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41	1984	Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42	1984	Les Six Compagnons hors la loi
43	1985	Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44	1985	Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45	1986	Les Six Compagnons et la radio libre
46	1986	Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47	1987	Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48	1988	Les Six Compagnons à l'affût
49	1994	Les Six Compagnons et les caïmans roses

PAUL-JACQUES BONZON

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	**LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT**	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	**LOUTZI-CHIEN**	BOURRELIER	?
1953	**DU GUI POUR CHRISTMAS**	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	**MAMADI**	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	**FAN-LÔ**	SUDEL EDITEUR	?
1954	**LE JONGLEUR A L'ETOILE**	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	**DELPH LE MARIN**	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	**LES ORPHELINS DE SIMITRA**	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	**LA BALLERINE DE MAJORQUE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	**LE PETIT PASSEUR DU LAC**	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	**MON VERCORS EN FEU**	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	**LA PROMESSE DE PRIMEROSE**	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	**LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	HACHETTE	?
1958	**LA PRINCESSE SANS NOM**	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	**L'EVENTAIL DE SEVILLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	**UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LE CHEVAL DE VERRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	**LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LA ROULOTTE DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	**LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	**J'IRAI A NAGASAKI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**LE VOYAGEUR SANS VISAGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**TOUT-FOU**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	**LE CHALET DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	**LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**L'HOMME A LA VALISE JAUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	**CONTES DE MON CHALET**	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	**VOL AU CIRQUE (HLM n°4)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	**LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE

1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY

Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi

significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : **rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy**

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à

écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin

- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

Les six Compagnons:

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal

- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

<u>La famille HLM:</u>

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages

- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

Série Diabolo:

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

<u>Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon</u>

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



***